Sr Jeanne d'Arc Lortie, s.c.
Prof. Université Laval, 196

POËTES
DU SECOND ORDRE,

PRÉCÉDÉS

D'UN CHOIX DES VIEUX POËTES FRANÇAIS.

TOME I.



AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Nous invitons les personnes qui decouvri[...] des fautes dans le texte des éditions stéréoty[...] à nous les indiquer; elles recevront de suite, [...] sans frais, un exemplaire où les fautes seront corrigées.

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12,
hôtel de la Rochefoucauld;
Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

POËTES
DU SECOND ORDRE,

PRÉCÉDÉS

D'UN CHOIX DES VIEUX POËTES FRANÇAIS.

TOME PREMIER.

Clément Marot, Mellin de Saint-Gellais, Saint-Amant, Joachim du Bellay, Pierre de Ronsard, Remy Belleau, Baïf, Passerat, Desportes, Bertaut, Malherbe, Gombault, Maynard, Racan, Théophile, Malleville, Colletet.



PARIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU PÔT-DE-FER, n° 14.
1810.

AVERTISSEMENT

SUR

L'ÉDITION DES POËTES DU SECOND ORDRE.

Le succès que vient d'obtenir le *Théâtre du second ordre* a fait naître l'idée de ce nouveau choix, qui lui sert en quelque sorte de complément.

Nous avions déjà imprimé en entier, et d'après le procédé stéréotype, plusieurs poëtes du second ordre. Ils ne reparaissent point par extraits, mais ils font néanmoins partie de la collection, dont ils forment les tomes V à XII inclusivement.

Nous avons rassemblé, vers la fin du second et du quatrième volume, les pièces des auteurs qui sont trop peu connus, ou dont les morceaux distingués sont en trop petit nombre pour obtenir une classification particulière.

TABLE

DES NOMS DES AUTEURS

DONT LES OUVRAGES SONT CONTENUS DANS CES QUATRE VOLUMES.

Les chiffres romains indiquent les volumes, et les chiffres arabes les pages.

CLÉMENT MAROT.

EPISTRE.

A VIGNALS TOULOUSAN.

QUAND Dieu m'auroit aussi bien présenté
Le bon loysir, et l'entière santé,
Que le vouloir, ta responce alongée
Seroit du tiers, et beaucoup mieulx songée :
Ce néanmoins, Vignals, je pense bien
Que tu cognois que le souuerain bien
De l'amitié ne gist en longues lettres,
En mots exquis, en grand nombre de mètres,
En riche rithme, ou belle inuention,
Ains en bon cœur, et vraye intention.

DONC ie m'attends, qu'excusé ie seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray;
Ma muse foible à peine peult chanter :
Mais pour le moins tu te peux bien vanter
Que de Marot tu as à ta commande
Petite Épistre, et amitié bien grande.

BALLADE

DE LA NAISSANCE DU FEU MONSEIGNEUR LE DAULPHIN FRANÇOIS.

Quand Neptunus, puissant Dieu de la mer,
Cessa d'armer Carraques, et Galées,
Les Gallicans bien le deurent aymer,
Et réclamer ses grans vndes salées;
Car il voulut en ses basses vallees
Rendre la mer de la Gaulle hautaine
Calme, et paisible, ainsi qu'vne fontaine :
Et pour oster mathelotz de souffrance,
Faire nager en ceste eau claire et saine
Le beau Daulphin tant désiré en France.

Nymphes des bois, pour son nom sublimer,
Et estimer, sur la mer sont allées :
Si furent lors, comme on peut présumer,
Sans escumer, les vagues ravallées :
Car les fortz ventz eurent gorges hallées,
Et ne souffloient sinon à douce alaine,
Dont mariniers vogoyent en la mer plaine,
Sans craindre en rien des orages l'outrance ;
Bien preuoyans la paix que leur ameine
Le beau Daulphin tant désiré en France.

Monstres marins veit-on lors assommez,
Et consumer tempestes de vallées,

Si que les nefz, sans craindre d'abysmer,
Nageoient en mer à voiles auallées.
Les grands poissons faisoient saultz et hullées,
Et les petits d'vne voix fort seraine
Doulcettement auecques la Seraine,
Chantoient au iour de sa noble naissance :
Bien soit venu en la mer souueraine
Le beau Daulphin tant désiré en France.

ENUOY.

PRINCE marin fuyant œuvre vilaine,
Ie te supply, garde que la balaine
Au celerin plus ne face nuisance,
Afin qu'on aime en ceste mer mondaine
Le beau Daulphin tant désiré en France.

CHANT DE MAY.

VOLUNTIERS en ce mois icy
La terre mue, et renouuelle;
Maintz amoureux en font ainsi,
Subietz à faire amour nouuelle
Par légèreté de ceruelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens.
Ma façon d'aymer n'est pas telle ;
Mes amours durent en tous temps.

N'y a si belle dame aussi
De qui la beauté ne chancelle;
Par temps, maladie ou soucy,
Laydeur les tire en sa nasselle :
Mais rien ne peut enlaydir celle
Que seruir sans fin ie prétens :
Et pource qu'elle est tousiours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont ie dy tout cecy,
C'est Vertu, la Nymphe éternelle;
Qui au mont d'honneur esclercy
Tous les vrais amoureux appelle :
Venez amans, venez (dit elle),
Venez, à moy ie vous attens :
Venez (ce dict la jouvencelle)
Mes amours durent en tout temps.

ENUOY.

Prince, fais amye immortelle,
Et à la bien aymer entens :
Lors pourras dire sans cautelle,
Mes amours durent en tout temps.

RONDEAUX.

RESPONCE A UN RONDEAU,

QUI SE COMMENÇOIT, « MAITRE CLÉMENT MON BON AMI. »

En un rondeau sur le commencement
En vocatif, comme maistre Clément
Ne peut faillir r'entrer par huis, ou porte :
Aux plus scauans poetes ie m'en raporte,
Qui d'en vser se gardent sagement.

Bien inuenter vous fault premièrement,
L'inuention deschiffrer proprement,
Si que raison, et rithme ne soit morte,
En un roudeau.

Vsez de motz receuz communément :
Rien superflu n'y soit aucunement,
Et de la fin quelque bon propos sorte :
Clouez tout court, rentrez de bonne sorte,
Maistre passé serez certainement
En un rondeau.

A VN POETE IGNORANT.

Qv'on meine aux champs ce coquardeau,
Lequel gaste, quand il compose,
Raison, mesure, texte, et glose :
Soit en ballade ou bien rondeau.

Il n'a cervelle ne cerveau;
C'est pourquoy si haut crier i'ose,
Qu'on meine aux champs ce coquardeau.
S'il veut rien faire de nouueau,
Qu'il œuvre hardiment en prose:
(I'entens s'il en sait quelque chose)
Car en rithme ce n'est qu'vn veau
Qu'on meine aux champs.

DU MAL CONTENT D'AMOURS.

D'ESTRE amoureux n'ay plus intention,
C'est maintenant ma moindre affection:
Car celle-là, de qui ie cuydois estre
Le bien aymé, m'a bien faict apparoistre
Qu'au faict d'amour n'y a que fiction.

JE la pensois sans imperfection;
Mais d'autre amy a prins possession:
Et pour ce, plus ne me veux entremettre
D'estre amoureux.

AU temps présent, par toute nation,
Les dames sont comme un petit sion
Qui tousiours ploye à dextre et à senestre.
Bref, les plus fins n'y scauent rien cognoistre:
Par quoy concludz que c'est abusion
D'estre amoureux.

DU CONTENT EN AMOUR.

LA me tiendray où à present me tien,
Car ma maistresse au plaisant entretien

M'ayme d'vn cœur tant bon et désirable,
Qu'on me deuroit appeller miserable,
Si mon vouloir estoit autre que sien.

Et fusse Heleine au gracieux maintien,
Qui me vînt dire, Amy, fais mon cœur tien,
Ie respondrois : Point ne seray muable ;
Là me tiendray.

Qu'vn chascun donc voyse chercher son bien :
Quant est à moy, ie me trouue très bien :
I'ay dame belle, exquise et honorable :
Parquoy fussé-ie vnze mille ans durable
Au dieu d'Amours ne demanderay rien :
Là me tiendray.

DE L'AMOUR DU SIÈCLE ANTIQUE.

Av bon vieux temps un train d'amour régnoit
Qui sans grand art et dons se demenoit,
Si qu'vn bouquet donné d'amour profonde
C'estoit donner toute la terre ronde :
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à iouyr on venoit,
Sçauez-vous bien comme on s'entretenoit ?
Vingt ans, trente ans : cela duroit vn monde
Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit :
Rien que pleurs fainctz, rien que changes on n'oyt :
Qui vouldra donc qu'à aymer ie me fonde ?
Il fault premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la meine ainsi qu'on la meinoit
Au bon vieux temps.

D'VNE MAL MARIÉE, QUI NE VEULT FAIRE AMY.

Contre raison fortune l'esuollée
Trop lourdement deuers moy est vollée,
Quand pour loyer de ma grand'loyaulté,
Du mien espoux ie n'ay que cruaulté;
En lieu d'en estre en mes maux consolée.

Or d'autre amy ne seray-ie accolée
Et aymerois mieux estre décolée,
Que desloyalle à sa desloyauté
Contre raison.

La fleur des champs n'est sechée, et foulée
Qu'en temps d'hyuer, mais moy pauure affolée
Pers en tout temps la fleur de ma beauté,
Hélas ma mère, en qui i'ay priuauté,
Reconfortez la pauure désolée
Contre raison.

CHANSONS.

Tant que viuray en aage fleurissant,
Ie seruiray d'amour le dieu puissant,
En faictz, en dictz, en chansons, et accords.
Par plusieurs iours m'a tenu languissant,
Mais après dueil m'a faict resiouyssant,
Car i'ay l'amour de la belle au gent corps.

Son alliance,
C'est ma fiance.
Son cœur est mien,
Le mien est sien :
Fy de tristesse,
Viue lyesse,
Puis qu'en amours i'ay tant de bien.

Quand ie la veux seruir et honnorer,
Quand par escriptz veux son nom décorer,
Quand ie la voy et visite souuent,
Les enuieux n'en font que murmurer :
Mais nostre amour n'en scauroit moins durer :
Autant ou plus en emporte le vent.
Maulgré enuie,
Toute ma vie
Ie l'aymeray,
Et chanteray :
C'est la première,
C'est la dernière,
Que i'ay seruie et seruiray.

AUTRE.

Qvi veult entrer en grace
Des dames bien auant,
En cautelle et fallace
Fault estre bien scauant :
Car tout vray poursuyuant,
La loyauté suyuant,
Auiourd'huy est deceu :
Et le plus deceuant
Pour loyal est receu.

AUTRE.

Long-temps y a que ie vis en espoir,
Et que rigueur a dessus moy pouuoir;
Mais si iamais ie rencontre allégeance,
Ie luy diray: ma dame, venez veoir
Rigueur me bat, faictes m'en la vengeance.

Si ie ne puis allégeance esmouuoir,
Ie le feray au dieu d'Amour scauoir,
En lui disant: O mondaine plaisance,
Si d'autre bien ne me voulez pouruoir,
A tout le moins ne m'ostez d'espérance!

AUTRE.

Pvis que de vous ie n'ay autre visage,
Ie m'en vais rendre hermite en un désert,
Pour prier Dieu : si vn autre vous sert,
Qu'autant que moy en votre honneur soit sage.

Adieu, amours, adieu, gentil corsage,
Adieu ce tainct, adieu ces frians yeux,
Je n'ay pas eu de vous grand aduantage :
Vn moins aymant aura peut-estre mieux.

AUTRE.

Pourtant si je suis brunette
Amy, n'en prenez esmoy,
Autant suis ferme et ieunette
Qu'vne plus blanche que moy :
Le blanc effacer ie voy.
Couleur noire est tousiours vne :

I'ayme mieux donc estre brune
Auecques ma fermeté,
Que, blanche comme la lune,
Tenant de légèreté.

AUTRE.

I'AY trouué moyen et loysir
D'enuoyer monsieur à la chasse;
Mais vn autre prend le plaisir,
Qu'enuers ma dame ie pourchasse,

AINSI pour vous, gros bœufz puissans,
Ne trainez charrue en la plaine:
Ainsi pour vous, moutons paissans,
Ne portez sur le dos la laine.

AINSI pour vous, oiseaux du ciel,
Ne scauriez faire une couvée:
Ainsi pour vous, mouches à miel,
Vous n'aurez la cire trouuée.

ÉPIGRAMMES.

DE MADAME LA DUCHESSE D'ALENÇON.

MA maistresse est de si haute valeur,
Qu'elle a le corps droit, beau, chaste et pudique:
Son cœur constant n'est pour heur, ou malheur,
Iamais trop gay, ne trop mélancolique.
Elle a au chef un esprit angélique,
Le plus subtil qui onc aux cieux vola.

O grand'merueille ! On peut voir par cela
Que ie suis serf d'un monstre fort estrange :
Monstre ie dy, car pour tout vray elle a
Corps feminin, cœur d'homme, et teste d'ange.

A MONSIEUR LE GRAND MAISTRE,

POUR ESTRE MIS EN L'ESTAT.

QVAND par acquitz les gaiges on assigne,
On est d'ennuy tout malade et fasché ;
Mais à ce mal ne fault grand'médecine,
Tant seulement fault estre bien couché :
Non pas en lict, n'en linge bien séché,
Mais en l'estat du noble roi chrestien.
Long temps y a que debout ie me tien,
Noble Seigneur : prenez doncques enuie
De me coucher à ce coup, si très bien
Que releuer n'en puisse de ma vie.

DE L'ABBÉ, ET DE SON VALET.

MONSIEUR l'Abbé, et monsieur son Valet,
Sont faitz esgaux tous deux comme de cire ;
L'un est grand fol, l'autre petit folet :
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire :
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire ;
Mais un débat au soir entre eux s'esment ;
Car maistre Abbé toute la nuict ne veut
Estre sans vin, que sans secours ne meure :
Et son Valet iamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot vne goutte en demeure.

A VN QUIDAM.

Veulx-tu scauoir à quelle fin
Je t'ay mis hors des œuures miennes?
Ie l'ay faict tout exprès, afin
Que tu me mettes hors des tiennes.

A DEUX AMIS.

Demandez-vous qui me faict glorieux?
Heleine a dict, et i'en ay bien mémoire,
Que de nous trois elle m'aymoit le mieux :
Voylà pourquoy i'ay tant d'ayse et de gloire.
Vous me direz qu'il est assez notoire
Qu'elle se mocque, et que ie suis deceu :
Ie le scay bien : mais point ne le veux croire,
Car ie perdrois l'aise que i'ay receu.

DE DIANE.

Estre Phébus bien souuent ie désire,
Non pour cognoistre herbes diuinement ;
Car la douleur qui mon cœur veut occire
Ne se guérist par herbe aucunement :
Non pour auoir ma place au firmament,
Car en la terre habite mon plaisir :
Non pour son arc encontre amour saisir,
Car à mon roy ne veus estre rebelle,
Estre Phébus seulement i'ay désir,
Pour estre aymé de Diane la belle.

A MADEMOISELLE DE LA GRELIÈRE.

Mes yeux sont bons, Grelière, et ne voy rien,
Car ie n'ay plus la présence de celle,
Voyant laquelle, au monde voy tout bien,
Et voyant tout, ie ne voy rien sans elle.
A ce propos souuent ma Damoiselle,
Quand vous voyez mes yeux de pleurs lauez,
Me venez dire : Amy, qu'est-ce qu'auez ?
Mais le disant, vous parlez mal appoinct,
Et m'est aduis que plustost vous devez
Me demander : Qu'est-ce que n'avez point?

DE OUY, ET NENNY.

Vn doux Nenny, avec un doux soubrire,
Est tant honneste, il le vous faut apprendre.
Quand est d'Ouy, si veniez à le dire,
D'auoir trop dit ie voudrois vous reprendre :
Non que je soye ennuyé d'entreprendre
D'auoir le fruict dont le desir me poinct :
Mais ie voudrois qu'en me le laissant prendre
Vous me dissiez : Non, vous ne l'aurez poinct.

DU PARTEMENT D'ANNE.

Ov allez-vous? Anne, que ie le sache,
Et m'enseignez auant que de partir,
Comment feray, afin que mon œil cache
Le dur regret du cœur triste et martir.

Ie scay comment point ne faut m'aduertir :
Vous le prendrez, ce cœur, je le vous liure.
L'emporterez, pour le rendre deliure
Du deuil qu'auroit loing de vous en ce lieu :
Et pour autant qu'on ne peut sans cœur viure,
Me laisserez le vostre : et puis adieu.

A MELLIN DE SAINT GELLAIS.

Ta lettre, Mellin, me propose
Qu'vn gros sot en rithme compose
Des vers, par lesquelz il me poinct :
Tiens toy seur qu'en rithme n'en prose
Celuy n'escrit aucune chose,
Duquel l'ouurage on ne lit point.

REPLICQUE A LA ROYNE DE NAUARRE.

Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure,
Ont leu le vostre, et sur ce leur ay dict :
Sire Michel, sire Bonauenture,
La sœur du roi a pour moi faict ce dit :
Lors eux cuidans que fusse en grand crédit,
M'ont appellé monsieur, à cry et cor :
Et m'a valu vostre escript autant qu'or;
Car promis ont, non-seulement d'attendre;
Mais d'en prester (foy de marchant) encor :
Et i'ay promis (foy de Clément) d'en prendre.

A VNE AMYE.

Si le loysir tu as auec l'enuie
De me reuoir, ô ma ioye espérée,
Ie te rendray bon compte de ma vie,
Depuis qu'à toy parlay l'autre serée :
Ce soir fut court ; mais c'est chose asseurée,
Que tu m'en peux donner vn par pitié,
Lequel seroit de plus longue durée,
Et sembleroit plus court de la moytié.

DE CUPIDO, ET DE SA DAME.

Amour trouva celle qui m'est amère,
Et i'y estois, i'en scay bien mieux le compte.
Bon-iour, dict-il, bon jour, Vénus ma mère :
Puis tout à coup il voit qu'il se mescompte,
Dont la couleur au visage luy monte
D'auoir failly, honteux Dieu scait combien.
Non, non, Amour, ce dy-ie, n'ayez honte,
Plus clairs-voyans que vous s'y trompent bien.

DU PASSEREAU DE MAUPAS.

Las, il est mort (pleurez-le, Damoyselles)
Le Passereau de la ieune Maupas.
Un autre oiseau qui n'a plumes qu'aux aisles
L'a déuoré : le cognoissez-vous pas ?
C'est ce facheux Amour qui, sans compas,

Auecques luy se iectoit au giron
De la pucelle, et voloit enuiron
Pour l'enflammer, et tenir en détresse :
Mais par despit tua le Passeron,
Quand il ne sceut rien faire à la maistresse.

A ANNE, QUI SONGE DE NUICT.

Anne ma sœur, dont me vient le songer,
Qui toute nuict par deuers vous me meine ?
Quel nouuel hoste est venu se loger
Dedans mon cœur, et tousiours se pourmeine ?
Certes ie croy (et ma foy n'est point vaine)
Que c'est vn Dieu qui me vient consoler ?
Ha ! c'est Amour, ie le sens bien voler.
Anne ma sœur, vous l'auez faict mon hoste,
Et le sera, me deust-il affoler,
Si celle-là qui l'y meit ne l'en oste.

DE SA DAME, ET DE SOY-MESME.

Dès que m'amye est vn iour sans me voir,
Elle me dict que i'en ai tardé quatre ;
Tardant deux iours, elle dict ne m'auoir
Veu de quatorze, et n'en veut rien rabattre ;
Mais pour l'ardeur de mon amour abattre,
De ne la voir i'ay raison apparente.
Voyez, amants, nostre amour différente :
Languir la faictz, quand suis loing de ses yeux :
Mourir me faict quand ie la voy présente.
Jugez lequel vous semble aymer le mieux.

IL CONUIE TROIS POËTES A DISNER.

Demain que sol veut le iour dominer,
Viens, Boissonné, Villas, et la Perrière,
Je vous conuie avec moy à disner,
Ne reiectez ma semonce en arrière;
Car, en disnant, Phébus, par la Verrière,
Sans la briser, viendra voir ses suppôtz,
Et donnera faveur à noz propos,
En les faisant dedans noz bouchès naistre.
Fy du repas, qui en paix, et repos,
Ne scait l'esprit avec le corps repaistre.

D'ANNE QU'IL AYME FORT.

Iamais ie ne confesserois
Qu'amour d'Anne ne ma sceu poindre :
Ie l'ayme, mais trop l'aymerois,
Quand son cœur au mien vouldroit ioindre,
Si mon mal quiers, m'amoùr n'est moindre,
Ne moins prise le dieu qui vole :
Si je suis fol, Amour m'affole,
Et vouldrois, tant i'ay d'amytié,
Qu'autant que moy elle fust folle,
Pour estre plus fol la moytié.

A RENÉE DE PARTENAY.

QUAND vous oyez que ma muse résonne
En ce bosquet, qu'oiseaux font résonner,
Vous vous plaignez que rien ie ne vous donne,
Et ie me plains que ie n'ay que donner,
Sinon vn cœur tout prest à s'addonner
A voz plaisirs. Ie vous en fais donc offre;
C'est le thrésor le meilleur de mon coffre :
Seruez-vous en, si desir en avez.
Mais quel besoing est-il que ie vous offre
Ce que gaigner d'vn chacun vous scavez.

DU MOIS DE MAY.

MOIS amoureux, mois vestu de verdure,
Mois qui tant bien les cœurs fais esiouir,
Comment pourras, veu l'ennuy que i'endure,
Faire le mien de liesse iouir ?
Ne prez, ne champs, ne rossignolz ouir
N'y ont pouuoir. Quoy donc, ie te diray,
Tant seulement : fais Anne resiouir,
Incontinent ie me resiouiray.

A DEUX IEUNES HOMMES QUI ESCRIUOIENT A SA LOUANGE.

Adolescens, qui la peine avez prise
De m'enrichir de loz non mérité,
Pour en louant dire bien vérité,
Laissez-moy là, et louez-moy Loyse.
C'est le doux feu dont ma muse est esprise,
C'est de mes vers le droit but limité :
Haulsez-la donc en toute extrémité :
Car bien prisé me sens quand on la prise.
Et n'enquerez de quoy louer la faut :
Rien qu'amytié en elle ne défaut :
I'y ai trouué amytié à redire,
Mais au surplus, escriuez hardiment
Ce que voudrez : faillir aucunement
Vous ne scauriez, sinon de trop peu dire.

A CRAUAN, SIEN AMY MALADE.

Amy Crauan, on t'a faict le rapport
Depuis un peu, que i'estois trespassé ;
Ie prie à Dieu que le diable m'emport
S'il en est rien, ne si i'y ai pensé.
Quelque ennemy à ce bruit auancé,
Et quelque amy m'a dict que mal te portes :
Ce sont deux bruits de différentes sortes.
Las! l'vn dit vray : c'est vn bruit bien maussade;
Quant à celuy qui a faict l'ambassade

De mon trespas, croy-moy qu'il ment et mord;
Que pleust à Dieu que tu fusses malade,
Ne plus ne moins qu'à présent ie suis mort!

A SES AMIS,

QUAND, LAISSANT LA ROYNE DE NAVARRE, IL FUT RECEU EN LA MAISON ET ESTAT DE MA DAME RENÉE, DUCHESSE DE FERRARE.

Mes amis, j'ay changé ma Dame;
Vne autre a dessus moy puissance;
Née deux fois de nom et d'ame,
Enfant de roy par sa naissance,
Enfant du ciel par cognoissance
De celuy qui la sauuera :
De sorte quand l'autre scaura
Comment je l'ay telle choisie,
Ie suis bien seur qu'elle en aura
Plus d'aise que de ialousie.

D'VN GROS PRIEUR.

Vn gros Prieur son petit-fils baisoit
Et mignardoit au matin en sa couche,
Tandis rostir sa perdrix on faisoit,
Se lèue, crache, esmeutit, et se mouche;
La perdrix vire : au sel de broque en bouche
La dévora, bien scauoit la science :
Puis quand il eut prins sur sa conscience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eslise:
Mon Dieu, dit-il, donne-moy patience.
Qu'on a de maux pour seruir sainte Église!

DE MARTIN ET DE CATIN.

Catin veult espouser Martin;
C'est faict en très fine femelle :
Martin ne veult point de Catin,
Ie le trouue aussi fin comme elle.

ESTRENNES

A VNE DAME.

Ces quatre vers à te saluer tendent :
Ces quatre vers à toy me recommandent :
Ces quatre vers sont les estrennes tiennes,
Ces quatre vers te demandent les miennes.

MELLIN
DE SAINCT GELAIS.

CONTE.

Un Charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le monde.
Si n'y eust nul, tant fust-il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur desploye, et leur dit : Gens de bien,
Ouvrez vos yeux. Voyez, y a-t-il rien?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse, et ne voir rien dedans.

RONDEAU.

A Dieu me plains, qui seul me peut entendre,
Et qui congnoist quelle fin doyuent prendre
Tant de travaux, de ce commencement ;
Car ie suis seur (s'ils durent longuement)
Que ie puis bien certaine mort attendre.

Assez congnois que trop veux entreprendre ;
Mais quel remède ? ailleurs ne puis entendre,
Ny ne feray : i'en fay vœu et serment
A Dieu.

Tende la mort son arc, s'elle veut tendre ;
Je ne luy puis commander ny défendre;
Une en a pris le pouuoir seulement ;
Mais si tiendray-ie en mon entendement
Ceste amitié, iusques à l'âme rendre
A Dieu.

QUATRAINS.

MIS EN UN GANT.

Dv malheur ou bonne aduanture
Que i'attends entre les humains,
Le pouuoir est entre les mains
Dont ces gants sont la couverture.

SUR UN KALENDRIER.

S'il vous plaisoit marquer en teste
Un iour ordonné pour m'aimer,
Ie l'aurois pour une grand'feste,
Mais point ne la voudrois chosmer.

ÉPIGRAMMES.

De bonne estime estes si bien pourveuë,
Que ie suis vostre avant vous avoir veue,
Tant que le bien de vous voir et hanter
La peine a sceu, non l'amour augmenter;
Si donc un autre à vous servir procure,
C'est accident, et i'aime de nature.
Qu'un autre donc vous aime d'auanture,
Dieu sait lequel vostre faueur aura :
Mais ie say bien qui mieux aymer saura.

AUTRE.

I'ay eu du mal pour vouloir bien,
Et de l'ennuy par souvenir;
Tant que ne désirois plus rien,
Fors oubly, s'il vouloit venir :
Mais toy me viens entretenir,
Disant : Laisse cette pensée,
Amitié qui se peut finir
Ne fut jamais bien commencée.

AUTRE.

Près du sercueil d'une morte gisante
Mort et Amour vindrent devant mes yeux
Amour me dit, la Mort t'est plus duisante :
Car en mourant tu auras beaucoup mieux.
Alors la Mort, qui régnoit en maints lieux,

Pour me naurer, son fort arc enfonça :
Mais de malheur sa flesche m'offença
Au propre lieu où Amour mit la sienne;
Et, sans entrer, seulement avança
Le traict d'Amour en la playe ancienne.

AUTRE.

Nulle amitié, soit de Dieu ou des hommes,
Ne prend ailleurs qu'en nos cœurs fondement;
Et le désir, selon ce que nous sommes,
Passe bientost, ou dure longuement.
Si donc un ferme et bon entendement
Prend à servir Dieu, ou les damoiselles,
Il continue à aymer luy ou elles,
Et l'inconstant aime sans seureté :
Mais nous donnons à Cupido des aisles,
Pour excuser nostre légèreté.

SAINT AMANT.

PLAINTE
SVR LA MORT DE SYLVIE.

RVISSEAU qui cours après toy-mesme,
Et qui te fuis toy-mesme aussi,
Arreste vn peu ton onde icy,
Pour escouter mon deuil extrême :
Puis quand tu l'auras sceu, va-t'en dire à la mer,
Qu'elle n'a rien de plus amer.

RACONTE-LUY comme Syluie,
Qui seule gouuernoit mon sort,
A reçeu le coup de la mort
Au plus bel âge de la vie ;
Et que cet accident triomphe en mesme iour
De toutes les forces d'Amour.

LAS ! ie n'en puis dire autre chose,
Mes souspirs tranchent mon discours :
Adieu, Ruisseau, reprends ton cours,
Qui non plus que moy ne repose :
Que si par mes regrets i'ay bien peu t'arrester,
Voylà des pleurs pour te haster.

INCONSTANCE.

On deuroit bien trouver estrange
Que ma muse n'ait mis au iour
Quelque œuure digne de louange
Sur le sujet de mon amour :
Ie m'en estonnerois moy-mesme ;
Mais dans mon inconstance extresme,
Qui va comme vn flus et reflus,
Ie n'ay pas sitost dit que i'ayme,
Que ie sens que ie n'ayme plus.

Il est uray que ie sçay bien feindre,
Et qu'il n'est esprit si rusé,
Lorsque ma bouche se veut plaindre,
Qui ne s'en trouuast abusé.
Mon cœur, plein d'infidèles charmes,
N'espargne ni souspirs, ny larmes
Pour essayer d'y paruenir ;
Et mes paroles sont des armes
Contre qui rien ne peut tenir.

ÉPIGRAMMES.

SUR VN PORTRAICT DV ROY.

Icy l'art passe la nature,
Puisque par cette portraicture,
Dont tous les yeux sont esblouys,
Il a fait vn autre Louys :
Pour moy ie pense qu'il aspire
A faire que, sans mescontens,
On puisse voir dans cet empire
Viure deux roys en mesme-temps.

AUTRE.

Thibaut se dit estre Mercure,
Et l'orgueilleux Colin nous iure
Qu'il est aussi-bien Apollon
Que Boccan est bon violon.
Ces deux auteurs pour la folie,
La fraude, la mélancholie,
La sottise, l'impiété,
L'ignorance et la vanité,
Ne sont rien qu'vne mesme chose :
Mais en ce poinct ils sont divers ;
C'est que l'vn fait des vers en prose,
Et l'autre de la prose en vers.

AUTRE, *sur l'incendie du Palais de Justice.*

Certes, l'on vit vn triste jeu,
Quand à Paris dame Iustice,
Pour auoir trop mangé d'espice,
Se mit tout le palais en feu.

AUTRE.

Vn poëte à la douzaine
Se vantoit impudemment,
Me discourant de sa veine,
Qu'il escriuoit doucement :
Moy que la raison oblige
A l'en rendre mieux instruit,
Ouy, si doucement, luy dis-je,
Que tu ne fais point de bruit.

POÉSIES DIVERSES.

EPITAPHE.

Cy gist dans cette triste fosse
Le corps du pauure Iambedosse,
Qui par un vent traistre et malin
Fut écrasé dans vn moulin,
Où, voulant son blé faire moudre,
Luy-mesme il fut réduit en poudre :
Et quoyqu'innocent auoué,
Très malheureusement roué.

L'aduanture en est incroyable,
Autant comme elle est pitoyable;
Passant, admire et plains son sort,
Le bon naturel t'y conuie,
Et dy qu'il a trouué la mort
Où les autres trouuent la vie.

LE SOLEIL LEVANT.

Ieune déesse au teint vermeil,
Que l'Orient réuère,
Aurore, fille du Soleil,
Qui nais deuant ton père,
Viens soudain me rendre le iour,
Pour voir l'objet de mon amour.

Certes la nuict a trop duré,
Desia les coqs t'appellent :
Remonte sur ton char doré,
Que les Heures atellent,
Et viens monstrer à tous les yeux
De quel esmail tu peins les cieux.

Laisse ronfler ton vieux mary
Dessus l'oisiue plume,
Et, pour plaire à ton favory,
Tes plus beaux feux r'allume;
Il t'en coniure à haute voix,
En menant son limier au bois.

Mouille promptement les guérets
 D'vne fraische rosée,
Afin que la soif de Cérès
 En puisse estre appaisée,
Et fay qu'on voye en cent façons
Pendre tes perles aux buissons.

Ha ! ie te voy, douce clarté,
 Tu sois la bien venue :
Ie te voy, céleste beauté,
 Paroistre sur la nue,
Et ton estoile en arriuant
Blanchit les costeaux du Leuant.

Le silence et le morne roy
 Des visions funèbres
Prennent la fuite devant toy
 Auecque les ténèbres ;
Et les hiboux qu'on oyt gémir
S'en vont chercher place à dormir.

Mais au contraire les oyseaux
 Qui charment les oreilles,
Accordent au doux bruit des eaux
 Leurs gorges nompareilles,
Célébrant les diuins appas ,
Du grand astre qui suit tes pas.

La lune qui le voit venir
 En est toute confuse :
Sa lueur, preste à se ternir,
 A nos yeux se refuse,
Et son visage à cet abord
Sent comme une espèce de mort.

Le voila sur nostre horison
En sa pointe première.
O que l'Ethiope a raison
D'adorer sa lumière!
Et qu'il doit priser la couleur
Qui luy vient de cette chaleur!

C'est le Dieu sensible aux humains,
C'est l'œil de la nature;
Sans luy, les œuures de ses mains
Naistroient à l'aduanture,
Ou plustost on verroit périr
Tout ce qu'on voit croistre et fleurir.

Aussi, pleine d'un sainct respect,
Quand le iour se r'allume,
La terre, à ce diuin aspect,
N'est qu'un autel qui fume,
Et qui pousse en haut comme encens
Ses sacrifices innocens.

Au vif esclat de ses rayons,
Flatté d'un gay zéphire,
Ces monts sur qui nous le voyons
Se changent en porphyre,
Et sa splendeur fait de tout l'air
Un long et gracieux esclair.

Bref, la nuict, deuant ses efforts
En ombres séparée,
Se cache derrière les corps
De peur d'estre esclairée,
Et diminuë, ou va croissant
Selon qu'il monte, ou qu'il descent.

Le berger l'ayant réuéré
  A sa façon champestre,
En un lieu frais et retiré
  Meine ses brebis paistre,
Et se plaist à voir ce flambeau
Si clair, si serein, et si beau.

L'Aigle, dans une aire à l'escart
  Estendant son plumage,
L'obserue d'un fixe regard,
  Et lui rend humble hommage,
Comme au feu le plus animé
Dont son œil puisse estre charmé.

Le cheureuil solitaire et doux,
  Voyant sa clairté pure
Briller sur les feuilles des houx,
  Et dorer leur verdure,
Sans nulle crainte du veneur,
Tache à luy faire quelque honneur.

Le cygne, ioyeux de revoir
  Sa renaissante flamme,
De qui tout semble receuoir
  Chaque iour nouuelle âme,
Voudroit, pour chanter ce plaisir,
Que la Parque le vinst saisir.

Le saulmon, dont au renouueau
  Thétis est despourueuë,
Nage doucement à fleur d'eau,
  Pour ioüyr de sa veuë,
Et monstre au pescheur indigent
Ses riches escailles d'argent.

L'ABEILLE, pour boire des pleurs,
  Sort de sa ruche aymée,
Et va succer l'âme des fleurs
  Dont la plaine est semée;
Puis de cet aliment du ciel
Elle en fait la cire et le miel.

LE gentil papillon la suit
  D'une aisle tresmoussante;
Et, voyant le Soleil qui luit,
  Vole de plante en plante,
Pour les aduertir que le iour
En ce climat est de retour.

LA, dans nos jardins embellis
  De mainte rare chose,
Il porte de la part du lys
  Vn baiser à la rose,
Et semble, en messager discret,
Luy dire vn amoureux secret.

AU mesme-temps il semble à voir,
  Qu'en esueillant ses charmes,
Cette belle luy fait sçauoir,
  Le teint baigné de larmes,
Quel ennuy la va consumant
D'estre si loing de son amant.

ET mesme elle luy parle ainsi
  En son muet langage :
Hélas! ie deuiendrai soucy
  Au malheur qui m'outrage;
Si de ma fidelle amitié
Mon fier destin ne prend pitié.

Amour sur moy comme vainqueur
Exerce ses rapines,
Et moins en mes bras qu'en mon cœur
Ie porte des espines;
Mais ie ne viuray pas long-temps,
C'est le seul bien où ie m'attends.

Encore si, pour réconfort,
Quelques beaux doigts me cueilleat,
Auant que par un triste sort
Tous mes honneurs s'effeuilleat,
Ie n'auray rien à désirer,
Et finiray sans murmurer.

Reyne des fleurs, appaise-toy,
Voicy venir Syluie,
Qui t'apporte en elle de quoy
Contenter cette enuie;
Car sa main de lys a dessein
De te loger en son beau sein.

IOACHIM DU BELLAY.

SONNETS.

Que n'es-tu las, mon désir, de tant suiure
Celle qui est tant gaillarde à la fuite?
Ne la vois-tu deuant ma lente suite
De lacqs d'Amour voler franche et déliure?

Ce faux espoir, dont la douceur m'enyure,
Tout en vn poinct m'arreste, et puis m'incite,
Me pousse en haut, et puis me précipite,
Me faict mourir, et puis me faict reuiure.

Ainsi courant de sommets en sommets
Auec Amour, ie ne pense iamais,
Fol désir mien, à te hausser la bride.

Bien m'as-tu donc mis en proye au danger,
Si ie ne puis à mon gré te ranger,
Et si i'ay pris vn aueugle pour guide.

SUR ROME.

Tout ce qu'Égypte en pointe façonna,
Tout ce que Grèce à la Corinthienne,
A l'Ionique, Attique, ou Dorienne,
Pour l'ornement des temples maçonna;

Tout ce que l'art de Lysippe donna,
La main d'Apelle, ou la main Phidienne,
Souloit orner ceste ville ancienne,
Dont la grandeur le ciel mesme estonna:

Tout ce qu'Athène eut oncques de sagesse,
Tout ce qu'Asie eut oncques de richesse,
Tout ce qu'Afrique eut oncques de nouveau,

S'est veu ici, ô merueille profonde!
Rome viuant' fut l'ornement du monde,
Et morte elle est du monde le tombeau.

ODE.

DV PREMIER IOUR DE L'AN,

AU SEIGNEUR BERTRAND BERGIER.

Voici le père au double front,
Le bon Ianus, qui renouuelle
Le cours de l'An, qui en vn rond
Ameine la saison nouuelle.
  Renouuellons aussi
  Toute vieille pensée,
  Et tuons le souci
  De fortune insensée.

Sus doncq, que tardons-nous encore?
Auant que vieillars deuenir,
Chassons le soin qui nous déuore,
Trop curieux de l'aduenir.
  Ce qui viendra demain
  Ià pensif ne te tienne :
  Les Dieux ont en leur main
  Ta fortune et la mienne.

Tu vois de neige tous couuerts
Les sommets de la forest nue,

Qui quasi ennoye à l'envers
Le fais de sa teste chenue.
La froide Lise ferme
Le gosier des oiseaux,
Et les poissons enferme
Sous le cristal des eaux.

Veux-tu attendre les frimas
De l'hyuer, qui desia s'appreste,
Pour faire de neige vn amas
Sur ton menton et sur ta teste?
Que tes membres transis
Priuez de leur verdeur,
Et tes nerfs endurcis
Tremblent tous de froideur?

Quand la saison amollira
Tes bras autrefois durs et roides,
Adoncq' malgré toy périra
Le feu de tes mouëlles froides,
Que toute herbe, ou estuue,
Tout génial repas,
Mais tout l'Aethne et Vésuue
Ne réchaufferoyent pas.

Mon fils, c'est assez combattu,
(Disoit la mère au fort Grégeois)
Pourquoy ne te resiouis-tu
Auecq' ces filles quelquefois?
Les vins, l'amour, consolent
Le triste cœur de l'homme :
Les ans légers s'envolent,
Et la mort nous assomme.

Ie te souhaitte pour t'esbattre
Durant cette morte saison,
Vn plaisir, voire trois ou quatre,
Que donne l'amie maisou :
Bon vin en ton célier,
Beau feu, nuict sans souci,
Vn ami familier,
Et belle amie aussi;

Qui de son luth, qui de sa voix
Endorme souuent tes ennuis,
Qui de son babil quelquefois
Te fasse moins durer les nuits.
Au lict folastre autant
Que ces chèures lasciues,
Lorsqu'elles vont broutant
Sur les herbeuses riues.

ÉPIGRAMME,

MISE EN TESTE DE SA TRANSLATION DU QUATRIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE, EN VERS FRANÇOIS.

On voit plus d'vn moqueur Énée
Et plus d'vne folle Didon
Couuer le feu de Cupidon
Dessous les cendres d'Hyménée.

POÉSIES DIVERSES.

DIALOGVE D'VN AMOUREUX ET D'ÉCHO.

Piteuse Écho, qui erres en ces bois,
Respons au son de ma dolente voix.
D'où ay-ie peu ce grand mal conceuoir,
Qui m'oste ainsi de raison le devoir? *De voir.*
Qui est l'auteur de ces maux auenus? *Vénus.*
Comment en sont tous mes sens deuenus? *Nuds.*
Qu'estoy-ie auant qu'entrer en ce passage? *Sage.*
Et maintenant, que sens-ie en mon courage? *Rage.*
Qu'est-ce qu'aimer, et s'en plaindre souuent? *Vent.*
Que suis-ie donq' lorsque mon cœur en fend? *Enfant.*
Qui est la fin de prison si obscure? *Cure.*
Dis-moy quelle est celle pour qui i'endure? *Dure.*
Sent-elle bien la douleur qui me poingt? *Point.*
O que cela me vient bien mal à poinct!

DISCOURS SUR LA LOUANGE DE LA VERTU, ET SUR LES DIUERSES ERREURS DES HOMMES.

A SALM. MACRIN.

Bien que ma muse petite
Ce doux vtile n'imite,
Qui si doctement escrit,
Ayant premier en la France

Contre la sage ignorance,
Fait renaistre Démocrit;

Pourtant, Macrin, ne te fasche,
Si la bride vn peu ie lasche
Au soin qui l'esprit me rompt :
Et si pour t'aider à rire,
I'ay entrepris de t'escrire,
Pour me desrider le front.

La félicité non fausse,
L'eschelle qui nous surhausse
Par degrez iusques aux cieux,
N'est-ce pas la vertu seule,
Qui nous tire de la gueule
De l'Orque auaricieux?

L'homme vertueux est riche;
Si sa terre tumbe en friche
Il en porte peu d'ennuy ;
Car la plus grande richesse
Dont les dieux luy font largesse
Est tousiours auecques luy.

Il est noble, il est illustre :
Et si n'emprunte son lustre
D'vne vitre, ou d'vn tombeau,
Ou d'une image enfumée,
Dont la face consumée
Rechigne dans vn tableau.

S'il n'est duc, ou s'il n'est prince
D'vne et d'vne autre prouince,
Si est-il roi de son cœur :

Et de son cœur estre maistre,
C'est plus grand' chose que d'estre
De tout le monde vainqueur.

Si les mains de la nature
Toute sa linéature
N'ont mignardé proprement,
Si en est l'esprit aymable
Et qui est plus estimable,
Le corps, ou l'accoustrement?

La richesse naturelle,
C'est la santé corporelle :
Mais si le ciel est donneur
D'vne âme saine, et lauée
De tout humeur dépraués,
C'est le comble du bonheur.

Que me sert la docte escole
De Platon, ou que i'accolle
Tout cela, que maintenoit
Le grand Péripatétique,
Ou tout ce qu'en son portique
Zénon iadis soustenoit :

Si l'ignorant et pauure homme,
Tout ce que vertu on nomme
Garde précieusement,
Pendant que monsieur le sage,
Qui n'a vertu qu'au visage,
En parle ocieusement?

Que me sert-il que i'embrasse
Pétrarque, Virgile, Horace,
Ouide, et tant de secrets,

Tant de Dieux, tant de miracles,
Tant de monstres, et d'oracles,
Que nous ont forgé les Grecs :

Si, pendant que ces beaux songes
M'appastent de leurs mensonges,
L'an, qui retourne souuent,
Sur ses ailes empennées,
De mes meilleures années
M'emporte auecques le vent?

Que me sert la rhétorique
Du nombre pythagorique :
Vn rond, vne ligne, vn poinct :
Le pinceter d'une corde,
Ou sçauoir quel ton accorde,
Et quel ton n'accorde point?

Que me sert voir tout le monde
En papier, où ie me fonde
À l'arpenter pas à pas,
Si en mon cœur ie n'eus oncques
Mesure, ou nombres quelconques,
Accord, règle, ni compas?

Que me sert l'architecture,
La perspectiue, et peinture,
Ou au mouuement des cieux
Contempler les choses hautes;
Si, pour cognoistre mes fautes,
Ie ne me voy que des yeux?

. . . .

C'EST vne diuine ruse
De bien forger une excuse;
Et en subtil artisan,
Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
Contrefaire bien la mine
D'un vieil singe courtisan.

C'EST vne louable enuie
A ceux qui toute leur vie
Veulent demourer oyseux,
D'vn nouueau ne faire compte,
Et pour garder qu'il ne monte,
Tirer l'eschelle après eux.

C'EST belle chose que d'estre
Des hommes appelé maistre,
Et du vulgaire eslongné,
Ne parlant qu'en voix d'oracle,
Espouuanter d'un miracle,
Et d'un sourcy renfrongné.

C'EST chose fort singulière,
Qu'une règle irrégulière
Dessous un front de Caton :
Ou dire qu'on est fragile,
Affeublant de l'Éuangile
La charité de Platon.

. . . .

C'EST vne belle science,
Pour faire vne expérience
Auant qu'estre vieil routier :

Par la mort guarir les hommes,
Et puis dire que nous sommes
Des plus sçauans du mestier.

. . . .

C'EST vn heureux aduantage,
Qu'un alambic en partage,
Vn fourneau mercurien :
Et de toute sa substance
Tirant vne quintessence,
Multiplier tout en rien.

C'EST vne chose fort graue,
Estre magnifique et braue :
Et sans y espargner Dieu,
S'obliger en beau langage,
Et puis mettre tout en gage,
Pour enrichir saint Matthieu.

. . . .

CE sont choses fort aiguës,
Par sentences ambiguës
Philosopher hautement :
Et voyant que la fortune
Ne nous veut estre opportune,
Nous feindre vn contentement.

QUEL estat doy-ie donc suiure,
Pour vertueusement viure ?
Ie ne parle désormais
Du courtisan ou agreste ;
Car c'est la fable d'Oreste
Qui ne s'achèue iamais.

Le tonneau Diogénique,
Le gros soury Zénonique
Et l'ennemi de ses yeux,
Cela ne me déifie :
La gaye philosophie
D'Aristippe me plaist mieux.

Celuy en vain se trauaille,
Soit en terre ou soit qu'il aille
Où court l'auare marchand,
Qui, fasché de sa présence,
Pour trouuer la suffisance,
Hors de soy la va cherchant.

Macrin, pendant qu'à Iurée,
Dessus ta lyre enyurée
Du nectar Aonien,
Tu refredonnes la gloire
Qui consacre à la mémoire
Ton Mécénas, et le mien :

Ma muse qui se pourmeine
Par Aniou et par le Maine,
A fait ce discours plaisant ;
Riant les erreurs du monde,
Où en raison ie me fonde,
Le sage contrefaisant.

D'VN VANNEVR DE BLED AUX VENTS.

A vous, troupe légère
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'vn sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez;

I'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraischement écloses,
Et ces œillets aussi.

De vostre douce haleine,
Éuentez ceste plaine,
Éuentez ce séiour:
Ce pendant que i'ahanne
A mon bled, que ie vanne
A la chaleur du iour.

DE DEVX AMANS A VÉNUS.

Nous, deux amans, qui d'vn mesme courage
Sommes vnis en ce prochain village,
Chaste Cypris, voüons à ton autel,
Auec le lys, l'amaranthe immortel.

Et c'est afin que nostre amour soit telle,
Que l'amaranthe, à la fleur immortelle,
Soit tousiours pure, et de telle blancheur
Que sont les lys en leur pasle fraischeur,
Et que nos cœurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on void ioinctes ensemble.

ÉPITAPHE
DU PASSEREAU DE MADAME MARGUERITE.

Ce petit enfant Amour
Ne volète point autour
De Marguerite, et ne touche,
Folastre, à sa chaste couche :
Et son traict, qui les cœurs poingt,
La vierge ne blesse point ;
Loin de son lict la pucelle
Le chasse, mais autour d'elle
Vont voletans les oiseaux,
Plaisans, honnestes, et beaux,
Qui d'une douce cholère,
Vont de leur maistresse chère
La belle main pincetans.
Or' vont en l'air voletans,
Or' sautelans vont et viennent,
Et leur maistresse entretiennent
En ces passe-temps ioyeux,
L'vn contre l'autre enuieux.

Mais Cupido meurt de honte,
Que de luy l'on ne tient compte,

Et de fureur qui le mord,
Prenant le traict de la mort,
A du Passereau la vie
Malheureusement rauie,
Du Passereau tant chéri,
Sur tous le plus fauori.

Que maudite soit ta race,
Enfant de mauuaise grâce,
D'auoir tué tel oyseau,
Que le gentil Passereau!
Mais, cruel, ta félonie
Ne demourra impunie,
Tu en seras bien puni;
Car, comme ennemi, banni
Tu seras de la demeure
Où Marguerite demeure,
Et des belles, dont les yeux
Semblent aux flammes des cieux.

Plorez, belles, plorez doncques
Plorez, si plorastes oncques,
Le Passereau regrettant
Que Marguerite aimoit tant.

P. DE RONSARD.

SONNETS.

Au mois d'Auril, quand l'an se renouuelle,
L'aube ne sort si fraische de la mer;
Ny hors des flots la Déesse d'aimer,
Ne vint à Cypre, en sa conque si belle,

Comme ie vy la beauté que i'appelle
Mon astre sainct, au matin s'esueiller,
Rire le ciel, la terre s'émailler,
Et les Amours voler à l'entour d'elle.

Amour, Ieunesse, et les Grâces qui sont
Filles du ciel, lui pendoient sur le front;
Mais ce qui plus redoubla mon seruice,

C'est qu'elle auoit vn visage sans art.
La femme laide est belle d'artifice,
La femme belle est belle sans du fard.

AUTRE.

A mon retour (hé, ie m'en désespère)
Tu m'as receu d'vn baiser tout glacé;
Froid, sans saueur, baiser d'vn trespassé,
Tel que Diane en donnoit à son frère;

Tel qu'vne fille en donne à sa grand' mère,
La fiancée en donne au fiancé,
Ny sauoureux, ny moiteux, ny pressé.
Et quoy! ma lèvre est-elle si amère?

Ha ! tu deuois imiter les pigeons,
Qui, bec en bec, de baisers doux et longs,
Se font l'amour sur le haut d'vne souche.

Ie te suppli', maistresse désormais,
Ou baise-moy la saueur en la bouche,
Ou bien du tout ne me baise iamais.

AUTRE.

Comme vne belle fleur assise entre les fleurs,
Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre
Pour me les enuoyer, et pour soigneuse apprendre
Leurs noms et qualitez, espèces et valeurs.

Estoit-ce point afin de guarir mes douleurs,
Ou de faire ma playe amoureuse reprendre ?
Ou bien s'il vous plaisoit par charmes entreprendre
D'ensorceler mon mal, mes flâmes et mes pleurs ?

Certes, ie croy que non ; nulle herbe n'est maistresse
Contre le coup d'Amour enuielli par le temps,
C'estoit pour m'enseigner qu'il faut, dès la jeunesse,

Comme d'vn usufruict, prendre son passe-temps :
Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,
Et qu'Amour et les fleurs ne durent qu'vn printemps.

AUTRE.

Il ne faut s'ébahir, disoient ces bons vieillards
Dessus le mur troyen, voyant passer Hélène :
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Notre mal ne vaut pas vn seul de ses regards.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux, afin qu'il la remmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre havre gaigné, l'assaut à nos rempars.

Pères, il ne falloit, à qui la force tremble,
Par vn mauuais conseil les jeunes retarder ;
Mais et jeunes et vieux, vous deuiez tous ensemble
Pour elle corps, et biens, et ville hazarder.
Ménélas fut bien sage, et Pâris, ce me semble :
L'vn de la demander, l'autre de la garder.

AUTRE.

Le seul penser, qui me fait deuenir
Braue d'espoir, est si doux, que mon âme,
Desia gaignée, impuissante se pâme,
Songeant au bien qui me doit aduenir.

Donc sans mourir pourray-ie soustenir
Le doux combat que me garde ma Dame ;
Puis qu'vn penser si brusquement l'entame
D'vn seul plaisir, d'vn si doux souuenir ?

Hélas ! Vénus, que l'escume féconde,
Non loin de Cypre enfanta dessus l'onde,
Si de fortune en ce combat ie meurs,

Reçoy ma vie, ô Déesse, et la guide,
Par les odeurs de tes plus belles fleurs,
Dans les vergers du paradis de Gnide.

AUTRE.

Ie vous enuoye un bouquet que ma main
Vient de tirer de ces fleurs épauies,
Qui ne les eust à ce vespres cueillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit vn exemple certain
Que vos beautez, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flétries,
Et comme fleurs périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame; e
Las! le temps non, mais nous nous en allons, d
Et tost serons estendus sous la lame : c

Et des Amours desquelles nous parlons, d
Quand serons morts, n'en sera plus nouuelle : e
Pource aimez-moy, ce pendant qu'estes belle. e

STANCES.

L'AMOUR OYSEAU,

IMITATION DE BION.

Vn enfant dedans un bocage
Tendoit finement ses gluaux,
Afin de prendre des oyseaux
Pour les emprisonner en cage.

Quand il veit, par cas d'auenture,
Sur vn arbre Amour emplumé,
Qui voloit par le bois ramé
Sur l'une et sur l'autre verdure;

L'enfant, qui ne cognoissoit pas
Cet oyseau, fut si plein de ioie,
Que, pour prendre vne si grand' proye,
Tendit sur l'arbre tous ses lacs.

Mais quand il vit qu'il ne pouuoit
(Pour quelques gluaux qu'il peust tendre)
Ce cauteleux oyseau surprendre,
Qui voletant le déceuoit,

Il se print à se mutiner,
En iettant sa glu de colère,
Vint trouuer une vieille mère,
Qui se mesloit de deuiner.

Il lui ua le fait avouer,
Et sur le haut d'vn buis luy monstre
L'oyseau de mauuaise rencontre
Qui ne faisoit que se iouer.

La vieille, en branlant ses cheueux,
Qui ia grisonnoient de vieillesse,
Lui dit : Cesse, mon enfant, cesse,
Si bientost mourir tu ne veux,

De prendre ce fier animal;
Cet oyseau, c'est Amour qui vole,
Qui tousiours les hommes affole.
Et iamais ne fait que du mal.

O que tu seras bien heureux,
Si tu le fuis toute ta vie,
Et si jamais tu n'as enuie
D'estre au rosle des amoureux !

Mais i'ay grand doute qu'à l'instant
Que d'homme parfait auras l'aage,
Ce malheureux oyseau volage,
Qui par ces arbres te fuit tant,

Sans y penser te surprendra,
Comme une ieune et tendre queste,
Et foulant de ses pieds ta teste,
Que c'est que d'aimer t'apprendra.

AUX MOUCHES À MIEL.

Ov allez-vous, filles du ciel,
Grand miracle de la nature?
Où allez-vous, Mouches à miel?
Chercher aux champs vostre pasture?
Si vous voulez cueillir les fleurs,
D'odeur diverse et de couleurs,
Ne volez plus à l'auanture :

Autour de Cassandre halenée,
De mes baisers tant bien donnez,
Vous trouuerez la rose née,
Et les œillets enuironnez
Des florettes ensanglantées
De Hyacinthe et d'Aiax, plantées
Près des lys sur sa bouche nés.

Les marjolaines y fleurissent,
L'amôme y est continuel,
Et les lauriers qui ne périssent,
Pour l'hyuer, tant soit-il cruel :
L'anis, le cheurefeuil qui porte
La manne qui vous réconforte,
Y verdoye perpétuel.

Mais ie vous pry', gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'éguillonne;
Vous apprendrez bientost combien
Sa pointure est trop plus félonne,

Et de ses fleurs ne vous soulez
Sans m'en garder, si ne voulez
Que mon âme ne m'abandonne.

AU ROSSIGNOL.

Gentil Rossignol passager,
Qui t'es encor venu loger
Dedans cette fresche ramée,
Sur ta branchette accoustumée,
Et qui nuit et iour de ta vois
Assourdis les monts et les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Térée et de Philomèle;

Ie te supplie (ainsi tousiours
Puisses iouyr de tes amours)
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir quand elle se promeine
Ici, pour ton nid espier,
Que iamais ne faut se fier
En la beauté ny en la grace,
Qui plustost qu'vn songe se passe;

Dy-luy que les plus belles fleurs
En Ianuier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'Auril arriue,
Qu'ils reuestent leur beauté viue:
Mais quand des filles le beau teint
Par l'aage est une fois esteint,

Dy-luy que plus il ne retourne;
Mais bien qu'en sa place séiourne,
Au haut du front, ie ne sçais quoy
De creux à coucher tout le doy :
Et toute la face seichée
Deuient comme une fleur touchée
Du soc aigu : dy-lui encor
Qu'après qu'elle aura changé l'or
De ses blonds cheueux, et que l'aage
Aura crespé son beau visage,
Qu'en vain lors elle pleurera,
De quoy ieunette elle n'aura
Prins les plaisirs qu'on ne peut prendre,
Quand la vieillesse nous vient rendre
Si froids d'amours et si perclus,
Que les plaisirs ne plaisent plus.

Mais, Rossignol, que ne vient-elle
Maintenant sur l'herbe nouuelle,
Auecque moi dans ce buisson,
Au bruit de ta douce chanson?
Ie lui ferois sous la coudrette
Sa couleur blanche vermeillette.

ODES.

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin auoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las! las! ses beautez laissé choir!
O vrayment marastre Nature!
Puis qu'vne telle fleur ne dure
Que du matin iusques au soir!

Donc, si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouueauté,
Cueillez, cueillez vostre ieunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

AUTRE.

Quand ie suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,
Plein de pensées vagabondes,

Plein d'vn remors et d'vn souci,
Aux rochers ie me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes :

Rochers, bien que soyez âgez
De trois mil ans, vous ne changez
Iamais ny d'estat ny de forme :
Mais tousiours ma ieunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De ieune, en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans
En l'hyuer vos cheueux mouuants,
L'an d'après qui se renouuelle,
Renouuelle aussi vostre chef ;
Mais le mien ne peut derechef
Rauoir sa perruque nouuelle.

Antres, ie me suis ueu chez vous,
Auoir iadis verds les genous
Le corps habile et la main bonne :
Mais ores i'ay le corps plus dur
Et les genous, que n'est le mur
Qui froidement vous enuironne.

Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne séiourne :
Et moy, sans faire long séiour,
Ie m'en vais de nuict et de iour
Au lieu d'où plus on ne retourne.

AUTRE.

MA douce iouuence est passée;
Ma première force est cassée;
I'ay la dent noire, et le chef blanc;
Mes nerfs sont dissous; et mes veines,
Tant i'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'vne eau rousse en lieu de sang.

ADIEU, ma lyre, adieu, fillettes,
Iadis mes douces amourettes,
Adieu, ie sens venir ma fin :
Nul passe-temps de ma ieunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lict et le vin.

I'AY la teste toute estourdie
De trop d'ans et de maladie,
De tous costez le soin me mord :
Et soit que i'aille ou que ie tarde,
Tousiours après moy ie regarde
Si ie verray venir la Mort,

QUI doit, ce me semble, à toute heure,
Me mener là-bas, où demeure
Ie ne sçay quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous-venans un antre
Où bien facilement on entre,
Mais d'où iamais on ne reuient.

AUTRE, IMITÉE D'ANACRÉON.

Les Muses lièrent vn iour
De chaisnes de roses Amour,
Et, pour le garder, le donnèrent
Aux Grâces et à la Beauté,
Qui, voyant sa desloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnèrent :

Sitost que Vénus l'entendit,
Son beau ceston elle vendit
A Vulcan, pour la déliurance
De son enfant; et tout soudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux Muses la réuérence.

Muses, Déesses des chansons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant, ie les apporte;
Déliurez mon fils prisonnier :
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une chaisne encore plus forte.

Courage donques, amoureux,
Vous ne serez plus langoureux,
Amour est au bout de ses ruses;
Plus n'oseroit ce faux garçon
Vous refuser quelque chanson,
Puisqu'il est prisonnier des Muses.

AUTRE, IMITÉE DU MÊME.

Pourtant si i'ay le chef plus blanc
Que n'est d'vn lys la fleur esclose,
Et toi le visage plus franc
Que n'est le bouton d'une rose :

Pour cela mocquer il ne faut
Ma teste de neige couuerte :
Si i'ay la teste blanche en haut,
L'autre partie est assez verte.

Ne sçais-tu pas, toy qui me fuis,
Que pour bien faire vne couronne,
Ou quelque beau bouquet, d'un lys
Tousiours la rose on environne?

AUTRE, IMITÉE DE BION.

La belle Vénus un iour
M'amena son fils Amour;
Et l'amenant me vint dire :
Escoute, mon cher Ronsard ;
Enseigne à mon enfant l'art
De bien iouer de la lyre.

Incontinent ie le pris,
Et, soigneux, ie luy appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner,
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cylène.

Comme Minerue inuenta
Le haut-bois qu'elle ieta
Dedans l'eau toute marrie :
Comme Pan le chalumeau,
Qu'il pertuisa du roseau
Formé du corps de s'amie.

Ainsi, pauure que i'estois,
Tout mon art ie recordois
A cet enfant pour l'apprendre :
Mais luy, comme vn faux garson,
Se mocquoit de ma chanson,
Et ne la vouloit entendre.

Pauure sot! ce me dit-il,
Tu te penses bien subtil;
Mais tu as la teste fole
D'oser t'esgaler à moy,
Qui ieune en sçais plus que toy,
Ny que ceux de ton escole.

Et alors il me sourit,
Et en me flattant m'apprit
Tous les œuvres de sa mère;
Et comme, pour trop aimer,
Il auoit fait transformer
En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,
Tous ses ieux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies
Et des hommes et des dieux;
Tous ses tourments gracieux,
Et toutes ses ialousies.

Et me les disant, alors
I'oubliay tous les accors
De ma lyre desdaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce dieu
M'auoit par cœur enseignée.

AUTRE.

Cependant que ce beau mois dure,
Mignonne, allons sur la verdure.
Ne laissons perdre en vain le temps,
L'aage glissant qui ne s'arreste,
Meslant le poil de nostre teste,
S'enfuit ainsi que le printemps.

Donq, cependant que nostre vie
Et le temps d'aimer nous conuie,
Aimons, moissonnons nos désirs,
Passons l'amour de veine en veine :
Incontinent la mort prochaine
Viendra desrober nos plaisirs.

ÉLÉGIE.

Quiconque aura premier la main embesognée
A te couper, forest, d'une dure cognée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre baston,
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichthon.

Qui coupa de Cérès le chesne vénérable,
Et qui gourmand de tout, de tout insatiable,
Les bœufs et les moutons de sa mère esgorgea,
Puis, pressé de la faim, soy-mesme se mangea :
Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
Et se déuore après par les dents de la guerre.

Qu'il puisse pour venger le sang de nos forêts
Tousiours nouueaux emprunts sur nouueaux intérests
Deuoir à l'vsurier, et qu'en fin il consomme
Tout son bien à payer la principale somme.
Que tousiours sans repos ne fasse en son cerveau
Que tramer pour néant quelque dessein nouueau,
Porté d'impatience et de fureur diuerse,
Et de mauuais conseil qui les hommes renuerse.

Escoute, bucheron; arreste vn peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu iettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des Nymphes qui viuoient dessous la dure escorce?
Sacrilége meurtrier, si on pend vn voleur
Pour piller vn butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts, et de destresses
Mérites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?

Forest, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les cheureuls légers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux pasteur sus un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé,

Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Iannette :
Tout deuiendra muet, Echo sera sans vois :
Tu deuiendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remuë,
Tu sentiras le soc, le coutre, et la charruë :
Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toi ne cachera ses fans.

Adieu, vieille forest, le iouet de Zéphyre,
Où premier i'accorday les langues de ma lyre,
Où premier i'entendis les flesches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner :
Où premier, admirant la belle Calliope,
Ie deuins amoureux de sa neuuaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me ietta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrées,
De tableaux et de fleurs en tous temps réuérées,
Maintenant le desdain des passans altérez,
Qui bruslez en l'esté des rayons éthérez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures
Accusent tes meurtriers, et leur disent iniures.

Adieu, chesnes, couronne aux vaillans citoyens,
Arbres de Iupiter, germes dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre.
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers,
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!
O dieux, que véritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme vne autre vestira.

De Tempé la vallée vn iour sera montagne,
Et la cyme d'Athos vne large campagne;
Neptune quelquefois de blé sera couuert:
La matière demeure, et la forme se perd.

POÉSIES DIVERSES.

ÉPITAPHE AU SEIGNEUR DE QUÉLUS,

PAR DIALOGUE.

LE PASSANT ET LE GÉNIE.

LE PASSANT.

Est-ce ici la tombe d'Amour?

LE GÉNIE.

Non : car tu verrois à l'entour
Sa trousse à terre renuersée,
Son arc et sa flesche cassée,
A ses pieds rompu son bandeau,
Et sans lumière son flambeau.

LE PASSANT.

Est-ce point celle d'Adonis?

LE GÉNIE.

De Vénus les pleurs infinis,

Et du fier sanglier l'auanture,
Se verroient sur sa sépulture;
Les pigeons, les cygnes voler,
Amour sa mère consoler.

LE PASSANT.

Est-ce Narcisse, qui aima
L'eau qui sa face consuma,
Amoureux de sa beauté vaine?

LE GÉNIE.

Auprès on verroit la fontaine,
Et de luy, transi sur le bord,
Naistre vne fleur après sa mort.

LE PASSANT.

Est-ce Aiax des Troyens vainqueur,
Qui d'un fer se perça le cœur:
Tant d'erreur l'âme il eut frappée!

LE GÉNIE.

A bas on verroit son espée,
Et son bouclier sans nul honneur
Se rouiller près de son seigneur.

LE PASSANT.

Est-ce Hyacint', qui conuertit
Son sang en fleur, quand il sentit
Le palet poussé par Zéphyre?

LE GÉNIE.

D'Apollon la piteuse lyre
S'entendroit icy résonner,
Et personne ne l'oyt sonner

LE PASSANT.

Qui donc repose icy dedans?

LE GÉNIE.

La beauté d'un ieune printemps,

Et la vertu qui l'homme honore,
Laquelle, sous la tombe encore,
En despit du mesme malheur,
Enseigne aux François la valeur.

LE PASSANT.

Quelle Parque au cizeau cruel
Luy trancha sa trame?

LE GÉNIE.

Un duel.
Mars, comblé de peur et d'enuie,
Deuant ses ans coupa sa vie,
Craignant de ne se voir vaincu,
Si ce corps eust long-temps vescu.

LE PASSANT.

En quel âge veit-il Pluton?

LE GÉNIE.

A peine son ieune menton
Se couuroit d'vne tendre soye,
Quand de la Parque il fut la proye.
« Ainsi souvent le ciel destruit
« La plante auant que porter fruit. »

LE PASSANT.

Quel pays de luy s'est vanté?

LE GÉNIE.

Languedoc l'auoit enfanté,
Issu de ceste vîeille race
De Leui, que le temps n'efface.

LE PASSANT.

Au reste, dy son nom.

LE GÉNIE.

Quélus.
Va, passant, n'en demande plus.

ÉPITAPHE
POUR LE SEIGNEUR DE MAUGERON.

La déesse Cyprine auoit conceu des cieux,
En ce siècle dernier, vn enfant, dont la veuë
De flâmes et d'esclairs estoit si bien pourueuë,
Qu'Amour son fils aisné en deuint enuieux.

Despit contre son frère, et ialoux de ses yeux,
Le gauche luy creua; mais sa main fut deceuë :
Car l'autre qui restoit, d'une lumière aiguë
Blessoit plus que deuant les hommes et les dieux.

Il vient en souspirant s'en complaindre à sa mère;
Sa mère s'en mocqua : luy tout plein de colère,
La Parque il supplia de luy donner confort.

La Parque comme Amour en deuint amoureuse;
Ainsi Maugeron gist sous ceste tombe ombreuse,
Tout ensemble vaincu d'Amour et de la Mort.

ÉPITAPHE D'ALBERT,
JOUEUR DE LUTH DU ROI FRANÇOIS PREMIER.

Entreparleurs.

LE PASSANT ET LE PRESTRE.

LE PASSANT.

Qu'oy-je dans ce tombeau?

LE PRESTRE.

Tu entends une lyre.

LE PASSANT.

Quoy ? n'est-ce pas ce luth qui peut si bien redire
Les chansons d'Apollon, que flattez de sa vois
Tiroit après ses pas les rochers et les bois,
Et près de Piérie, ainsi qu'vne ceinture,
En vn rond les serroit sur la belle verdure?

LE PRESTRE.

Ce n'est pas cestuy-là.

LE PASSANT.

Quelle lyre est-ce donc?

LE PRESTRE.

C'est celle d'vn Albert, que Phœbus au poil blond
Apprit dès le berceau, et lui donna la harpe,
Et le luth le meilleur qu'il mit onc en escharpe :
Si bien qu'après sa mort son luth mesmes enclos
Dedans sa tombe encor sonne auprès de ses os.

LE PASSANT.

Ie suis esmerueillé que sa lyre, première
En son art, ne fleschit la Parque meurtrière!

LE PRESTRE.

Ne t'en esbahis point: Orphée, qu'enfanta
Calliope, et tousiours en son sein allaita,
Ne la sceut point fleschir, et pour la fois seconde,
D'où plus il ne reuint, alla voir l'autre monde.

. . . .
. . . .
. . . .

Cerbére à son passer tint ses gosiers fermez,
Et les mânes des morts par l'oreille charmez
Oublioient leurs trauuaux : Tytie sur la plaine
Aux vautours estendu, eu oublia sa peine;

Phlegyas l'oublia; Sisyphe ne sentoit
Le vain labeur du roc; la roue s'absentoit
Des membres d'Ixion, et Tantale en arrière
Ne vid de son gosier reculer sa riuière.
Mais quel profit nous est-ce, et puis que ceux d'abas
En ont tout le plaisir, et nous ne l'auons pas?

Or toy, quiconque sois, iette-luy mille branches
De laurier sur sa tombe, et mille roses franches,
Et le laisse dormir, t'asseurant qu'auiourd'huy,
Ou demain, ou tantost, tu seras comme luy.

TRADUCTION D'UNE ÉPIGRAMME

SUR LA GÉNISSE DE MYRON.

Pasteur, il ne faut que tu uiennes
Amener tes vaches icy,
De peur qu'au soir auec les tiennes
Tu ne remmènes ceste-cy.

REMY BELLEAU

ODES.

ODE IMITÉE D'ANACRÉON.

Si l'or et la richesse
Retardoyent la vistesse,
La vistesse et le cours
De nos beaux iours :

Ie l'aurois en reserue,
A fin de rendre serue
La mort tirant à soy
L'argent de moy.

Mais las ! puisque la vie,
A tous viuans ravie,
Ne se peut retarder ;
Pour marchander,

Que me sert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes ;
Et sanglots ennuyeux
Pousser aux cieux ?

Puisque la mort cruelle,
Sans merci nous appelle,
Que nous seruiroit or'
L'argent et l'or ?

Auant que mort descendre
Là-bas, ie veux despendre,
Et rire, à table mis
De mes amis :

Tenant ma Cythérée
Mollement enserrée,
Auant le mien trespas,
Entre mes bras.

AUTRE.

A L'AURORE.

Ialouse Aurore, et par trop enuieuse,
Pourquoy fuis-tu la couchette amoureuse
De ton vieillard, et me hastes le temps
D'abandonner l'amoureux passe-temps ?
Puissé-je autant te porter de nuisance
Que ie te hay : si ton vieillard t'offense,
Cherche vn amy plus ieune et plus dispos,
Et nous permets que viuions en repos.

STANCES.

MAY

Pendant que ce mois renouuelle
D'vne course perpétuelle
La vieillesse et le tour des ans :
Pendant que la tendre ieunesse
Du ciel remet en allégresse
Les hommes, la terre, et le temps;

Pendant que l'humeur printanière
Enfle la mammelle fruitière
De la terre, en ces plus beaux iours,
Et que sa face sursemée
De fleurs, et d'odeurs embasmée
Se pare de nouueaux atours.

Pendant que les arondelettes
De leurs gorges mignardelettes
Rappellent le plus beau de l'an,
Et que pour leurs petits façonnent
Vne cuuette, qu'ils maçonnent
De leur petit bec artizan.

En ce mois Vénus la sucrée,
Amour, et la troupe sacrée
Des Grâces, des Ris, et des Ieux,
Vont r'allumant dedans nos veines
L'ardeur des amoureuses peines,
Qui glissent en nous par les yeux.

Pendant que la vigne tendrette,
D'vne entreprise plus secrette,
Forme le raisin verdissant,
Et de ses petits bras embrasse
L'orme voisin, qu'elle entrelasse
De pampre mollement glissant :

Et que les brebis camusettes
Tondent les herbes nouuellettes,
Et le cheureau à petits bons
Eschauffe sa corne et sautelle
Deuant sa mère, qui broutelle
Sur le roch les tendres iettons.

PENDANT que la vois argentine
Du rossignol, dessus l'espine
Dégoise cent fredons mignars :
Et que l'auette mesnagère
D'une aile tremblante et légère
Vole en ses pauillons bruyars.

PENDANT que la terre arrosée
D'vne fraische et douce rosée
Commence à bouter et germer :
Pendant que les vents des Zéphyres
Flattent le voile des nauires
Frisant la plaine de la mer.

. . . .

QU'IL te souuienne, ma chère âme,
De ta moitié, ta saincte flâme,
Et de son parler gracieux,
Des chastes feux et grâces belles,
Et de ses vertus immortelles
Qui se logent dedans ses yeux.

QU'IL te souvienne que les roses
Du matin iusqu'au soir écloses
Perdent la couleur et l'odeur,
Et que le temps pille et despouille
Du printemps la douce despouille
Les feuilles, le fruit, et la fleur.

SOUVIENNE-TOY que la vieillesse
D'vne courbe et lente foiblesse
Nous fera chanceller le pas,
Que le poil grison et la ride,

Les yeux cavez, et la peau vuide
Nous traineront tous au trespas.

Va donc, et que ces charmeresses,
Ces Muses, ces sœurs piperesses
N'enchantent ton gentil esprit,
Bouche tes oreilles de cire
Et sauf de péril te retire
A cet œil qui premier te prit.

Or que la Seine vienne estendre
Ses bras courbez pour te surprendre
Et te nourrir en son Paris
Malgré les faueurs de Garonne,
A ton retour qui te couronne
Comme l'vn de ses fauoris.

. . . .

Va donc, et pren la iouissance
Des soupirs, qu'vne longue absence
A fait renaistre dedans toy :
Va, que Paris ne te retienne,
Ma chère âme, et qu'il te souuienne
Des Muses, d'Amour, et de moy.

AUTRES.

Douce et belle bouchelette
Plus fraische et plus vermeillette
Que le bouton aiglantin
Au matin,
Plus suaue et mieux fleurante
Que l'immortel Amaranthe,

Et plus mignarde cent fois
Que n'est la douce rosée,
Dont la terre est arrosée
Goutte à goutte au plus doux mois.

BAISE-MOY, ma douce amie,
Baise-moy, ma chère vie,
Autant de fois que ie voy
Dedans toy
De peurs, de rigueurs, d'audaces,
De cruautez, et de grâces,
Et de souris gracieux,
D'amoureaux, et de Cyprines
Dessus tes lèures pourprines,
Et de morts dedans tes yeux.

AUTANT que les mains cruelles
De ce dieu qui a des aisles
A fiché de traits ardens
Au dedans
De mon cœur : autant encore
Que dessus la riue More
Y a de sablons menus :
Autant que dans l'air se ioüent
D'oiseaux, et de poissons noüent
Dedans les fleuves cornus.

AUTANT que de mignardises,
De prisons, et de franchises,
De petits mots, de doux ris,
Et doux cris,
Qui t'ont choisi pour hostesse :
Autant que pour toy, maistresse,

I'ay d'aigreur et de douceur,
De soupirs, d'ennuis, de craintes :
Autant que de iustes plaintes
Ie couue dedans mon cœur.

Baise-moy donc, ma sucrée,
Mon désir, ma Cythérée,
Baise-moy mignonnement,
Serrement,
Iusques à tant que ie die,
Las! ie n'en puis plus, ma vie,
Las! mon Dieu, ie n'en puis plus.
Lors ta bouchette retire,
Afin que mort ie soupire,
Puis me donne le surplus.

Ainsi, ma douce guerrière,
Mon cœur, mon tout, ma lumière,
Viuons ensemble, viuons,
Et suyuons
Les doux sentiers de ieunesse :
Aussi bien une vieillesse
Nous menace sur le port,
Qui, toute courbe et tremblante,
Nous attraine chancellante
La maladie et la mort.

BAIF.

POEMES.

AMOUR VENGEUR.

A MONSIEUR DE POUGNY.

Honorant mes amis des présents de ma muse,
Dangennes, ie seroy dehors de toute excuse,
Si j'aloy t'oublier : car c'est toy (ie le sçay)
Qui défens le party de mon nouuel essay
De mesurer les vers en la langue françoyse,
A l'antique façon et romaine et gregeoise.
Là ie te payeray quelquefois mon deuoir :
Cependant viens icy l'auance receuoir
En ces vers usitez, où du Grec Théocrite,
D'vn malheureux amour l'histoire j'ay transcrite.
Que ta maistresse vn jour, par ébat y lisant,
Craignant l'Amour vengeur, t'allât fauorisant.

Dames, oyez un conte lamentable
D'vn pauure amant, et d'vne impitoyable,
Qui, pour n'auoir voulu le secourir,
Sentit combien on doit craindre encourir
L'ire des dieux, en se monstrant cruelles
Contre la foy des seruiteurs fidelles.
De cet exemple, ô dames, apprenez
De faire grâce à ceux que vous gennez :

Et n'irritez la diuine vengeance,
Qui de bien près accompagne l'offence :
Si vous sçauez quelcune de bon cœur,
Apprenez d'elle à fuïr la rigueur :
Si d'autre part vous en sçauez quelcune,
Qui contre Amour s'emplisse de rancune,
Remonstrez-luy et la faites changer,
Luy racontant cet exemple estranger.
A fin qu'à voir cette auanture grande,
Chacune ait peur de forfaire, et s'amende,
M'en sçachant gré : « Bienheureux est celuy
« Qui se fait sage à la perte d'autruy. »

Au temps jadis, en vn pays de Grèce,
Un jeune amant seruit une maistresse
Bien accomplie en parfaite beauté,
Mais endurcie en toute cruauté;
De son amant elle estoit ennemie,
Et n'auoit rien de douce courtoisie;
Ne cognoissant Amour, quel dieu c'estoit,
Quel estoit l'arc qu'en ses mains il portoit;
Ny comme grief, par les flesches qu'il tire,
Aux cœurs humains il donne grand martyre;
Mais de tous points dure en toute rigueur,
Ne luy monstroit nul semblant de faueur,
N'en doux parler, n'en douce contenance,
Ne luy donnant d'Amour nulle allégeance :
Non vn clin-d'œil, non vn mot seulement,
Non de sa lèvre un petit branlement,
Non le laissant tant approcher qu'il touche,
Tant soit petit, à sa main de sa bouche,

Non luy laissant prendre vn petit baiser
Qui peust d'amour le tourment apaiser.
Mais tout ainsi que la beste sauuage
Fuit le chasseur se cachant au bocage,
Elle, farouche, et pleine de soupçon,
Fuyoit cet homme en la mesme façon.

Luy, cependant, cuidant venger l'injure
Que luy faisoit cette cruelle et dure,
Par vn courroux, chagrin et despiteux,
Contre soi-mesme, hélas! fut impiteux :
Car en un rien, ses deux lèures tant belles
Se vont sescher : il rouloit ses prunelles
Dedans deux yeux enfoncez, comme atteint
Iusqu'à la mort : il perdit son beau teint;
Une jaunisse enuironna sa face;
Mais cependant, pour tout cecy, l'audace
De sa cruelle, en rien n'adoucissoit,
Ny sa fureur de rien n'amoindrissoit.
Tant qu'à la fin ayant son âme outrée
De désespoir, il s'en vint ou l'entrée
On luy auoit refusé tant de fois,
Ne luy faisant qu'un visage de bois :
Et deuant l'huis maudit de sa meurtrière,
Il sanglotta sa complainte dernière,
Et larmoyant donne vn baiser dernier
A l'huis ingrat; puis se met à crier :

Ingrate, ingrate, ô inhumaine, ô dure,
D'vne lionne ô fière nourriture,
Toute de fer, indigne d'amitié,
Puisque tu as en horreur la pitié,

Ie suis venu deuers toy pour te faire
Le dernier don d'un cordeau, dont j'espère
Plus de confort que de toi : car l'ennuy
Que j'ay par toy se guérira par luy.
Ie ne veux plus doresenauant estre
Tant importun, parlant à ta fenestre :
Mais je m'en vas où tu m'as condamné,
Au lieu d'exil que tu m'as ordonné,
Par le sentier qu'on dit qui achemine
Là où se prend la seule médecine,
Qui reste plus aux amans langoureux,
Dedans le lac de l'oubly bienheureux.
Mais, las! j'ay peur (tant d'vne amour extrême
Ie brusle tout) que, bien qu'estant à mesme,
I'eusse en boiuant tout ce lac épuisé,
Mon chaud désir n'en soit point apaisé.
Ie vas mourir : par la mort désirée,
Ma bouche ira bien tost estre serrée;
Mais cependant, qu'encor je puis parler,
Ie te diray deuant que m'en aller :

La rose est belle, et soudain elle passe ;
Le lys est blanc, et dure peu d'espace :
La violette est bien belle au printemps,
Et se vieillist en vn petit de temps :
La neige est blanche, et d'vne douce pluye,
En un moment s'écoule éuanouïe :
Et ta beauté, belle parfaitement,
Ne pourra pas te durer longuement.

Le temps viendra (si le destin te laisse
Iouïr un temps de ta belle jeunesse)

Le temps viendra qu'asprement à ton tour
Tu languiras, comme moy, de l'amour.
Ie vas mourir, et de ma mort, cruelle,
Tu n'entendras par autre la nouuelle :
Mort à ton huis icy tu me verras,
Et sur moy mort tes yeux tu soûleras,
Puisqu'en viuant je n'ay pu si bien faire,
Qu'en vn seul point ie t'aye pu complaire :
Quelque plaisir, je croy, je te feray,
Quand pour t'aimer, tué je me seray.
Au moins, au moins, si mon trespas t'apporte
Quelque plaisir, si en ouurant ta porte,
Pour ton amour si tu m'auises mort,
Que j'ay' de toy ce dernier réconfort.
De ce cordeau, dont tu me verras pendre,
Deslié-moy, aide à me descendre.
Au moins des yeux répands-moy quelque pleur :
Quelque soupir tire-moy de ton cœur.
Si ta rigueur se peut faire tant molle,
Pers à moy sourd quelque douce parole :
Et donne-moy, pour ton deuil apaiser,
Et le premier et le dernier baiser :
Non, ne crains point qu'il me rende la vie,
Ne laisse pas d'en passer ton enuie,
Et si tu as de moi quelque soucy,
Sur mon tombeau fays écrire cecy :
« Amour tua celuy qui se repose
« Icy dessous : une belle en fut cause,
« Démesurée en grande cruauté,
« Comme l'amant le fut en loyauté. »

Quand il eut dit, une pierre il ameine
Au seuil de l'huis, et la dresse à grand'peine;

Monta dessus, et la corde attacha
A vn crampon, que bien haut il ficha :
D'un nœud coulant son gosier il enserre,
Puis de ses pieds il rejette la pierre;
Et se débat, demeurant là pendu,
Tant qu'à la fin l'esprit il a rendu.

Au bruit qu'il fit frappant contre la porte,
Comme la mort à sa jeunesse forte
Se débattoit, vn seruant qui sortit
Vit ce méchef, et la dame auertit;
Qui venant là sans estre en rien émuë,
Eut bien le cœur de repaistre sa vuë
Du pauure corps, qui pour elle estoit mort,
Et ne monstroit en auoir nul remord;
Nulle douleur sa dure âme ne perce,
De ses yeux fiers vne larme ne verse;
Un seul souspir ne tire de son cœur :
Tant la meurtrière est pleine de rancœur.

Ce mesme jour, celle femme inhumaine,
Qui ne deuoit bien loing traisner la peine
De son forfait : à fin qu'il fust vengé,
Vint droit au Dieu qu'elle auoit outragé;
Car en passant auprès d'une colonne
Dessus laquelle, en beau marbre, Dione,
Tenoit la main de sa fille Vénus,
Qu'accompagnoient Plaisir et Désir nus;
Plaisir s'ébranle et chet sur la cruelle,
Et de son poids, écrazant sa ceruelle,
La terrassa : la pauure, sous le coup,
Perdit la vie, et la voix tout à coup.

RIEZ, amans, puisque cette ennemie
De tout amour, est justement punie :
Filles, aimez, puisque pour n'aimer point
Une cruelle est traitée en ce point.

LES ROSES.

AU SIEUR GUIBERT.

GUIBERT, qui la vertu chéris,
A fin que l'âge à venir sçache
Que ma muse ingrate ne cache
Le nom de ses plus favoris ;
Prends de ces Roses le chapeau,
A qui ne chaleur, ne gelée,
N'ostera ce qu'il a de beau
Pour honorer ta renommée.

Au mois que tout est en vigueur,
Un iour que la blanche lumière
Poignoit, comme elle est coustumière,
Soufflant la piquante frescheur
D'vn petit vent qui deuançoit
Le char de l'aube ensafranée,
Et deuancer nous auançoit
Le chaud prochain de la journée.

L'UN chemin, puis l'autre prenant
Autour des planches compassées,
A trauers les sentes dressées,
Ie m'en alloy' me pourmenant ;

Au point du jour m'étant leué,
A fin que me regaillardise,
Dans un jardinet abreuvé,
De mainte rigole fetisse.

Ie vy la rosée tenir
Pendant sous les herbes penchantes,
Et sur les cimes verdissantes,
Se concréer et contenir;
Ie vy dessus les choux feuillus
Iouster les gouttes rondelettes,
Qui, de l'eau tombant de là sus,
Se faisoient déjà grosselettes.

Ie vy les Rosiers s'éjouïr,
Cultiuez d'une façon belle ;
Ie vy sous la clarté nouvelle,
Les fresches fleurs s'épanouïr;
Des perles blanches qui pendoyent
Aux raincelets rosoyans nées,
Leur mort du soleil attendoyent
A ses premières rayonnées.

Les voyant, vous eussiez douté
Si l'aurore son teint colore
De ces fleurs, ou si de l'aurore
Les fleurs leur teint ont emprunté.
Sur la belle étoile et la fleur,
Vénus pour dame est ordonnée;
Une rosée, une couleur,
Et une mesme matinée.

Peut-estre qu'elles n'ont qu'vn flair;
Nous sentons celuy qui est prouche,
A nostre sens l'autre ne touche,
Car il se perd là haut, dans l'air.
De la belle étoile et la fleur,
Vénus, la déesse commune,
Veut que l'odeur et la couleur
En l'vne et l'autre soit tout vne.

Entre peu d'espace de temps,
Les fleurons des roses naissantes,
Diuersement s'épanissantes,
Par compas se vont départans;
L'vn, de l'étroit bouton couuert,
Se cache sous la verte fueille;
L'autre, par le bout entr'ouuert,
Pousse l'écarlate vermeille.

Cetui-cy, plus au large met,
La haute cime de sa pointe,
Et l'ayant à demy déjointe,
Découure son pourprin sommet;
Cetuy-là se désafubloit
Le chef de sa ténue coiffure;
Et déjà tout prest il sembloit
D'étaler sa belle fueillure.

Bien tost après il a déclos
Du bouton riant l'excellence,
Décelant la drue semence
Du safran qu'il tenoit enclos;
Luy qui tantost resplendissant
Monstroit toute sa cheuelure;

Le voicy pasle et flétrissant,
Qui perd l'honneur de sa fueillure.

Ie m'émerueilloys en pensant,
Comme l'âge, ainsi larronnesse,
Rauit la fuitiue jeunesse
Des roses vieilles en naissant;
Quand voicy l'incarnate fleur,
Ainsi que j'en parle s'éfueille:
Et, couuerte de sa rougeur,
La terre en éclate vermeille.

De toutes ces formes l'effet,
Et tant de soudaines muances,
Et telles diuerses naissances,
Un jour les fait et les défait.
O Nature! nous nous plaignons,
Que des fleurs la grâce est si brève;
Et qu'aussi tost que les voyons,
Un malheur tes dons nous enlève.

Autant qu'vn jour est long, autant
L'âge des roses a durée;
Quand leur jeunesse s'est montrée,
Leur vieillesse accourt à l'instant:
Celle que l'étoile du jour
A ce matin a veu naissante,
Elle-mesme, au soir de retour,
A veu la mesme vieillissante.

Un seul bien ces fleurettes ont,
Combien qu'en peu de temps périssent,

Par succès elles refleurissent,
Et leur saison plus longue font.
Fille vient la Rose cueillir,
Tandis que sa fleur est nouuelle;
Souuiens-toy qu'il te faut vieillir,
Er que tu flétriras comme elle.

L'AURORE.

A PEROTON ET BATISTE TIBAUS.

DES muses douce cure,
D'Apollon nourriture,
O chantres de mes vers,
Tibaus, aimez l'Aurore,
L'honneur de l'vniuers,
Qu'en cet hymne j'honore.

A vous deux ie l'adresse,
A fin que de paresse
Ne vous assommeilliez ;
Mais dès la matinée,
Au labeur éueilliez
Vostre âme si bien née.

PAR-LA, sur vostre teste,
Plus d'un chapeau s'apreste,
Qui vous guerdonnera ;
Quand par toutes prouinces
Vostre art s'estimera
Des peuples et des princes.

Déesse, avant-courière
De la belle lumière,
De qui le teint vermeil
Et le rosin visage
Deuance du soleil
Le grimpant attelage :

Il me plaist, ô Déesse,
(Puisqu'auec toy je laisse
Le somme paresseux,
Afin que me récrée
Dedans l'antre mousseux
De la muse sacrée.)

Il me plaist, aube amie,
De ma muse endormie
Réueiller la chanson,
Pour célébrer ta gloire ;
Çà, dépends-moy, garçon,
Ma guitarre d'yuoire,

Afin que je la sonne,
De la Déesse bonne
Entonnant les honneurs ;
Et que ma chanterelle
Sous mes doigts fredonneurs
Fredonne de la belle.

Mais quoy premier diray-je ?
Par où commenceray-je ?
Celuy qui va bucher
Dans un touffu bocage,
Deuant que rien toucher
Desseigne son ouurage.

LA trop grande cheuance
A coup me désauance;
Et quel chant dinement
A tes louanges dire,
O des cieux l'ornement,
Me pourroit bien suffire?

A chanter de voix dine
Ta cheuelure orine,
De safran ton chapeau,
Tès doigts de roses belles,
Et ton visage beau,
Peint de cent fleurs nouuelles?

ET comme quand tu montes
Dans les cieux, tu surmontes
De ta claire beauté
Les étoiles plus claires,
Qui perdent leur clarté
Quand là-haut tu éclaires;

VOIRE la lune mesme,
Quand tu viens, toute blesme
Du ciel s'éuanouit;
Sans que la gent mortelle
De tes présents jouit
D'vne nuit éternelle

SEROIT enseuelie.
Sans toy la rude vie
De l'homme sans honneur
Nous seroit demeurée;
Rien n'auroit sa couleur,
O Déesse honorée!

Sans toy, dont la rosée,
Par la terre arrosée
De ta douce liqueur,
Rafreschit les herbettes,
Et de gaye vigueur
Restaure les fleurettes.

Les paupières oisiues
Du lourd somme tu priues,
Somme image de mort :
Sous ta clarté bènine,
A l'œuure l'homme acort
Gayement s'achemine.

Le voyager déplace
Quand tu montres ta face,
Et les gais pastoureaux
Leur bétail mènent paistre :
Sous le joug les toreaux
Vont au labeur champestre.

Chacun tu dessommeilles,
Mais sur tous tu réueilles
Celuy qui ardant suit
Le mestier des neuf Muses,
Languissant toute nuit,
Quand tardiue tu muses.

Déesse vigoureuse,
Qui te fait paresseuse ?
Ton vieillard ne vaut pas
Que, de nous désirée,
Tu te caches là-bas
Si long-temps retirée.

VIENS donc, et fauorise
Ma petite entreprise,
D'écrire des chansons
Qui fassent immortelles
Mes amours de leurs sons,
Et mon nom auec elles.

S'AINSIN est, ie te iure,
D'vne volonté pure
De te rendre l'honneur,
Comme des neuf Pucelles
A la dizième sœur,
Te reuérant comme elles.

PASSERAT.

ODE.

DU PREMIER JOUR DE MAY.

Laissons le lit et le sommeil
Ceste iournée :
Pour nous l'Aurore au front vermeil
Est désia née.
Or que le ciel est le plus gay,
En ce gracieus mois de May,
Aimons, mignonne;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te pourmener
Dans ce bocage,
Entens les oiseaus iargonner
De leur ramage.
Mais escoute comme sur tous
Le rossignol est le plus dous,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennuy
Pour nous resiouyr comme lui :
Le temps se passe.

Ce vieillard contraire aux amans
Des aisles porte,

Et en fuyant nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée un iour tu seras,
Mélancholique, tu diras,
I'estoy peu sage,
Qui n'vsois point de la beauté
Que si tost le temps à osté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse;
Ieunes, il faut cueillir la fleur
De la ieunesse.
Or que le ciel est le plus gay,
En ce gracieus mois de May,
Aimons, mignonne;
Contentons notre ardent désir:
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

HYMNE DE LA NUIT.

SUR VN ÉPITHALAME.

S'il faut choisir les choses plus antiques
Pour embellir les chansons poétiques,
Chantons la Nuit: la Nuit a mérité
Le premier lieu pour son antiquité;
Car le chaos l'engendra la première,
Auant le iour et la claire lumière

Rien ne se doit à la Nuit comparer,
Quand il luy plaist d'étoiles se parer
Pour les amants, dont elle a pris la cure :
Quoi qu'on la nomme et aueugle et obscure,
En temps serein elle seule a plus d'yeus,
Et plus luisans, que tous les autres dieus.

Le iour est plein de chagrin et de peine :
D'aise et repos la doulce Nuit est pleine.
De iour l'amant ne s'ose déclairer :
Lors on le vient de trop près éclairer :
La Nuit sans peur les moyens luy présente
Pour déceler le mal qui le tourmente.

Le iour se passe en procès et débats:
La Nuit se coule en paix et en esbats.
Durant le iour vne honte craintiue
Rend à l'amant sa dame plus restiue :
Durant la Nuit honte, crainte, et souci,
N'empeschent point d'estre pris à merci.

Des amoureaus iamais la bande aislée
Ne va cherchant que la Nuit estoilée.
Pour à couuert des hommes s'approcher,
Sur qui leurs traits ils veulent descocher.
De Nuit Vénus, que suyuent maintes Fées,
Mène danser les Grâces bien coifées.

Nuit au sein large, au noir acoutrement,
La fin du monde, et le commencement :
Tu rafreschis la terre de rosée
Quand elle est séche, et d'humeur espuisée,
Seule tu viens arrester les trauaus
Des laboureurs, des bœufs et des cheuaus.

La sage Nuit nous donne en nostre affaire
Meilleur conseil que le iour ne peut faire.
Le iour n'est bon à celer les secrets :
Le iour n'est propre aus mystères discrets :
La Nuit les garde en toute reuérence,
Enueloppés d'vn fidèle silence.

Sans toi, Vesper, des astres le plus beau,
Iamais Hymen n'allume son flambeau :
Monstre ta flâme, ô feu de Cythérée,
Auant-coureur de la Nuit désirée;
Fanal plus clair et luisant que le iour,
Qui les amants conduis au port d'amour.

L'amant loyal, qui après longue attente
Sa peine allège, et son désir contente,
Ayant fleschi sa maistresse à pitié,
Trouue la nuit trop courte de moitié :
Aussi dit-on qu'en pareille fortune
Le roy du ciel de deus Nuits n'en fit qu'vne.

Arreste donc, Aurore au teint vermeil,
Ton iaune char, et celui du soleil :
Pour vn amant, vn amant qui mérite
D'estre à son aise, au sein de sa Charite,
Ores qu'il peut sans crainte et sans danger
Ses maus passés à si grand bien changer.

Si belle couple, et qui fust mieus égale,
Oncques n'entra dans la couche loyale.
Tel est l'éclat d'vn fin or cyprien
En œuure mis sur l'iuoire indien :
Telle est la rose à la robe pourprine
Auprès d'un lys de couleur argentine.

Tu ne sçaurois aimer en plus haut lieu :
Tu ne sçaurois brusler d'vn plus beau feu,
Nouuel espous : fille n'est en ce monde
Qui en honneur la passe ou la seconde.
Viués d'accord, ô pair bien assorti !
De sang diuin l'vn et l'autre sorti.

Entr'approchés vos lèures corallines
Bord contre bord, comme conques marines.
Comme la vigne embrasse des ormeaus
En cent replis le tronc et les rameaus :
Ainsi l'amour qui vos deux cœurs assemble
Serrés vous tienne estroitement ensemble.

D'aise rauis vos yeus sans se mouuoir
Ne soient iamais soûlés de s'entreuoir.
Vostre deuis au petit bruit ressemble
Que fait zéphyr souspirant en vn tremble :
Ou comme on oit l'abeille murmurer
Autour du thym qu'elle vient défleurer.

Fidèle amant, qui as en ta puissance
Cette beauté rare fleur de la France,
Sans perdre temps en l'amoureuse Nuit,
De cette fleur fais sortir vn beau fruit ;
Le ciel benin en tout bonheur l'accroisse,
Et qu'en luy seul tous deus on vous cognoisse.

De l'Occident le riuage tortu
De vos enfans sentira la vertu.
Tu les verras, Espaigne basanée,
Courir sur toy du haut mont Pyrénée,
Reconquestans d'vn bras victorieus
Le sceptre emblé des mains de leurs ayeus.

Mais taisons-nous : la Nuit paisible et coye
Défend le bruit, qu'on ne trouble leur ioye.
Belle, bon soir : bon soir, amant heureus,
Pense à iouir du plaisir amoureus,
Tant que Phœbus sur ta couche parée
Iette ses rais à la pointe dorée.

CHANSON.

LA PASTOURELLE.
Pastoureau, m'aimes-tu bien?
LE PASTOUREAU.
Ie t'aime, Dieu sçait combien.
LA PASTOURELLE.
Comme quoi?
LE PASTOUREAU.
Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.
LA PASTOURELLE.
En rien ne m'a contenté
Ce propos trop affetté :
Pastoureau, sans moquerie,
M'aimes-tu? di, ie te prie.
Comme quoi?
LE PASTOUREAU.
Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

LA PASTOURELLE.

Tu m'eusses respondu mieux.

LE PASTOUREAU.

Ie t'aime comme mes yeux.
Trop de haine ie leur porte;
Car ils ont ouuert la porte
Aus peines que i'ai receu,
Des-lors que ie t'apperceu:
Quand ma liberté fut prise
De ton œil qui me maistrise.

LA PASTOURELLE.

Comme quoy?

LE PASTOUREAU.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

LA PASTOURELLE.

Pastoureau, parle autrement,
Et me di tout rondement,
M'aimes-tu comme ta vie?

LE PASTOUREAU.

Non, car elle est asseruie
A cent et cent mille ennuys;
Donc aimer ie ne la puis,
N'estant plus qu'vn corps sans âme
Pour trop chérir vne dame.

LA PASTOURELLE.

Comme quoi?

LE PASTOUREAU.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle

LA PASTOURELLE.

Laisse-la ce, Comme toi :
Di, ie t'aime comme moi.

LE PASTOUREAU.

Ie ne m'aime pas moy-mesmes.

LA PASTOURELLE.

Di-moi doncques, si tu m'aimes,
Comme quoi ?

LE PASTOUREAU.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

VILLANELLE.

I'ay perdu ma Tourterelle :
Est-ce point celle que i'oy ?
Ie veus aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas ! aussi fai-ie moy,
I'ay perdu ma Tourterelle.

Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy,
Ie veus aller après elle.

Ta plainte se renouuelle ;
Tousiours plaindre ie me doy :
I'ay perdu ma Tourterelle.

En ne voyant plus la belle
Plus rien de beau ie ne voy :
Ie veus aller après elle.

Mort, qué tant de fois i'appelle,
Pren ce qui se donne à toy :
I'ay perdu ma Tourterelle,
Ie veus aller après elle.

SONNETS.

La femme et le procès sont deux choses semblables :
L'vne parle tousiours, l'autre n'est sans propos :
L'une aime à tracasser, l'autre hait le repos :
Tous deux sont desguisés, tous deux impitoyables.

Tous deux par beaux présents se rendent favorables :
Tous deux les suppliants rongent jusques à l'os :
L'une est un profond gouffre; et l'autre est un chaos
Où s'embrouille l'esprit des hommes misérables.

Tous deux sans rien donner prennent à toutes mains :
Tous deux en peu de temps ruinent les humains :
L'vne attise le feu, l'autre allume les flâmes :

L'vn aime le débat, et l'autre les discords :
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux procès il mariast les femmes.

AUTRE.

Amour est un oiseau, sa nature est volage,
Volage son esprit, et volages ses mœurs :
Nous sentons en aimant comme il vole en nos cœurs.
Mais est-ce un perroquet? il parle humain langage.

Est-ce point un vautour? veu qu'il vit de carnage.
Est-ce une mousche à miel? car il aime les fleurs.
Il consume son âge en plainctes et douleurs;
Est-ce vne tourterelle au temps de son veuuage?

Amour est vn oiseau qui vole iusqu'aus cieus,
Où il prent des esclairs pour aueugler nos yeus,
Et s'arme tout de feu pour nous faire la guerre.

Il n'est donc perroquet, mousche à miel, ny vautour,
Ny tourterelle aussi; qui veut cognoistre Amour
C'est le roi des oiseaus qui porte le tonnerre.

AUTRE.

Sur la veuë de madame de Lorraine, et de Madame, sœurs du Roy, au temps de la pacification.

Comme vne pauure nef, que la face sereine
De Neptune a trompé, la faisant voyager:
Loing du bord et d'espoir voit les vents enrager
Qui poussent iusqu'au ciel et les flots et l'areine.

Toutefois si le feu des deux frères d'Hèleine
Commence à se monstrer au milieu du danger,
Triton fera soudain l'onde en l'onde ranger,
Et les vents soufleront d'une plus douce haleine.

Ainsi las et rompu de fortune courir,
Le nauire François, sur le point de périr,
N'auoit ny mast entier, ny cordages, ny voiles.

Mais il gaigna le port, et vint à sauueté,
Si tost qu'il apperceut la iumelle clairté
Des deux royales sœurs, ses heureuses estoiles.

AUTRE.

A IUDITH DE MESMES, MALADE AU MOIS DE MAY.

GVÉRISSEZ-VOUS, mignonne, et reprenez courage :
Le mal que vous auez n'est un mal dangereus,
Puis qu'il vous vient en May, et qu'vn mois amoureus
Pâlit vn peu le teint de vostre beau visage.

D'AUTRES en pâliront en la fleur de vostre âge,
Si ie suis bon deuin, qui forts et vigoureux,
Par un regard sorcier deuiendront langoureus;
Mourans pour mieux reuiure en vn libre seruage.

IE pense ouyr désia quelque loyal amant,
Qui vous accuse ainsi du gracieus tourment
Où prent plaisir ce dieu qui les humains enferre :

ELLE desment sa race : on le voit à ses faits :
Par le moyen du père en France on eut la pais,
Par les yeus de la fille amour y faict la guerre.

AUTRE.

I'AY procès contre vous : c'est vn fort aduersaire,
En vostre chambre mesme, et où vous présidez :
Ie n'ay point d'aduocat, si vous seul ne m'aidez,
Qui sceut parler pour moy, ou escritures faire.

IE ne cherche tesmoin en ce cas qu'il faut taire
A tout autre qu'à vous, qui si bien l'entendez.
Puisqu'il est ainsi donc, toute seule plaidez,
Intruisez, rapportez et iugez mon affaire.

QUELLE en sera la fin? l'espoir dit d'vn costé
Que ie le gaigneray, suiuant vostre équité :
Ie voy d'autre costé la chose mal partie,

Qui trouble mon espoir de crainte et de souci :
C'est que ie n'ay tesmoin, ny aduocat aussi,
Iuge, ny rapporteur autre que ma partie.

AUTRE.

COMPARAISON D'AMOUR ET DU LOUP.

Qui veut cognoistre Amour, cognoisse un Loup sauuage.
L'vn suit les lieus déserts, l'autre hante les bois :
L'vn aperceu des chiens est sujet aus abbois :
L'autre a mille rapports, et dangereus langage.

L'vn est plein de fureur, et l'autre est plein de rage.
Du loup le seul regard à l'homme oste la vois :
Amour, tu rends muets ceus que sans yeus tu vois.
Tous deux cherchent la nuict pour aller en dommage.

Le Loup pressé de faim de terre vit souuent :
Et l'Amour affamé ne se paist que de vent.
Amour est desguisé : le Loup sa forme change.

Les trop simples brebis seruent de proie aus Lous :
Entre nous amoureus, trop simples et trop dous,
Nous nous faisons brebis, aussi le Loup nous mange.

AUTRE.

A VN PERROQUET.

Oiseau qui sçais parler humain langage,
En quoy sur tous as mérité le pris ;
Qui es contraint par celuy qui t'a pris,
Comme vn amant, de chanter en seruage :

Quand tu verras passer deuant ta cage
Ceste beauté dont ie suis trop épris,
Dis-luy, mignon, ces six mots bien appris :
Aimez, cruelle, amoureus est vostre âge.

Ainsi iamais ne s'empire ta vois
De soupe en vin, de pauot et de nois;
Ainsi iamais ta cage ne soit vuide.

Ainsi sois-tu le roi des ois aus vers :
Et ton renom fleurissant par mes vers
Oste l'honneur au Perroquet d'Ouide.

QUATRAINS.

A VNE DEMOISELLE, EN LUI OFFRANT DU FIL.

Le fil dont dépend ma vie
Est semblable à cestuy-ci :
L'vn est fresle, et l'autre aussi,
Et des deux serez seruie.

AUTRE, SUR LE MESME SUJET.

Pvis qu'estes si dure à ioindre
En cousant, à chasque point,
Amour qui le cœur me point
De ses traits vous puisse poindre.

AUTRE, EN OFFRANT DES FLEURS.

Mon iardin a porté et nourri ces fleurettes,
Qu'à vous la fleur des fleurs ie donne de bon cœur.
Mais ie pourrois auoir plus d'aise en amourettes,
Si en vostre iardin ie cueillois vne fleur.

AUTRE.

A MONSIEUR DE SOUCY,

THRÉSORIER DE L'ESPARGNE, POUR AVOIR DE LUY VNE RESCRIPTION.

Mes vers, monsieur, c'est peu de chose;
Et, Dieu mercy, ie le sçais bien :
Mais vous ferez beaucoup de rien,
Si les changez à vostre prose.

POÉSIES DIVERSES.

A VNE DAMOISELLE.

Vous estes en l'âge plus gay
Que nous ait presté la nature :
Et si portez le nom de May,
Qui n'est que fleur, et que verdure.

Toutefois vous voulez auoir
De mes fleurs, et ie les vous donne :
Amour m'en fasse receuoir
Le fruit qu'en semant on moissonne.

AU ROY, AVANT SON SACRE.

Prince victorieux, le plus grand des humains;
Dieu lui-mesmes a mis deux sceptres en tes mains;
Et t'a au throne assis de bien longue durée,
Maugré tous les efforts d'Espagne coniurée.

Les vœux des bons François à la fin sont ouys :
Tu régneras en paix, race de Saint Louys.
Nul ne te peut oster ce que le ciel te donne.
Quand tu commandrois sans sacre, et sans couronne,
Pour cela toutefois moins roy tu ne serois :
C'est la vertu qui sacre, et couronne les rois.

VERS LYRIQUES.

Sortez, Aurore vermeille,
Sortez de vostre séjour :
Laissez Tithon qui sommeille,
Et nous ramenez le jour.

Vous aussi, grand œil du monde,
Roi des astres et du temps,
Par vostre lumière blonde
Faites renaistre vn printemps.

Que tout soit gay ceste année :
Tout soit verd, et tout fleury :
La Discorde est enchaisnée
Sous l'astre heureux de Henry.

A MONSIEUR DE SOUÇY, thrésorier de l'espargne.

Monsieur, vous êtes un trompeur :
Ne pensez pas que je m'en taise;
Car vous m'avez long-temps fait peur :
Puis tout soudain m'avez fait aise.

Çà, vostre main, que je la baise
Toutefois, disant grand merci;
Et vous suppliant qu'il vous plaise
De me tromper souuent ainsi.

ESTRENNES A MADAME DE ROISSY,

QUI LUI AVOIT ENUOYÉ DE LA TOILE.

Vostre présent est celui d'une dame
Qui n'ard jamais que d'vne chaste flâme :
Tout autre amour en vain y tend ses laqs.
La toile est l'œuure et le don de Pallas.

ESTRENNES

A MADEMOISELLE JUDITH DE MESMES, 1573.

Trouuer ne puis présent à l'an nouveau,
Digne de vous, belle Judith de Mesmes.
Si veux-je offrir quelque chose de beau :
Il vous faut donc présenter à vous-mêmes.

A LA MÊME, 1582.

Ie vous donne des fleurs : et que pourroy-je mieus?
Ne vous enquérez point d'où elles sont venues :
Quand la terre n'en a, j'en vas chercher aus cieus :
Plustost que n'en eussiez, il en cherroit des nues.

A LA MÊME, 1590.

A Rome estoit jadis vne bonne coutume,
Quand la clef de Ianus ouuroit l'an et le ciel,

D'estrenner ses amis de figues et de miel :
Souhait que l'an nouueau passast sans amertume.
Ainsi par ces huit vers vous seriez estrennée,
S'ils couloient d'une veine aussi douce que vous.
Mais passez l'œil dessus, et lors deuenus dous,
Présage ils vous seront d'vne bien douce année.

ÉPITAPHE

DE MAISTRE FRANÇOIS DES NOEUS,

COMMIS AU SEL.

Des Noeus, tu n'as esté qu'vne fleur du printemps,
Que l'injure du ciel soudain nous a rauie;
Mais c'est plus grand malheur de viure plus long-temps :
La plus courte, en ce siècle, est la meilleure vie.

ÉPITAPHE DE LUI-MÊME.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ay toujours aymé la paix et le repos,
Afin que rien ne peise à ma cendre et mes os,
Amis de mauuais vers ne chargez point ma tombe.

PHILIPPES DESPORTES.

CHANSONS.

Douce Liberté désirée,
Déesse, où t'es-tu retirée,
Me laissant en captivité?
Hélas! de moy ne te détourne:
Retourne, ô Liberté! retourne,
Retourne, ô douce Liberté!

Ton départ m'a trop fait cognoistre
Le bonheur où ie soulois estre,
Quand douce tu m'allois guidant,
Et que, sans languir dauantage,
Ie deuois, si i'eusse esté sage,
Perdre la vie en te perdant.

Depuis que tu t'es éloignée,
Ma pauure âme est accompagnée
De mille épineuses douleurs:
Vn feu s'est épris en mes veines,
Et mes yeux, changés en fontaines,
Versent du sang au lieu de pleurs.

Vn soin caché dans mon courage
Se lit sur mon triste visage;
Mon teint plus pâle est deuenu:
Ie suis courbé comme vne souche,
Et sans que i'ose ouurir la bouche
Ie meurs d'vn supplice inconnu.

Le repos, les ieux, la liesse,
Le peu de soin d'vne ieunesse,
Et tous les plaisirs m'ont laissé :
Maintenant rien ne me peut plaire,
Sinon deuot et solitaire
Adorer l'œil qui m'a blessé.

D'autre suiet ie ne compose,
Ma main n'écrit plus d'autre chose,
Là tout mon seruice est rendu;
Ie ne puis suiure vne autre voye,
Et le peu du temps que i'employe
Ailleurs, ie l'estime perdu.

Quel charme, ou quel Dieu plein d'enuie
A changé ma première vie,
La comblant d'infélicité?
Et toy, Liberté désirée,
Déesse, où t'es-tu retirée?
Retourne, ô douce Liberté!

Les traits d'vne ieune guerrière,
Vn port céleste, vne lumière,
Vn esprit de gloire animé,
Haut discours, diuines pensées,
Et mille vertus amassées,
Sont les sorciers qui m'ont charmé.

Las! donc sans profit ie t'appelle,
Liberté précieuse et belle!
Mon cœur est trop fort arresté :
En vain après toy ie soupire,
Et croy que ie te puis bien dire
Pour iamais adieu, Liberté.

AUTRE.

O BIENHEUREUX qui peut passer sa vie,
Entre les siens franc de haine et d'enuie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

IL n'a soucy d'vne chose incertaine,
Il ne se paist d'vne espérance vaine,
Nulle faueur ne le va deceuant,
De cent fureurs il n'a l'âme embrâsée,
Et ne maudit sa ieunesse abusée,
Quand il ne trouue à la fin que du vent.

IL ne frémit quand la mer courroucée
Enfle ses flots contrairement poussée
Des vents émeus soufflants horriblement :
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Vne trompette en sursaut ne l'éueille,
Pour l'enuoyer du lict au monument.

L'AMBITION son courage n'attise;
D'vn fard trompeur son âme il ne déguise;
Il ne se plaist à violer sa foy;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune.
Mais en viuant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roy.

IE vous rends grâce, ô déitez sacrées!
Des monts, des eaux, des forests et des prées,
Qui me priuez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,

Chassant bien loin la misérable attente,
Et les désirs des cœurs ambitieux.

Dedans mes champs ma pensée est enclose :
Si mon corps dort mon esprit se repose;
Vn soin cruel ne le va déuorant :
Au plus matin la fraischeur me soulage;
S'il fait trop chaud, ie me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid, ie m'échauffe en courant.

Si ie ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail, et de mille couleurs,
Mon œil se paist des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de mariolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faueur qui nous trompe,
Et les soucis logent communément :
Dedans nos champs se retirent les fées,
Reines des bois à tresses décoiffées,
Les ieux, l'Amour, et le contentement.

Ainsi viuant rien n'est qui ne m'agrée,
I'oys des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux :
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arrouser nos prés délicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,

Mille baisers se donner tour à tour,
Puis, tout rauy de leur grâce naïue,
Dormir au frais d'vne source d'eau viue,
Dont le doux bruit semble parler d'amour.

Que de plaisir de voir sous la nuict brune,
Quand le soleil a fait place à la lune,
Au fond des bois les Nymphes s'assembler,
Monstrer au vent leur gorge découuerte,
Danser, sauter, se donner cotte-verte,
Et sous leurs pas tout l'herbage trembler!

Le bal finy, ie dresse en haut la veue
Pour voir le teint de la lune cornue,
Claire, argentée, et me mets à penser
Au sort heureux du pasteur de Latmie :
Lors ie souhaite vne aussi belle amie ;
Mais ie voudrois en veillant l'embrasser.

Ainsi la nuict ie contente mon âme,
Puis quand Phébus de ses rays nous enflâme,
I'essaye encor mille autres ieux nouueaux :
Diuersement mes plaisirs i'entrelasse,
Ores ie pesche, or' ie vay à la chasse,
Et or' ie dresse embuscade aux oiseaux.

Ie fay l'amour, mais c'est de telle sorte
Que seulement du plaisir i'en rapporte,
N'engageant point ma chère liberté :
Et quelques laqs que ce Dieu puisse faire
Pour m'attraper, quand ie m'en veux distraire,
I'ay le pouuoir comme la volonté.

Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forests, prés et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement :
Et vous, ô Dieux! faites, ie vous supplie,
Que ce pendant que durera ma vie,
Ie ne cognoisse vn autre changement.

AUTRE.

Amour oyant tant renommer
La Vénus qui me fait aimer,
Entreprit vers elle un voyage,
Tant il est désireux du beau!
Et se fit oster son bandeau
Pour mieux voir si parfait ouurage.

Alors rauy de tant d'attraits,
Et nauré de ses propres traits,
Sus, sus, dit-il, qu'on me rebande,
Aussi-bien reuolant aux cieux,
Il ne faut pas que je m'attende
De voir rien d'égal à ses yeux.

VILLANELLE.

Rosette, pour vn peu d'absence
Vostre cœur vous auez changé,
Et moy, sçachant cette inconstance,
Le mien autre part i'ay rangé :

Iamais plus beauté si légère
Sur moy tant de pouuoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs ie me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous qui n'aimez que par coustume,
Caressiez vn nouuel amant.
Iamais légère girouette
Au vent si tost ne se vira :
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vray que ces tristes plaintes
Sortissent d'vn cœur inconstant?
Dieux, que vous estes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celuy qui a gaigné ma place,
Ne vous peut aymer tant que moy :
Et celle que i'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foy.
Gardez bien vostre amitié neuue,
La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l'espreuue
Qui premier s'en repentira.

SONNETS.

Ny les dédains de son ieune courage,
Moqueur d'amour et de sa déité :
Ny mon désir trop hautement porté,
Ny voir ma mort escrite en son visage :

Ny mon vaisseau prest à faire naufrage,
Le mast rompu, sans voile et sans clarté :
Ny les soucis dont ie suis agité,
Ny la fureur du feu qui me saccage :

Ny tant de pleurs sans profit respandus,
Ny ses propos qui me sont défendus,
Ny de mon mal auoir la cognoissance :

Ny la rigueur d'vn triste éloignement
Me sortiront de son obéissance,
Douce est la mort qui vient en bien aimant.

AUTRE.

Elle pleuroit toute pasle de crainte,
Lorsque la mort sa moitié menaçoit,
Et tellement l'air de cris remplissoit,
Que la mort mesme à pleurer eust contrainte.

Hélas, mon Dieu, que sa grâce estoit sainte!
Que beau son teint qui les lys effaçoit!
Le traict d'Amour cependant me blessoit,
Et dans mon âme engrauoit sa complainte.

L'Air en pleurant sa douleur témoigna,
Le beau soleil de pitié s'éloigna,
Les vents émeus retenoient leurs haleines :

Et sur la terre où tombèrent les pleurs
De ses beaux yeux amoureuses fontaines,
Tout s'émailla de verdure et de fleurs.

AUTRE.

Malheureux fut le iour, le mois, et la saison,
Que le cruel Amour ensorcela mon âme,
Versant dedans mes yeux par les yeux d'vne dame,
Vne trop dangereuse et mortelle poison.

Hélas ! ie suis tousiours en obscure prison :
Hélas ! ie sens tousiours une brûlante flâme :
Hélas ! vn trait mortel sans relâche m'entame,
Serrant, brulant, naurant, esprit, âme et raison.

Que sera-ce de moy ? le mal qui me tourmente,
En me désespérant d'heure en heure s'augmente,
Et plus ie vay auant, plus ie suis malheureux.

Que maudite soit donc ma dure destinée,
L'heure, le iour, le mois, la saison et l'année,
Que le cruel Amour me rendit amoureux.

AUTRE.

Si la pitié trouue en vous quelque place,
Si vostre cœur n'est en roche endurcy,
D'vn doux regard, qui respire mercy,
De vos courroux tempérez la menace.

Depuis le temps que leur rigueur me chasse,
I'eusse l'enfer de ma plainte adoucy :
Des supplians Némésis a soucy,
Et tost ou tard leur défense elle embrasse.

L'ardent amour qu'en mon cœur i'ay receu,
Naist de vos yeux, leurs rayons l'ont conçeu,
Enflant d'espoir mon âme outrecuidée.

C'est vostre enfant, vous le deuez chérir,
Au lieu qu'hélas! vous le faites mourir,
Vérifiant la fable de Médée.

AUTRE.

Encor aucune fois cet archer deceuant,
Au combat me desfie, et tasche à me reprendre
Auec des yeux trompeurs, qui sous ma vieille cendre
Font reuiure des feux brûlants comme deuant :

Mais la nuict solitaire à mon aide arriuant,
Fait qu'en moy ie retourne, et me mets à comprendre
Le mal qui m'est prochain, par quoy sans plus attendre
Tous ces brasiers ie plonge en Léthé bien auant.

Comme vn petit oyseau i'approche de la proye,
Puis la peur des gluaux me fait prendre autre voye;
I'y reuien, ie la laisse, et fay maint et maint tour.

I'ose et ie n'ose pas, ie m'arreste et galope :
Bref, i'ourdis vne toile ainsi que Pénélope,
Dont ie desfay la nuict ce que i'ay fait le iour.

AUTRE.

Chassez de vostre cœur l'iniuste cruauté,
Qui vous rend contre Amour fièrement obstinée;
Et n'estimez iamais qu'vne dame bien née
Puisse auoir sans aimer quelque félicité.

Mais que vous seruira ceste fleur de beauté,
De ieunesse et d'amour richement couronnée,
Si sans estre cueillie elle deuient fannée,
Et perd sa désirable et chere nouueauté?

Il ne suffist d'auoir vn champ gras et fertile;
Car, s'il n'est labouré, c'est un friche inutile;
La terre en deuient dure et ne rapporte rien.

Celle qui ne se sert de sa belle ieunesse,
Fait comme vn usurier qui cache sa richesse,
Et se laisse mourir sans vser de son bien.

AUTRE.

Que maudits soient mes yeux si prompts à mon dommage,
Qui pour le seul plaisir de voir vostre beauté,
Ont lâchement trahi ma libre volonté,
Mis mes pensers en trouble, et mon âme en seruage!

Mon mortel ennemy par eux a eu passage
Dans mon cœur désarmé qu'or' il tient arresté;
Et luy qui contre Amour s'estoit si bien porté,
Sent pour sa récompense vn feu qui le saccage.

Car ce dieu sans pitié, comme vn cruel vainqueur,
Met en feu ma dépouille et se campe en mon cœur,
Dont il ne partira iusqu'à tant que ie meure.

Mais, ô maudit Amour, tu n'as point de raison;
Car si tu prends mon cœur pour y faire demeure,
Es-tu pas bien enfant de brûler ta maison?

AUTRE,

POUR METTRE DEVANT UN PÉTRARQUE.

Le labeur glorieux d'vn esprit admirable
Triomphe heureusement de la postérité,
Comme ce Florentin qui a si bien chanté
Que les siècles d'après n'ont trouué son semblable.

La beauté n'est ainsi, car elle est périssable;
Mais Laure auec ses vers un trophée a planté,
Qui fait que l'on réuère à iamais sa beauté,
Et qui rend son laurier verdissant et durable.

Celle qui dans ses yeux tient mon contentement,
La passant en beauté, luy cède seulement
En ce qu'vn moindre esprit la veut rendre immortelle.

Mais i'ay plus d'amitié s'il fut mieux écrivant:
Car sa Laure mourut, et il resta viuant :
Si ma dame mouroit, ie mourrois avec elle.

AUTRE.

SUR LA MORT DU JEUNE MAUGIRON.

Qvel nouueau Diomède altéré de mon sang
T'a meurtry, cher enfant, disoit Vénus la belle?
O céleste impuissance! ô cruauté nouuelle!
Qu'vn Dieu mesme en ce temps des mortels ne soit franc.

Lauant de pleurs son corps, d'où sortoit vn estang
De couleur tyrienne, à sa tresse est cruelle,
Et par maint chaud soupir de puissance immortelle
S'efforce à ranimer ce marbre froid et blanc.

Ce n'est pas Cupidon, c'est Maugiron, déesse,
Luy dit quelqu'un tout bas pour l'ôter de tristesse,
Mais elle iette alors des cris plus enflammez,

Et sent de sa douleur la poison plus amère;
Car ainsi que d'Amour, de l'autre elle estoit mère,
Et les derniers enfants sont tousiours mieux aimez.

ÉPIGRAMME.

Si dessus vos lèures de roses
Ie voy mes liesses décloses,
Mon esprit, ma vie et mon bien,
Vous ne pouuez me les défendre :
Il faut que chacun ait le sien;
Par-tout le mien ie puis reprendre.

BERTAUT.

STANCES.

Quand ie reuys ce que i'ay tant aymé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fist l'amour en mon âme renaistre :
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblast l'esclaue fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maistre.

Que de discours ma raison séduisants,
Que de pensers l'vn l'autre destruisants
Sentys-ie alors agiter mon courage!
Que mon esprit de ses laqs eschappé
Se repentit de s'estre détrompé!
Qu'il me dép eut d'estre deuenu sage!

O belles mains (ce dis-ie en gémissant)
Dont la beauté mille ames rauissant
Se glorifie en ses douces rapines,
Qu'il me déplaist d'auoir rompu vos fers
Pour les tourments qu'en aymant i'ay soufferts,
Quittant les fleurs par haine des espines!

L'ire du ciel, et le sort rigoureux
Qui rend mes ans dolents et malheureux,
Veuillent tousiours sans pitié me poursuiure,
Si depuis l'heure où me voulant guérir,
Pour vos beautés ie cessay de mourir,
Mon cœur ne pense auoir cessé de viure.

Que maudit soit le dépit insensé
Qui, conseillant mon esprit offensé,
Vint amortir ces doux feux de mon âme!
I'estois alors vn vif flambeau d'amour :
Ce fut m'oster la lumière et le iour,
Et me tuer, que d'esteindre ma flâme.

Mais ie la veux en mon cœur rallumer,
Se deust mon corps en cendre consumer,
Et deuant l'heure en la tombe descendre.
Que ma raison cesse de s'en douloir;
Car ie le veux, et le veux bien vouloir :
D'vn si beau feu belle sera la cendre.

De tels discours prononcez en mon cœur,
Rendant l'Amour derechef mon vainqueur,
Ie me faisois à moy-mesme la guerre,
D'un tel désir renchaisnant ma raison,
Qu'il me sembloit que rentrant en prison
Ie m'acquérois l'empire de la terre.

Mais aussitost que ie fay repasser
Deuant les yeux de mon triste penser
La tyrannie exercée en mon âme,
Le souuenir de tant de cruautés,
Ostant la force aux coups de ses beautés.
Contre ce traict me seruit de dictame.

Quoy! (dis-ie alors) imprudent que ie suis,
Voudrois-ie bien ressentir les ennuis
Qui se paissoient du pur sang de mes veines,
Quand égaré i'errois dans les destours
Où me cherchant i'ay perdu tant de iours,
Où me perdant i'ay trouué tant de peines?

O mon esprit, contente-toy d'auoir
Quatre ans entiers languy sous le pouuoir
De la fureur troublant ma fantaisie :
Mon cœur, ce piége est trop plein de tourment :
T'y laisser choir, ce fut aueuglément :
T'y rejeter, ce seroit frénaisie.

Si fièrement cest esprit sans pitié
Fouloit aux pieds ma constante amitié
Quand ie portois le joug de son seruage,
Qu'en ses liens derechef m'enfermer,
C'est plus qu'assez pour me faire estimer
Ou sans mémoire, ou du tout sans courage.

Puisque i'ay peu de ses laqs m'affranchir,
Sous son pouuoir ie ne dois plus fléchir,
Quoy que partout sa beauté se renomme.
Elle a destruit vn amour trop parfaict :
Elle a monstré qu'elle est femme en effect,
Il faut aussi monstrer que ie suis homme.

Ainsi parlay-ie en sentant revenir
Dedans mon âme vn poignant souuenir
Qui conuertit ma complainte en blasphême :
Et tellement ie m'allay résistant,
Que ie me vy, presque en vn mesme instant,
Vaincu d'amour et vainqueur de moy-mesme.

AUTRES.

Ie ne l'aimoy qu'à fin de me guérir
Du cruel mal qui me faisoit mourir,
Ensorcelé des yeux d'vne autre dame :

Mais à la fin, deceuant ma raison,
Ce que ie prins pour vn contre-poison,
S'est faict luy-mesme vn venin à mon âme.

Ainsi, voulant du ioug se descharger,
Souuent vn peuple arme vn prince estranger
Contre celuy sous qui Dieu l'a fait naistre :
Mais, rendu serf du pouuoir emprunté,
Enfin il voit que pour la liberté
Il n'a que l'heur d'auoir changé de maistre.

Mais tant s'en faut qu'il déplaise à mon cœur
Qu'vn si bel œil s'en soit rendu vainqueur,
Mon cœur luy-mesme à toute heure en fait gloire :
Estant le feu dont ie suis consumé,
Vn feu de ioye en mon âme allumé,
Dont ie célèbre et bény sa victoire.

Que s'il falloit qu'vn malheur auenu
Rompist les fers où i'estois détenu,
Pour me lier d'vn si rare cordage :
Bien puis-ie dire en ce change amoureux,
Que mon malheur m'a rendu bienheureux,
Et que mon bien est né de mon naufrage.

Non que mon âme ose rien espérer,
Fors les douleurs que peut faire endurer
Vne beauté si belle et si cruelle :
Mais ie m'en sens gesner si doucement,
Que ce qui m'est pour toute autre vn tourment,
M'est vn plaisir en le souffrant pour elle.

Aussi faisant de mon mal mon honneur,
Ne crains-ie plus qu'en gloire et qu'en bonheur

Ame du monde à la mienne s'égale,
Puis que mon cœur sent du contentement
Quand pour ses yeux il souffre du tourment,
Et que la belle en est si libérale.

AUTRES.

NON, Corydon, i'ay tort : ta flamme pure et sainte
N'a point esteint l'ardeur dont tu soulois brusler :
Non, tu m'aimes tousiours et sans fraude et sans feinte,
Mais peut-estre il te plaist de le dissimuler.

IL est vray que ton cœur trop bien le dissimule
Pour vn vrayment épris d'vn vif embrasement :
Et ie n'eusse pas creu, quoyque ie sois crédule,
Qu'on se peust tant forcer quand on ayme ardemment.

AUSSI sens-ie après tout ce bien-là me déplaire,
Et faire que ma plainte en larmes se résout :
Car quand on feint si bien que l'on n'aime plus guère,
Il ne s'en faut qu'vn peu qu'on n'aime plus du tout.

CHANSONS.

LAS! ie meurs d'vn secret martyre
Et d'vne muette douleur.
Heureux qui librement souspire!
S'oser plaindre est l'heur d'vn malheur.

I'OSTE la voix à mon angoisse :
Ie défends les pleurs à mon œil;
La peur que mon deuil apparoisse
Me trauaille autant que mon deuil.

AINSI meurt l'agneau qu'on présente
A l'autel pour sacrifier,
Et dedans sa gorge innocente
Reçoit le couteau sans crier.

CEPENDANT heureux on me nomme,
Et i'vse ma vie en langueur,
Ressemblant à la belle pomme
Qu'vn ver ronge dedans le cœur.

O RESPECT, ô crainte discrète,
Que tyrannique est vostre loy!
Mais en vain ma bouche est muette :
Mes yeux parlent assez pour moy.

MES yeux, il est bien raisonnable
Que vous témoigniez mes douleurs;
Par vous ie languy misérable :
C'est pour auoir veu que ie meurs.

PAR vous la flèche qui me tue
Se vint en mon âme ficher.
Las! eussé-ie creu que la veue
D'vn bel œil m'eust cousté si cher?

EN VAIN vne chose si belle
Est vne merueille des cieux,
Si pour viure libre auprès d'elle
Il en faut destourner ses yeux.

Mais il falloit qu'à mon dommage
I'esprouuasse les cruautés
Qui font viure en ce doux visage
Autant de morts que de beautés.

Ah! que ne pouuons-nous atteindre
Son fier esprit de mesmes coups!
Las! nous ne sommes guère à craindre,
Qui ne sçauons nuire qu'à nous.

O dieux, seuls tesmoins de la peine
Qui bannit de moy tout plaisir,
Faites que ma belle inhumaine
Comme vous lise en mon désir.

Ou bien consolez ma tristesse,
Modérant vn peu mes douleurs :
Ou me donnez la hardiesse
De dire en mourant que ie meurs.

AUTRE.

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moy se trouueroient heureux.

Ie ne fais à toute heure
Que souhaiter la mort,
Dont la longue demeure
Prolonge dessus moy l'insolence du sort.

Mon lict est de mes larmes
Trempé toutes les nuits :
Et ne peuuent ses charmes,
Lors mesme que ie dors, endormir mes ennuis.

12.

Si ie fay quelque songe,
I'en suis espouuanté;
Car mesme son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité;

Vérité non croyable
Qu'à l'esprit de celuy
Qui, d'un art pitoyable,
Apprend en ses malheurs à plaindre ceux d'autruy.

Toute paix, toute ioye
A prins de moy congé,
Laissant mon âme en proye
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

La pitié, la iustice
La constance, et la foy,
Cédant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont esteintes pour moy.

L'ingratitude paye
Ma fidelle amitié :
La calomnie essaye
A rendre mes tourments indignes de pitié.

En vn cruel orage
On me laisse périr,
Et, courant au naufrage,
Ie voy chacun me plaindre et nul me secourir.

Bref, il n'est sur la terre
Espèce de malheur,
Qui, me faisant la guerre,
N'expérimente en moy ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus dure
La misère où ie vy,
C'est, ès maux que i'endure,
La mémoire de l'heur que le ciel m'a rauy.

Félicité passée
Qui ne peut reuenir :
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-ie, en te perdant, perdu le souuenir!

Hélas! il ne me reste
De mes contentements
Qu'vn souuenir funeste,
Qui me les conuertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'iniustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste vn pur supplice,
Je serois plus heureux si i'auois plus perdu.

SONNETS.

SUR UNE PAIRE DE GANTS
TIRÉS DES MAINS D'UNE BELLE DAME.

Gants qui souliez couurir ceste sensible yuoire,
Et ce marbre viuant dont la douce rigueur
M'a tiré sans pitié tant de traits dans le cœur,
Qu'encor la playe en saigne au fond de ma mémoire :

Faveurs qui m'enyurez de la secrette gloire
D'vn présage aussi doux qu'il semble estre mocqueur,
De voir que le vaincu désarme son vainqueur,
Et porte sa despouille en signe de victoire :

O beaux Gants, ie vous baise au nom de la beauté
Qui dans la mesme chaisne où ie suis arresté
Pourroit emprisonner l'âme la plus farouche :

Ie vous baise au lieu d'elle, et ne m'en puis lasser;
Pour ce que quand mon corps vous baise de la bouche,
Mon esprit amoureux la baise du penser.

AUTRE.

Me retenant ainsi le pay'ment du salaire
Que ma fidelle amour s'attend de receuoir,
Comme osez-vous bien dire, ô ma belle aduersaire,
Que vostre libre cœur n'aime point à deuoir?

S'il sçait si bien payer, qu'il me le fasse voir,
Me déliurant le bien qu'en vain mon âme espère.
Il le doit iustement, il en a le pouuoir :
Pourquoi contre raison fuit-il d'y satisfaire?

Depuis quatre ans entiers que ie sers vos beautés,
Mes gages plus certains ç'ont été vos fiertés,
Ou quelque vain espoir, ou quelque fausse ioye :

Et maintenant pour tout ie reçoy du tourment.
Cela n'est-ce pas bien (si c'est tout mon pay'ment)
Payer vn bon seruice en mauuaise monnoye?

AUTRE.

Il est temps, ma belle âme, il est temps qu'on finisse
Le mal dont vos beaux yeux m'ont quatre ans tourmenté,
Soit rendant mon désir doucement contenté,
Soit faisant de ma vie vn cruel sacrifice.

Vous tenez en vos mains ma grâce et mon supplice :
Iugez lequel des deux mon cœur a mérité :
Car ma fidelle amour, ou ma témérité
Veut qu'on me récompense, ou bien qu'on me punisse.

Mais si vous ne portez vn cœur de diamant,
Vous ne punirez point vn misérable amant
De vous auoir esté si longuement fidelle :

Veu mesme que son mal vous doit estre imputé.
Car enfin, puisqu'Amour est fils de la Beauté,
Si c'est péché qu'aimer, c'est malheur qu'estre belle.

ÉPIGRAMME.

A MADAME LA DUCHESSE.

Ie deurois réserver aux grands coups de fortune
La peine et le trauail de ceste belle main
Que pour de bas suiets tous les iours i'importune,
Forcé de mon malheur qui la profane en vain :
Mais l'assidu tourment des humaines tempestes

Fait que sous cet abry si souuent ie recours,
Vsant de vos bontés à mon ayde si prestes,
Comme d'vn riche habit réserué pour les festes,
Que l'extrême besoin fait mettre à tous les iours.

QUATRAIN.

On ne se souuient que du mal,
L'ingratitude règne au monde :
L'iniure se graue en métal,
Et le bienfait s'escrit en l'onde.

POÉSIES DIVERSES.

DIALOGUE
DE DAMON ET DE PANOPÉE.

DAMON.

De quoy vous sert tant de fierté,
Belle et cruelle Panopée?

PANOPÉE.

De conseruer ma liberté,
Et m'empescher d'estre trompée.

DAMON.

Quoy! craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous réuère?

PANOPÉE.

Ne m'en mettant point au danger,
La peur ne m'en trauaille guère.

DAMON.

Vous feriez grand tort à ma foy
D'estimer mon âme infidelle.

PANOPÉE.

Ie m'en ferois bien plus à moy,
De vous aymer la croyant telle.

DAMON.

Mais deux ans ont peu faire voir
Qu'elle n'est feinte ny légère.

PANOPÉE.

Mais vn moment a le pouuoir
De me tesmoigner le contraire.

DAMON.

Il n'en faut point auoir de peur,
I'ayme trop le nœud qui m'engage.

PANOPÉE.

Il ne fut iamais de trompeur
Qui ne tinst le mesme langage.

DAMON.

L'Amour si long-temps éprouué
Deut chasser de vous ceste crainte.

PANOPÉE.

Le mal aux antres arriué
L'y deust tousiours tenir empreinte.

DAMON.

Donc ne doy-ie rien espérer,
Fors tousiours pleurer triste et blesme?

PANOPÉE.

I'ayme mieux vous faire pleurer,
Que me faire pleurer moi-mesme.

DAMON.

Pourquoy vous déplaist mon bonheur,
Dont vous seruir sont les délices?

PANOPÉE.

Pour ce qu'aux despens de l'honneur
Vous faites payer vos seruices.

DAMON.

L'amant seroit maistre en seruant,
S'il vsurpoit ceste puissance.

PANOPÉE.

L'amant ne sert qu'en poursuivant :
Il est maistre en la jouissance.

DAMON.

C'est mal son amour employer,
Que de n'en tirer nul salaire.

PANOPÉE.

Aymer pour l'espoir du loyer,
C'est vne amitié mercenaire.

DAMON.

Las! au moins voyez mon tourment,
Puisque c'est de vous qu'il procède.

PANOPÉE.

I'en verrois le mal vainement,
N'y pouuant donner nul remède.

DAMON.

Mais vous en auez le pouuoir,
Si ma peine en est susceptible.

PANOPÉE.

Ce que me défend mon deuoir,
Ie me le répute impossible.

DAMON.

Ah! fière et cruelle beauté,
Qu'inhumaine est vostre rudesse!

PANOPÉE.

Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront sagesse.

DAMON.

Est-on sage pour maltraiter
L'amour d'vn fidelle courage?

PANOPÉE.

Est-on cruel pour éuiter
Le péril de faire vn naufrage?

DAMON.

Mais appréhender ce malheur,
C'est à faire à moins belles dames.

PANOPÉE.

Mais n'en fuir point la douleur,
C'est à faire à de folles âmes.

DAMON.

Vostre beauté vous garantit
Du sort d'Ariâne abusée.

PANOPÉE.

Vostre ieunesse m'auertit
De l'incônstance de Thésée.

DAMON.

Trop aimable est vostre prison :
Il ne peut estre qu'on la quitte.

PANOPÉE.

Ie puis bien perdre sans raison,
Ainsi que i'acquis sans mérite.

DAMON.

C'EST faire vn mauuais iugement
De vostre œil et de sa puissance.

PANOPÉE.

Mais bien c'est iuger sagement
De vostre fatale inconstance.

DAMON.

VOSTRE œil me peut rendre vn escueil
Encontre les vagues du change.

PANOPÉE.

Ie croiray plustot de mon œil,
Mon miroir que vostre louange.

DAMON.

LAS! ie perds en vain mes accents:
Pleurs, et responses, et demandes :

PANOPÉE.

Quand vous perdriez encor le sens,
Vos pertes ne seroyent pas grandes.

FANTAISIE.

CEUX qui ne sçauent la douleur
Dont vostre œil fait que ie souspire,
En voyant ma iaune couleur,
Disent que ie suis fait de cire.

HÉLAS! ils disent vérité :
Ie suis d'vne cire animée,

Que vostre ieune cruauté
De sa marque a toute imprimée.

Cire qui, sans me consumer,
Seruant d'éternelle pasture
Au feu qu'il vous plaist d'allumer,
Suis comme vn miracle en nature.

Cire que de fleurs de soucy
Les abeilles ont composée,
Et de fleurs de pensée aussi,
Et de pleurs au lieu de rosée.

Cire en qui ces filles du ciel
Ont du tout changé de coustume,
Au lieu de douceur et de miel,
Ne l'emplissant que d'amertume.

Vous donc estant vn beau soleil,
Quelle merueille est-ce à vostre âme,
Que ie fonde aux raiz de vostre œil
Comme fait la cire à la flâme?

Hélas! ce Dieu plein de rigueur
Par qui tant d'ennuy m'accompagne,
Ces iours passez fit de mon cœur
Comme de la cire d'Espagne.

Il le brusla de vos regards,
Et puis comme il bouilloit encore,
Le cacheta de toutes parts.
Auec l'image que i'adore.

Maintenant il l'a fait passer
En vne fermeté si dure,
Qu'on le pourroit plustot casser,
Que marquer d'vne autre figure.

Cessez donc de dire à tous coups
Qu'il fond à tout feu qu'il approche :
Il n'est de cire que pour vous :
Les autres le trouuent de roche.

AUTRE.

Salmacis embrassant vn iour
Celuy qui la brusloit d'amour,
Le fils de la reine de Gnide,
Et du messager Atlantide :

Dieux (dit-elle), hostes de pitié,
Octroyez à mon amitié
Que iamais rien ne désassemble
Ce mien amant et moy d'ensemble.

Qu'auant que quelque esloignement
Sépare nostre embrassement,
Le cizeau de la Parque blesme
M'aille séparant de moy-mesme.

Elle eut dit, et les dieux alors
De leurs corps n'ayant fait qu'vn corps,
Ceste couple ainsi bien meslée
Fut Hermaphrodite appelée.

Ainsi ma vie, ainsi mon bien,
Mon esprit s'estant ioint au tien,
L'vnissement de nos deux flâmes
N'a fait qu'vne âme de nos âmes.

Tu vis en moy, ie vis en toy :
Ie suis plus toy que non pas moy,
Et peut nostre amour estre dite
Vne inuisible Hermaphrodite.

MALHERBE.

ODES.

AU ROI HENRI LE GRAND,

SUR L'HEUREUX SUCCÈS DU VOYAGE DE SEDAN.

Enfin, après les tempestes,
Nous voicy rendus au port;
Enfin, nous voyons nos testes
Hors de l'injure du sort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler nostre bonace;
Et ces matières de pleurs,
Massacres, feux, et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gasteront plus nos fleurs.

Nos prières sont ouïes,
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouïes,
Sedan s'est humilié.
A peine il a veu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte,
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eust crû que ses murailles,
Que défendoit vn lion,
N'eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion;
Et qu'auant qu'estre à la feste
De si pénible conqueste,
Les champs se fussent vestus
Deux fois de robe nouuelle,
Et le fer eust en javelle
Deux fois les bleds abatus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon roy, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'vn Génie,
Qui les volontez manie,
L'a seû tellement presser
D'obéir et de se rendre,
Qu'il n'a pas eû pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche vn fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux;
Rien n'est seûr en son rivage,
Ce qu'il trouve il le ravage,
Et traisnant comme buissons
Les chaisnes et leurs racines,
Oste aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable,
S'en alloit ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avoit vne audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Estoient comme d'vn tonnerre
Qui gronde contre la terre,
Quand elle a fasché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eust porté la pénitence
Qui suit vn mauvais conseil?
Et veû sa faute bornée
D'vne cheûte infortunée,
Comme la rébellion,
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut réclamée
Sa douceur accoustumée,
Que d'vn sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Luy tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères
De haines, et de rancueurs;
Soupçons de choses amères,
Éloignez-vous de nos cœurs;
Loin, bien loin, tristes pensées,
Où nos misères passées
Nous avoient ensevelis;
Sous HENRY, c'est ne voir goutte,
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lys.

O ROY! qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roy, qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté;
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foy;
Qui sera si ridicule
Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toy?

De combien de tragédies,
Sans ton asseuré secours,
Estoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos iours?
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eust trouvé pour la détruire
Vn bras fort comme le tien?

Mon roy, connois ta puissance,
Elle est capable de tout :
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déja le bout :
Et la Fortune amoureuse
De la Vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir, et te plaire,
Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Vse de sa bienveuillance,
Et luy donne ce plaisir,
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau désir :
Où que tes bannières aillent,
Quoy que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurcy,
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta mercy.

Ie sçay bien que les oracles
Prédisent tous qu'à ton fils
Sont réservez les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est luy, dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque iour apparoissant
A la Grèce qui soupire,
Fera décroistre l'empire
De l'infidèle croissant.

MAIS tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer :
Que fais-tu que d'vne armée,
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau?

QUOYQUE les Alpes chenuës
Les couvrent de toutes parts,
Et fassent monter aux nuës
Leurs effroyables remparts :
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussitost leurs précipices
Ne se laissent applanir?

CROIS-MOY, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers;
Et ne tiens point ocieuses
Ces ames ambitieuses,
Qui jusques ou le matin
Met les estoiles en fuite,
Oseront sous ta conduite,
Aller quérir du butin.

Déja le Tézin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir la corne
Que tu dois lui arracher ;
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton,
Dans sa caverne profonde
S'appreste à voir en son onde
Choir un autre Phaéton.

Va, monarque magnanime,
Souffre à ta juste douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur ;
L'astre dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde,
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquestes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lyre,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort ;
Et, se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité;
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques;
Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Ie défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux;
Et quelque assaut que te fasse
L'oubly, par qui tout s'efface,
Ta louange, dans mes vers,
D'amaranthe couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

AUTRE.

Sur l'attentat commis en la personne de Henri le Grand, le 19 décembre 1605.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois vn vray discours
Vous récite les aventures
De nos abominables iours?
Lirez-vous, sans rougir de honte,
Que nostre impiété surmonte

Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnnerre,
Qui firent iamais à la terre
Sentir la colère des cieux?

O QUE nos fortunes prospères
Ont vn change bien apparent!
O que du siècle de nos pères
Le nostre s'est fait différent!
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvoit assez louer,
S'est faite aujourd'huy si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouer.

QUELLES preuves incomparables
Peut donner vn prince de soy,
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon roy?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On luy donne le second lieu?

QUI ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouster?
Qu'on reçoit de sa bienveillance,
Tout ce qu'on en doit souhaiter?
Et que, si de cette couronne,
Que sa tige illustre luy donne,

Les loix ne l'eussent revestu,
Nos peuples d'vn juste suffrage
Ne pouvoient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu?

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturez,
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorez,
Tousiours nous assaillons sa teste
De quelque nouuelle tempeste;
Et, d'vn courage forcené,
Rejetant son obéissance,
Luy défendons la iouissance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche,
Qui, sorty des ombres d'enfer,
D'vn coup sanglant frappa sa bouche,
A peine avoit laissé le fer;
Et voicy qu'vn autre perfide,
Où la mesme audace réside,
Comme si détruire l'Estat
Tenoit lieu de juste conqueste,
De pareilles armes s'appreste
A faire vn pareil attentat.

O soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'vn festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'vn émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange;

D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée,
D'vne éternelle obscurité?

Non, non, tu luis sur le coupable,
Comme tu fais sur l'innocent;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'vne âme ressent;
Tu dois ta flâme à tout le monde;
Et ton alleure vagabonde,
Comme vne servile action
Qui dépend d'vne autre puissance,
N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planette belle et claire!
Ie ne parle pas sagement;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le iugement;
Ce traistre, quelque frénésie
Qui travaillast sa fantaisie,
Eut encore assez de raison,
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eust veû descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le Dieu de Seine estoit dehors
A regarder croistre l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords;
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;

Et ses Nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées
A leurs yeux se ramentevant,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant,
Et leur estoit si peu croyable,
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pust secourir,
Que pour en estre dégagées,
Le ciel les auroit obligées
S'il leur eust permis de mourir.

Revenez, belles fugitives;
De quoy versez-vous tant de pleurs?
Asseurez vos âmes craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs;
Le roy vit, et ce misérable,
Ce monstre vrayment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut vn visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse;
Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouisse;
Vous la prenez mal à propos;
Le roy vit, et les destinées
Luy gardent vn nombre d'années

Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie,
Pour bastir quand il sera mort.

O BIENHEUREUSE Intelligence,
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'Empire françois;
Toutes ces visibles merveilles,
De soins, de peines, et de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu lasser,
N'ont-elles pas fait vne histoire
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubly ne sauroit effacer?

CES archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'estre surpris,
Ayant à combattre les feintes
De tant d infidèles esprits;
Leur présence n'est qu'vne pompe;
Avecque peu d'art on les trompe;
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser vne audace
Qu'en l'âme aussitost qu'en la face
Tu n'en lises la vérité?

GRAND démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne tousiours
Que tous nos maux en ce monarque
Ont leur refuge et leurs secours;
Et qu'arrivant l'heure prescrite,
Que le trépas, qui tout limite,

Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour vne semblable douleur.

Ie sçay bien que, par la iustice,
Dont la paix accroist le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir;
Et que son invincible épée
Sous telle influence est trempée,
Qu'elle met la frayeur partout,
Aussitost qu'on la voit reluire;
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoy ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant vn autel;
Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre vn cartel;
Soit que dans la chambre il médite;
Soit qu'aux bois la chasse l'invite;
Iamais ne t'écarte si loin,
Qu'aux embuschès qu'on luy peut tendre
Tu ne sois prest à le défendre
Si tost qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidelle,
Cette reyne, dont les bontez
De nostre foiblesse mortelle
Tous les défauts ont surmontez.
Fay que jamais rien ne l'ennuye;
Que toute infortune la fuye;

Et qu'aux roses de sa beauté,
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coustume,
La grâce de la nouveauté.

Serre d'vne estreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrester le cours.
Bény les plaisirs de leur couche,
Et fay renaistre de leur souche
Des scions si beaux et si verds,
Que de leur feuillage sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'vnivers.

Surtout, pour leur commune joye,
Devide aux ans de leur Dauphin,
A longs filets d'or et de soye,
Vn bonheur qui n'ait point de fin;
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chère vie :
Et tiens par elle ensevelis
D'vne bonace continue
Les aquilons, dont sa venue
A garanty les fleurs de lys.

Conduis-le sous leur asseurance
Promptement jusques au sommet
De l'indubitable espérance
Que son enfance leur promet :
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées

Dedans le trosne impérial,
Avant que le ciel les appelle,
Fais leur ouïr cette nouvelle
Qu'il a rasé l'Escurial.

AUTRE.

Pour le Roy, allant chastier la rebellion des Rochellois, et chasser les Anglois, qui en leur faveur estoient descendus en l'isle de Ré.

DONC un nouveau labeur à tes armes s'appreste;
Prens ta foudre, LOUIS, et va comme vn lion
Donner le dernier coup à la dernière teste
De la rebellion.

FAY choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevez de ces âmes d'enfer,
Et n'épargne contre eux, pour nostre délivrance,
Ni le feu, ni le fer.

ASSEZ de leurs complots l'infidelle malice
A nourry le désordre et la sédition.
Quitte le nom de Iuste, ou fay voir ta justice
En leur punition.

LE centième décembre a les plaines ternies,
Et le centième avril les a peintes de fleurs;
Depuis que parmy nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

DANS toutes les fureurs des siècles de tes pères,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien,
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'huy tant de villes désertes?
Tant de grands bastiments en masures changez?
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragez?

Les sceptres devant eux n'ont point de priviléges;
Les immortels eux-même en sont persécutez;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacriléges
Font plus d'impiétez.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence;
Et suy jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié, ni clémence,
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroistre,
Beau d'vn soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossez jusqu'à faire paroistre
Le jour entre les morts :

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu;
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu.

Richelieu, ce prélat, de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérest n'occupe sa pensée;
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son âme toute grande est vne âme hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que pourveu qu'il soit creu, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eust assisté,
Par vn autre présent n'eust jamais esté quitte
Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées!
Mon Apollon t'asseûre, et t'engage sa foy,
Qu'employant ce Typhis, syrtes et cyanées
Seront hâvres pour toy.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attent,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la voy qui t'appelle, et qui semble te dire:
Roy, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton Empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave, et sa mine asseurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connoist bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher.

Telle en ce grand assaut, où des Fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous costez s'avançoient les approches;
Icy couroit Mimas; là Typhon se battoit;
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitost Iupiter, en son trosne remis,
Vit, selon son désir, la tempeste cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachez:
Phlègre qui les receut, pût encore la foudre
Dont ils furent touchez.

L'exemple de leur race, à jamais abolie,
Devoit sous ta mercy tes rebelles ployer;
Mais seroit-ce raison qu'vne mesme folie
N'eust pas mesme loyer?

Déja l'étonnement leur fait la couleur blesme;
Et ce lasche voisin qu'ils sont allés quérir,
Misérable qu'il est, se condamne luy-mesme
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord; Mégère le regarde,
Et luy porte l'esprit à ce vray sentiment,
Que d'vne injuste offense il aura, quoy qu'il tarde,
Le juste chastiment.

Bien semble estre la mer vne barre assez forte,
Pour nous oster l'espoir qu'il puisse estre battu;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur et ta vertu?

Neptune, importuné de ses voiles infames,
Comme tu paroistras au passage des flots,
Voudra que ses tritons mettent la main aux rames,
Et soyent tes matelots.

La rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'vne telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaistre
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maistre,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure
Ie me souhaiterois la fortune d'Éson,
Qui, vieil comme je suis, revint, contre nature,
En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant,
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-cy porte seule vn éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoy! tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur oste le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligens:
Mars est comme l'Amour; ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps; je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoy témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les posséday jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ay reçeu, je veux te le produire;
Tu verras mon adresse: et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la teste des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoy m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille
Bastissant vne ville étonna l'vnivers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine:
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de LOUIS.

AUTRE.

A LA REYNE MÈRE DU ROI,

SUR SA BIENVENUE EN FRANCE.

Peuples, qu'on mette sur la teste
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle feste
A jamais tarisse nos pleurs :
Qu'aux deux bouts du monde se voye
Luire le feu de nostre joye;
Et soyent dans les coupes noyez
Les soucis de tous ces orages
Que pour nos rebelles courages
Les dieux nous avoyent envoyez.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoyent nos mutins
En leur âme encore affamée
De massacres et de butins :
Nos doutes seront éclaircies :
Et mentiront les prophéties
De tous ces visages pâlis,
Dont la vaine étude s'applique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lys.

Aujourd'huy nous est amenée
Ceste princesse que la foy
D'Amour ensemble et d'Hyménée
Destine au lit de nostre roy :
La voicy, la belle MARIE,
Belle merveille d'Étrurie,

Qui fait confesser au soleil,
Quoy que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'vn nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conqueste d'vn amant :
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière :
Et telle dessus l'horizon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux mesmes de Céphale
En feroient la comparaison.

Le sceptre que porte sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,
Luy met le respect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point :
Nulle vanité ne la touche :
Les Grâces parlent par sa bouche;
Et son front, témoin asseuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'vn cœur insénsible
Estre veu sans estre adoré.

Quantesfois, lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune, en ses caves profondes,
Plaignoit-il le feu qu'il sentoit!
Et quantesfois, en sa pensée,
De vives atteintes blessée,

Sans l'honneur de la royauté
Qui luy fit céler son martyre,
Eust-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté!

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a, par un effort contraire,
Essayé de la retarder;
Mais à la fin, soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'vn autre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voicy dans nostre port.

La voicy, peuples, qui nous monstre
Tout ce que la gloire a de prix;
Les fleurs naissent, à sa rencontre,
Dans les cœurs et dans les esprits;
Et la présence des merveilles
Qu'en oyoyent dire nos oreilles
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoyent décrite,
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite princesse,
L'étonnement de l'univers!
Astre par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres et nos hyvers,
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples!

Quoy que nostre foible pouvoir
En vostre accueil ose entreprendre,
Doit-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir;
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir;
Et par vous la paix asseurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidèlement,
Non lassez de nostre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous vn Dauphin nous va naistre,
Que vous-mesme verrez un jour
De la terre entière le maistre,
Ou par armes, ou par amour:
Et ne tarderont ses conquestes,
Dans les oracles déja prestes,
Qu'autant que le premier coton,
Qui de jeunesse est le message,
Tardera d'estre en son visage,
Et de faire ombre à son menton.

O combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban!
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de sultanes captives!

Et que de mères à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils!

Cependant, nostre grand Alcide,
Amolly parmy vos appas,
Perdra la fureur qui sans bride
L'emporte à chercher le trépas :
Et cette valeur indomptée,
De qui l'honneur est l'Eurysthée,
Puisque rien n'a seu l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins, pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront récités,
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hazards précipitez :
Luy de qui la gloire semée
Par les voix de la Renommée
En tant de parts s'est fait ouïr,
Que tout le siècle en est vn livre,
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouir!

Qu'il luy suffise que l'Espagne,
Réduite en tant de combats
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas;
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie;

Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquière en vostre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoy qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses désirs;
C'est là qu'il faut que les années
Luy coulent comme des journées,
Et qu'il ait de quoy se vanter,
Que la douceur qui tout excède
N'est point ce que sert Ganymède
A la table de Iupiter.

MAIS d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme et le fer;
Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nostres seront terminées,
Et qu'après luy nostre discord
N'aura plus qui dompte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage
Après nous avoir mis à bord?

CET Achille de qui la pique
Faisoit aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'vn lion,
Bien que sa mère eust à ses armes
Ajousté la force des charmes,

Quand les destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable espée
Qui fust parmy ses ennemis?

Les Parques d'vne mesme soye
Ne devident pas tous nos jours;
Ni tousiours par semblable voye
Ne font les planètes leurs cours;
Quoy que promette la fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prospérer
Tombe du faiste au précipice;
Et pour l'avoir tousiours propice,
Il la faut tousiours révérer.

Ie sçay bien que sa carmagnole,
Devant luy se représentant
Telle qu'vne plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Vne légitime querelle;
Mais doit-il vouloir que pour luy
Nous ayons tousiours le teint blesme,
Cependant qu'il tente luy-mesme
Ce qu'il peut faire par autruy?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux,
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces âmes relevées,

Que d'vn conseil ambitieux
La faim de gloire persuade
D'aller sur les pas d'Encelade
Porter des échelles aux cieux?

Apollon n'a point de mystère,
Et sont profanes ses chansons;
Ou, devant que le sagittère
Deux fois ramène les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déja fait preuve à leur dan,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaéton en l'Eridan.

Nice, payant avecque honte
Vn siège autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en conte
Barberousse qu'elle a chassé:
Guise, en ses murailles forcées,
Remettra les bornes passées
Qu'avoit nostre empire marin:
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher parmy les herbes
En quelle place fut Turin.

AUTRE.

A LA REYNE, MÈRE DU ROY,

SUR LES HEUREUX SUCCÈS DE SA RÉGENCE.

Nymphe, qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messages divers
En vn moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'vnivers;
Vole viste, et de la contrée
Par où le iour fait son entrée
Iusqu'au rivage de Calis,
Conte, sur la terre et sur l'onde,
Que l'honneur vnique du monde,
C'est la reyne des fleurs de lys.

Quand son henri, de qui la gloire
Fut vne merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les dieux;
En cette aventure effroyable,
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir vne saison
Où nos brutales perfidies
Feroyent naistre des maladies
Qui n'auroyent jamais guérison?

Qui ne pensoit que les Furies
Viendroyent des abysmes d'enfer,
En de nouvelles barbaries,
Employer la flamme et le fer?
Qu'vn débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence

Toute sorte de cruautez?
Et que nos malheurs seroyent pires,
Que naguères sous les Busires
Que cet Hercule avoit domptez?

TOUTEFOIS, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième lune
Achève de faire son tour;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempeste,
Il semble que jamais sa teste
Ne fut plus voisine des cieux.

AU-DELA des bords de la Meuse
L'Allemagne a veu nos guerriers,
Par vne conqueste fameuse
Se couvrir le front de lauriers
Tout a fléchy sous leur menace;
L'aigle mesme leur a fait place;
Et, les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède
Que de fuïr, et se cacher.

O REYNE, qui pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidens,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidens!
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique,

Si, mise au rang des immortels,
Dont la vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos temples
Des images et des autels?

Que sauroit enseigner aux princes
Le grand démon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet Empire,
Que, si ton heur estoit pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferois dedans ses limites
Lever et coucher le soleil?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre, c'est que tousiours
Nos félicitez commencées
Puissent continuer leur cours;
Tout nous rit, et nostre navire
A la bonace qu'il désire;
Mais si quelque injure du sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort?

Assez de funestes batailles,
Et de carnages inhumains,
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains;
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie;

Et que las de perpétuer
Vne si longue malveuillance,
Nous employions nostre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin mesme des Estats;
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie,
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre,
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadêmes
Fermes sur la teste des rois.

Ce sera dessous cette égide,
Qu'invincible de tous costez,
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontez;
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle asseurance

Leur salut qui fut déploré,
Que vivre au siècle de MARIE,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons;
Tous les vœux seront de te plaire;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Iamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Ie me feray quitter le prix;
Et quand j'auray peint ton image
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries
N'ont point vn si riche tableau.

Apollon, à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas seu de toutes personnes;

Et trois ou quatre seulement
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

POÉSIES SACRÉES.

PARAPHRASE DU PSEAUME CXLV.

N'ESPÉRONS plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que tousiours quelque vent empesche de calmer.
Quittons ces vanitez, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

EN VAIN, pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris, et ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

ONT-ILS rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

Là se perdent ces noms de maistres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux, d'vne chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

STANCES SPIRITUELLES.

Louez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains;
Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautez qui reluisent au monde
Sont les ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est vne source générale,
Tousiours preste à nous arroser.
L'Aurore et l'Occident s'abreuvent en sa course,
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas luy qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'vn nombre infiny de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prez la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice

Dont nous l'offensons chaque jour;
Mais comme nostre père il excuse nos crimes,
Et mesme ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,
Tenant de nos humeurs légères,
Se font vieilles en vn moment,
Quelque nouveau désir comme vn vent les emporte :
La sienne, toujours ferme, et toujours d'vne sorte,
Se conserve éternellement.

CHANSON.

Qu'avtres que vous soyent désirées,
Qu'autres que vous soyent adorées,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit de beautez pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous telle puissance
Captive son obéissance,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit vne amour si forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fascheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,

Cela se peut facilement;
Mais qu'en leur âme trouve place
Rien de si froid que vostre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moy soyent misérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement;
Mais que la cause de leurs plaintes
Parte de si vives atteintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien, lorsque l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement;
Mais qu'vne autre foy que la mienne
N'espére rien, et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'a la fin la raison essaye
Quelque guérison à ma playe,
Cela se peut facilement;
Mais que d'vn si digne servage
La remonstrance me dégage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soyent finies
Mes peines et vos tyrannies,
Cela se peut facilement;
Mais que jamais par le martyre
De vous servir je me retire,
Cela ne se peut nullement.

SONNETS.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Que l'honneur de mon prince est cher aux destinées !
Que le démon est grand, qui luy sert de support !
Et que visiblement vn favorable sort
Tient ses prospéritez l'vne à l'autre enchaisnées !.

Ses filles sont encore en leurs tendres années,
Et déja leurs appas ont vn charme si fort,
Que les rois les plus grands du Ponant et du Nord,
Bruslent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous, Dauphin ; i'ay prédit en mes vers,
Que le plus grand orgueil de tout cet vnivers,
Quelque jour à vos pieds doit abaisser la teste :

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs ;
Si vous ne vous hastez d'en faire la conqueste,
Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs.

AUTRE.

Beaux et grands bastimens d'éternelle structure,
Superbes de matière, et d'ouvrages divers,
Où le plus digne roy qui soit en l'vnivers
Aux miracles de l'art fait céder la nature ;

Beau parc, et beaux jardins, qui dans vostre closture
Avez toujours des fleurs, et des ombrages verds,
Non sans quelque démon qui défend aux hyvers
D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmy vos plaisirs
Mon humeur est chagrine, et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayiez des appas;
Mais quoy que vous ayiez, vous n'avez point Caliste;
Et moy, je ne voy rien quand je ne la voy pas.

AUTRE.

A RABEL, PEINTRE, SUR UN LIVRE DE FLEURS.

Quelques louanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'huy,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met rabel au-dessus de luy.

L'Art y surmonte la nature,
Et si mon jugement n'est vain,
Flore luy conduisoit la main
Quand il faisoit cette peinture.

Certes, il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de marguerite;

Mais pouvoit-il estre ignorant
Qu'vne fleur de tant de mérite
Auroit terny le demeurant?

AUTRE.

ÉPITAPHE
DE FEU MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux,
Aux rois les plus glorieux
Osta la première place.

Ma mère vient d'vne race
Si fertile en demy-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Ie suis poudre, toutefois;
Tant la parque a fait ses loix
Égales et nécessaires;

Rien ne m'en a seu parer;
Apprenez, âmes vulgaires,
A mourir sans murmurer.

ÉPIGRAMME.

Ieanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
Anne, à cette heure, est de saison,
Et ne voit rien de beau comme elle.
Ie sçay que les ans luy mettront,
Comme à toy les rides au front,

Et feront à sa tresse blonde
Mesme outrage qu'à tes cheveux :
Mais voilà comme va le monde,
Ie t'ay voulue, et je la veux.

POÉSIES DIVERSES.

RÉCIT D'UN BERGER,

AU BALLET DE MADAME, PRINCESSE D'ESPAGNE.

HOULETTE de LOUIS, houlette de MARIE,
Dont le fatal appuy met nostre bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux en la mesme contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce vn prix de vertu qui soit digne de vous?

VOS pénibles travaux, sans qui nos pasturages,
Battus depuis cinq ans de gresles et d'orages,
S'en alloient désolez,
Sont-ce pas des effets que mesme en Arcadie,
Quoy que la Grèce die,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalez?

VOYEZ des bords de Loire, et des bords de Garonne,
Iusques à ce rivage où Téthys se couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous vne heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins, et de maux étrangers?

Ou ne voit-on la paix, comme vn roc affermie,
Faire à nos Géryons détester l'infamie
De leurs actes sanglants?
Et la belle Cérès en javelles féconde ;
Oster à tout le monde
La peur de retourner à l'vsage des glands?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis,
Et que l'astre du jour ou se lève ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de MARIE, et le nom de LOUIS.

Certes, vne douleur quelques âmes afflige,
Qu'vn fleuron de nos lys séparé de sa tige
Soit prest à nous quitter :
Mais quoy qu'on nous augure, et qu'on nous fasse craindre,
Élise est-elle à plaindre
D'vn bien que tous nos vœux luy doivent souhaiter?

Le jeune demy-dieu qui pour elle soupire,
De la fin du couchant termine son empire
En la source du jour;
Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire;
Quelle malice noire
Peut, sans aveuglement, condamner leur amour?

Il est vray qu'elle est sage, il est vray qu'elle est belle,
Et nostre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer :
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge;
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer?

Esprits mal avisez, qui blâmez vn échange,
Où se prend et se baille vn ange pour vn ange,
Iugez plus sainement :
Nostre grande bergère a Pan qui la conseille ;
Serait-ce pas merveille
Qu'vn dessein qu'elle eust fait n'eust bon événement.

C'est en l'assemblement de ces couples célestes,
Que si nos maux passez ont laissé quelques restes,
Ils vont du tout finir ;
Mopse qui nous l'asseure a le don de prédire,
Et les chesnes d'Épire
Savent moins qu'il ne sait les choses à venir.

Vn siècle renaistra comblé d'heur et de joye,
Où le nombre des ans sera la seule voye
D'arriver au trépas ;
Tous venins y mourront comme au temps de nos pères,
Et mesme les vipères
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers ;
L'an n'aura plus d'hyver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrests formez nos destinées,
Donnez vn dernier terme à ces grands hyménées,
C'est trop les différer.
L'Europe les demande, accordez sa requeste ;
Qui verra ceste feste,
Pour mourir satisfait n'aura que désirer.

POUR METTRE DEVANT LES HEURES DE CALISTE.

Prier Dieu qu'il vous soit propice
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'vne injustice :
Faites-moy grâce, et vous l'aurez.

POUR MADEMOISELLE DE CONTY.

N'égalons point cette petite,
Aux déesses que nous récite
L'histoire des siècles passez;
Tout cela n'est qu'vne chimère;
Il faut dire, pour dire assez :
Elle est belle comme sa mère.

CONSOLATION A MONSIEUR DU PERIER,

Gentilhomme d'Aix en Provence, sur la mort de sa fille.

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront tousiours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par vn commun trépas,
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Ie say de quels appas son enfance estoit pleine,
Et n'ay pas entrepris,
Injurieux amy, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle estoit du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'vn matin.

Puis, quand ainsi seroit que, selon ta prière,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fust-il advenu?

Penses-tu, que plus vieille, en la maison céleste
Elle eust eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eust moins senty la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Périer, aussi tost que la Parque
Oste l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au-deça de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
Et Pluton aujourd'huy,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore et de luy.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime vne ombre comme ombre, et de cendres éteintes
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, vne juste coustume,
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vuidant son amertume,
Cherche d'estre allégé.

Mesme quand il advient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celuy qui ne s'émeut a l'âme d'vn barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'estre inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer vn ennuy,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autruy?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Receut du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Luy vola son Dauphin,
Sembla d'vn si grand coup devoir jetter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et, comme vn autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis, d'vn acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moy, déjà deux fois d'vne pareille foudre
Ie me suis veu perclus,
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher;
Mais en vn accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal-à-propos;
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

POUR UNE FONTAINE.

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent;
Ainsi fuit la gloire du monde;
Et rien que Dieu n'est permanent.

ÉPITAPHE

POUR UN GENTILHOMME DE SES AMIS, QUI MOURUT AGÉ DE CENT ANS.

N'ATTENDS, passant, que de ma gloire
Ie te fasse vne longue histoire
Pleine de langage indiscret :
Qui se loue irrite l'envie ;
Iuge de moy par le regret
Qu'eut la Mort de m'oster la vie.

GOMBAULT.

SONNETS.

Vous auez des rigueurs qui menacent ma vie,
Et dont l'excès m'offense, et me doit rebuter.
Aussi ma passion ne veut plus disputer,
Et leur quitte l'honneur sans leur porter enuie.

Ie sais qu'vn vain espoir aujourd'huy vous conuie
D'entretenir ma flâme, et de luy résister;
Et que vostre beauté, qui peut tout surmonter,
Fait gloire d'estre ingrate, et veut estre suiuie.

Les épines pourtant m'en font quitter les fleurs,
Et perdre volontiers les soupirs et les pleurs,
Qu'Amour m'a fait espandre au dessein de vous plaire.

Ie borne enfin le cours de mes vœux superflus,
Et ne demande point de vous d'autre salaire,
Que la permission de ne vous seruir plus.

AUTRE.

Allons parmy les fleurs cueillir vne guirlande;
Afin d'en couronner la reine des beautez;
Soit Vénus, soit Phillis, à qui les royautez
Vont indifféremment présenter leur offrande.

Les Graces et l'Amour seront de notre bande;
Les ieux et les plaisirs suiuront de tous costez :
La saison nous appelle à mille nouveautez;
Et la rosée est cheute, et la moisson est grande.

Mais i'apperçois l'Amour, qui nous a préuenus,
Et qui cherche Phillis, qu'il préfère à Vénus.
Amour, cruel Amour! d'où vient que tu nous laisses?

I'oy dans ta bouche vn nom qui fait que ie pâslis.
Prends ta route où les fleurs seront les plus espaisses;
C'est par-là que sans doute aura passé Phillis.

AUTRE.

Carite alloit partir, et ses tristes adieux
Donnoient à ses beautez vne grâce nouuelle.
Quand parmy tant d'amants qui souspiroient pour elle
Daphnis, perdant l'espoir, accusa tous les dieux.

Elle changea d'humeur, preste à changer de lieux;
Et, le voyant mourir, luy parut moins cruelle;
Le baisa d'vn baiser digne d'vn cœur fidelle,
Et ses larmes soudain troublèrent ses beaux yeux.

Tesmoignages tardifs d'vne amitié secrète,
Vous faites que Daphnis, qui sans fin la regrette,
D'vn aymable penser soulage ses tourments.

La peut-il désormais blasmer d'ingratitude,
Puisque par un baiser, qui dura trois moments,
Elle récompensa trois ans de seruitude?

QUATRAINS.

Cet obiect que le temps a si fort abattu,
Celle que sa laideur a si fort affligée,
Se nomme tous les iours séiour de la vertu.
La vertu, s'il est vray, n'est guères bien logée.

AUTRE.

Voyant la splendeur non commune
Dont ce maraud est reuestu,
Diroit-on pas que la fortune
Veut faire enrager la vertu ?

HUITAIN.

Vénus, d'vn regard esperdu
Voyant ce portrait, s'est trompée :
Ah ! dit-elle, tout est perdu,
Puisqu'Amour a pris vne espée.
Tu prends cet enfant pour Amour ?
Luy dit Mars ; ô l'erreur extrême !
I'ay peur qu'en le voyant vn iour
Tu ne le prennes pour moy-mesme.

VERS ADRESSÉS AU MUSICIEN BOISSET.

Les obiects les plus insensibles
Sont animez par tes accords.
Ta voix ressuscite les morts,
Et rend toutes choses possibles.
Boisset, les plaintes des amants,
En leurs plus rigoureux tourments,
Trouuent ta faveur si propice,
Que malgré les feux et les fers,
Leur âme est vne autre Eurydice
Que tu retires des enfers.

ÉPIGRAMMES.

LE SIÈCLE.

Pour estre sçauant aujourd'huy,
L'on n'en reçoit que de l'ennuy :
Comme d'vn cas de conscience,
Et nos mignons qui font mestier
De persécuter la science,
Ne luy donnent point de quartier.
La vertu n'est pas mieux traitée,
Et leur ignorance effrontée
Attaque la Diuinité.
Aussi les voit-on qu'ils périssent,

Comme auortons de vanité,
Et que leurs noms s'éuanouissent.

C'est comme on agit désormais
Dans ces chasteaux, dans ces palais,
Où vont les fols à grosses bandes.
Ce ne sont que fausses raisons,
Et viure aux maisons les plus grandes,
C'est viure aux petites maisons.

RETOUR DE CALISTE.

Caliste partit de ces lieux,
Et l'absence de ses beaux yeux
Auoit rendu mon âme triste.
O regrets! ô vœux superflus!
Deux ans après reuint Caliste,
Mais sa beauté ne reuint plus.

ENFANTS DU SIÈCLE.

Nos enfans, messieurs et mesdames,
A quinze ans passent nos souhaits :
Tous nos fils sont des hommes faits;
Toutes nos filles sont des femmes.

LYSIMÈNE.

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillants, pendants d'oreilles,

Passements, iuppes de grand prix,
On vous estale, on vous promène,
Pour duper les foibles esprits,
Et l'on vous nomme Lysimène.

SCIENCE D'UN CERTAIN BARON.

I'Ay creu long-temps, en conscience,
Que ce baron ne sçauoit rien.
Mais i'en découure la science,
Et ie trouve qu'il siffle bien.

LE SIECLE.

Le temps d'Orphée est reuenu;
De son bel art si peu connu,
Quels objets sentent les atteintes?
Damon, nos amis les plus chers,
Et les plus touchez de nos plaintes,
Sont des arbres et des rochers.

AMOUR DE SOY-MESME.

Il est plein de mérite, il est plein de sçauoir;
Mais, si i'ose parler, sa vanité m'estonne:
En quelque part qu'il aille, il ne va voir personne,
Et son but seulement est de se faire voir.

FAUSSES LOUANGES.

Faire des vers sur vostre liure,
C'est enrager, ce n'est pas viure,
Ie n'en sçaurois prendre le soin.
Quiconque d'vn mauuais ouurage
Ose rendre vn bon tesmoignage,
Fait l'office d'vn faux tesmoin.

DEMANDE RIDICULE.

Colas est mort de maladie :
Tu veux que i'en plaigne le sort.
Que diable veux-tu que i'en die ?
Colas viuoit, Colas est mort.

EFFETS DE L'INTEMPÉRANCE.

Il mange tout, ce gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente.
Son pourpoint n'a plus qu'vn bouton,
Mais son nez en a plus de trente.

L'HABILE LECTEUR.

Tes vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand ie les lis :
Tu ne les peux pas tousiours dire ;
Fais-en donc qui soient bons à lire.

D'UNE FEMME FORT PETITE.

Des bagues font les brasselets,
Des manchettes font les colettes,
De cette petite femelle.
Son corps est fait de chapelets,
Et c'est iouer aux osselets,
Que de iouer auec elle.

BIENFAIT PUBLIÉ.

Si Charles, par son crédit,
M'a fait vn plaisir extrême,
I'en suis quitte; il l'a tant dit,
Qu'il s'en est payé luy-mesme.

GRAND PARLEUR.

Si l'on vous croit, bouche de rose,
Lysandre parle bien; nul ne peut l'esgaler.
Il deuroit bien sçauoir parler,
Il ne fait iamais autre chose.

MALHERBE.

L'Apollon de nos iours, Malherbe icy repose.
Il a vescu long-temps, sans beaucoup de support.
En quel siècle? Passant, ie n'en dis autre chose,
Il est mort pauure, et moy ie vy comme il est mort.

LES GENS DU MONDE.

Le vice est tout leur entretien;
Le luxe est leur souuerain bien,
Leur table en délices abonde;
Leurs pieds au mal sont diligens,
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnestes gens.

LE POUVOIR DE LA BEAUTÉ.

Pardonnez-moy, belle Caliste,
Encore que ie vous résiste,
Ie sçay bien qu'il vous faut céder,
C'est tout dire, vous estes belle;
Estre belle, c'est posséder
Vne royauté naturelle.

LES VALETS.

L'abus, les mœurs insupportables
Confondent tout également;
Les valets aux maistres semblables
Ne se distinguent nullement.
Ils ont tous les mesmes coustumes,
Et tous vestus d'vn mesme gris,
Chargez de rubans et de plumes,
Les vns pour les autres sont pris.

Aux villes, comme aux lieux champestres,
Tout fourmille d'esprits follets.
Les valets passent pour les maistres,
Et les maistres pour les valets.

DE L'ÉPIGRAMME LONGUE, OU BRIÈVE.

ALCANDRE, c'est ta passion,
Tu veux vne longue épigramme;
Bien qu'elle soit digne de blasme,
Comme vne longue inscription.
D'vn seul coup elle fait sa bresche,
Ainsi que le traict d'vn archer.
As-tu iamais veu descocher
Vne pique au lieu d'vne flesche?

DÉMANGEAISON D'ECRIRE.

CHACUN s'en veut mesler; et pour moy ie m'estonne
De voir tant d'escriuains, et si peu de lecteurs.
Ie ne sçay quel espoir abuse mille auteurs,
Tel pense escrire à tous, qui n'escrit à personne.

IRIS TROP RECONNOISSANTE.

I'AUOIS dit qu'Iris estoit belle.
Ie sçay récompenser, dit-elle,
Ceux qui le sçauent mériter.
Sa libéralité m'offense,
Et ie n'ose la visiter,
Tant i'ay peur de sa récompense.

COMMUN CHANGEMENT.

Iris, d'où vient que nos amours
Se refroidissent tous les iours?
Est-ce ma faute? est-ce la vostre?
Ie ne sçaurois dire pourquoy
Nous sommes changez l'vn et l'autre;
Ce n'est plus vous, ce n'est plus moy.

VIE DES CÉSARS.

Objets si peu dignes d'enuie,
Césars, où courez-vous si fort?
On pense lire vostre vie,
Et l'on ne lit que vostre mort.

L'EXPÉDIENT.

Tu veux te défaire d'vn homme,
Et iusqu'icy tes vœux ont été superflus.
Hazarde vne petite somme,
Preste luy trois louis, tu ne le verras plus.

GLOIRE INSUPPORTABLE.

Il a de la gloire en partage,
Non pas tout ce qu'il en prétend.
Mais s'il n'en prétendoit pas tant,
Il en auroit bien davantage.

PETITS AUTEURS.

On vous donne le priuilége,
Petits auteurs, on vous protége,
Et souuent on vous fait du bien.
N'en desplaise aux pouuoirs suprêmes,
Les ouurages ne valent rien,
S'ils ne se protégent eux-mesmes.

JUGEMENT DES ŒUVRES D'AUTRUY.

Vous lisez les œuures des autres
Plus négligemment que les vostres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les auez faites.

MAYNARD.

L'AUTEUR A SON LIVRE.

Petit liure que i'ay poly
Dans vne longue solitude,
Croy-moy, demeure enseuely
Sous la poudre de mon estude.

Tu n'es qu'vn foible original
De louange et de raillerie;
Et c'est vn rude tribunal,
Que celuy de l'imprimerie.

Je pleure désia ton destin.[1]
Tu vas passer pour ridicule,
Chez les rois du pays latin
Dont le sceptre est vne férule.

Tu n'esblouis pas tes lecteurs
Auec la céruse et le plâtre
Dont la pluspart de nos auteurs
Fardent leurs pièces de théâtre.

Ta muse treuue tant d'appas
A se promener à son aise,
Que les cothurnes ne sont pas
Vne chaussure qui lui plaise.

Puis la troupe des raffinez
Qui nous élèue, et nous rauale,
Mesprise les vers qui sont nés
D'vne plume prouinciale.

Mais tu fais croire à nos amis
Que l'Europe sera remplie
Du nom qu'Apollon t'a promis,
Si la presse te multiplie.

C'est auoir trop de vanité :
Ceux qui refondent la grammaire,
N'espargnent pas l'antiquité
Ny de Virgile, ny d'Homère.

Si tu vas courir l'vnivers
Pour chercher l'estime publique ;
Tu verras tomber sur mes vers
Tous les foudres de la critique.

ODES.

Alcippe, reuiens dans nos bois,
Tu n'as que trop suiuy les rois
Et l'infidèle espoir dont tu fais ton idole :
Quelque bonheur qui seconde tes vœux,
Ils n'arresteront pas le Temps qui tousiours vole,
Et qui d'vn triste blanc va peindre tes cheueux.

La cour mesprise ton encens.
Ton riual monte, et tu descens ;
Et dans le cabinet le fauory te joue.
Que t'a seruy de fléchir les genous,
Deuant vn dieu fragile, et fait d'vn peu de boue,
Qui souffre, et qui vieillit pour mourir comme nous ?

Romps tes fers, bien qu'ils soient dorez.
Fuy les injustes adorez,
Et descends dans toy-mesme à l'exemple du sage.
Tu vois de près ta dernière saison.;
Tout le monde connoist ton nom et ton visage,
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

Ne forme que des saints désirs,
Et te sépare es plaisirs
Dont la molle douceur te fait aymer la vie.
Il faut quitter le séjour des mortels;
Il faut quitter Philis, Amarante et Siluie,
A qui ta folle amour eslèue des autels.

Il faut quitt r l'ameublement
Qui nous cache pompeusement
Sous de la toile d'or, le plastre de ta chambre.
Il faut quitter ces jardins tousiours verds,
Que l'l aleine des fleurs parfume de son ambre,
Et qui font des printemps au milieu des hyuers.

C'est en vain que loin des hazards
Où courent les enfants de Mars,
Nous laissions reposer nos mains et nos courages;
Et c'est en vain que la fureur des eaux,
Et l'insolent Borée, artisan des naufrages,
Font à l'abry du port retirer nos vaisseaux.

Nous auons beau nous mesnager.
Et beau préuenir le danger,
La mort n'est pas vn mal que le prudent éuite.
Il n'est raison, adresse, ny conseil,
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
Arrose les pays inconnus au soleil.

Le cours de nos ans est borné;
Et quand nostre heure aura sonné,
Clothon ne voudra plus grossir nostre fusée.
C'est vne loy, non pas vn chastiment,
Que la nécessité qui nous est imposée
De seruir de pasture aux vers du monument.

Résous-toy d'aller chez les morts;
Ny la race, ny les trésors
Ne sçauroient t'empescher d'en augmenter le nombre.
Le potentat le plus grand de nos jours,
Ne sera rien qu'vn nom, ne sera rien qu'vne ombre,
Auant qu'vn demy-siècle ait acheué son cours.

On n'est guère loin du matin
Qui doit terminer le destin
Des superbes tyrans du Danube et du Tage.
Ils font les dieux dans le monde chrestien :
Mais ils n'auront sur toy que le triste auantage
D'infecter vn tombeau plus riche que le tien.

Et comment pourrions-nous durer?
Le temps qui doit tout déuorer,
Sur le fer et la pierre exerce son empire.
Il abattra ces fermes bastiments
Qui n'offrent à nos yeux que marbre et que porphyre,
Et qui jusqu'aux enfers portent leurs fondements.

On cherche en vain les belles tours
Où Pâris cacha ses amours;
Et d'où ce fainéant vit tant de funérailles.
Rome n'a rien de son antique orgueil,
Et le vuide enfermé de ses vieilles murailles
N'est qu'vn affreux objet, et qu'vn vaste cercueil.

Mais tu dois auecque mespris
Regarder ces petits débris.
Le temps amènera la fin de toutes choses,
Et ce beau ciel, ce lambris azuré,
Ce théâtre où l'aurore espanche tant de roses,
Sera bruslé des feux dont il est esclairé.

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit.
L'air ne formera plus ny gresles ny tonnerres;
Et l'vniuers qui dans son large tour
Voit courir tant de mers, et fleurir tant de terres,
Sans sçauoir où tomber, tombera quelque iour.

AUTRE.

O que mon destin seroit beau,
Si iusqu'au-delà du tombeau
Ma passion me pouuoit suiure!
Ie mourrois sans plus différer;
Mais je crains qu'en cessant de viure
Ie cesse de vous adorer.

Depuis que vostre esprit léger
S'est repenty de m'obliger,
La mort est toute mon enuie.
Ie hay les hommes et le jour;
Et si je conserue ma vie,
C'est pour conseruer mon amour.

SONNETS.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGHIEN

Ce que ton bras a fait aux plaines de Rocroy,
Prince victorieux, nous remplit d'espérance.
O que tu vas donner de palmes à ton roy!
De chaînes aux tyrans, et de biens à la France.

Cependant qu'il croistra sous le sage conseil
D'vne reyne adorable en ses moindres mérites;
C'est par tes hauts exploits que ce nouueau soleil
Effacera l'esclat de la lune des Scythes.

Il sera formidable au-delà de ces lieux
Où l'effort des hyuers, et la rigueur des cieux,
Font des palais de glace aux Nymphes de Neptune.

Iamais prince des lys ne fut si triomphant.
Tu porteras par-tout son nom et sa fortune,
Et mettras mille rois sous les pieds d'vn enfant.

AUTRE.

Ie donne à mon désert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du ciel et de moy.
Le temps et la raison m'ont fait perdre l'enuie
D'encenser la faueur, et de suiure le roy.

Faret, ie suis rauy des bois où ie demeure,
I'y trouve la santé de l'esprit et du corps.
Approuve ma retraite; et permets que ie meure
Dans le mesme village où mes pères sont morts.

J'AY fréquenté la cour où ton conseil m'appelle;
Et sous le grand Henry ie la trouuay si belle,
Que ce fut à regret que ie luy dis adieu.

MAIS les ans m'ont changé; le monde m'importune,
Et j'aurois de la peine à viure dans vn lieu
Où tousiours la vertu se plaint de la fortune.

A MONSIEUR LE COMTE DE CARMAIN.

COMTE, le monde attend nostre dernier adieu,
Nos pieds sont arriuez sur le bord de la tombe.
Cesse d'aimer la cour, et t'éloigne d'vn lieu
Où la malice règne, et la bonté succombe.

LE vray bien n'est qu'au ciel. Il le faut acquérir,
Il faut remplir nos cœurs d'vne si belle enuie:
Nostre heure va sonner, songeons à bien mourir,
Et dégageons nos sens des piéges de la vie.

L'HUMBLE ny l'orgueilleux, le foible ny le fort,
Ne sçauroient résister aux rigueurs de la mort;
Elle a trop puissamment estably son empire.

CE qu'elle peut sur vn, elle le peut sur tous;
Et ces grands monuments de jaspe et de porphyre
Nous disent que les rois sont mortels comme nous.

AUTRE.

IE touche de mon pied le bord de l'autre monde,
L'âge m'oste le goust, la force et le sommeil;
Et l'on verra bientost naistre du sein de l'onde
La première clarté de mon dernier soleil.

Muses, ie m'en vay dire au fantosme d'Auguste
Que sa rare bonté n'a plus d'imitateurs;
Et que l'esprit des grands fait gloire d'estre injuste
Aux belles passions de vos adorateurs.

Voulez-vous bien traiter ces fameux solitaires
A qui vos déitez découurent leurs mystères,
Ne leur promettez plus des biens ny des emplois.

On met vostre science au rang des choses vaines;
Et ceux qui veulent plaire aux fauoris des rois,
Arrachent vos lauriers et troublent vos fontaines.

AUTRE.

Quand dois-je quitter les rochers
Du petit désert qui me cache,
Pour aller reuoir les clochers
De Saint-Paul et de Saint-Eustache?

Paris est sans comparaison,
Il n'est plaisir dont il n'abonde;
Chacun y trouue sa maison,
C'est le pays de tout le monde.

Apollon, faut-il que Maynard
Auec les secrets de ton art
Meure en vne terre sauuage,

Et qu'il dorme, après son trépas,
Au cimetière d'vn village
Que la carte ne connoist pas?

AUTRE

Sillon, ie suis adorateur
De vostre belle académie,
Et voudrois que son fondateur
L'eust solidement affermie.

Ie croy qu'elle durera peu,
Puisque le cheual qui fit naistre
L'eau d'où les vers tirent leur feu,
N'y trouue pas de quoy repaistre.

Les ministres traitent si mal
Ce rare et fameux animal,
Que tout le monde s'en estonne.

Bien qu'il soit digne de leur soin,
Ils ne veulent pas qu'on luy donne
Vne pauure botte de foin.

A UN HOMME PUISSANT

Diuin homme à qui mes riuaux
Doiuent tout le fruit de leurs veilles,
Fay connoistre ce que je vaux
Au grand prince que tu conseilles.

Les Parques ont lassé leurs doigts
A deuider ma destinée,
Et déjà soixante et trois fois
J'ay veu naistre et mourir l'année.

Faudra-t-il que mon héritier
Murmure contre le mestier
Qui m'a rendu pauure et célèbre?

Et veux-tu qu'vn prédicateur
Fasse mon oraison funèbre,
Sans t'appeler mon protecteur ?

ÉPIGRAMMES.

Flote, vois-tu ce petit homme
Qui parle auec tant de mépris
De tout ce que la vieille Rome
Nous a laissé de beaux écrits ?

Tout son plaisir est de médire ;
Mais ceux que son caquet déchire
L'ont horriblement diffamé.

Sa bosse est souuent bastonnée,
Et dit-on qu'elle a consumé
Plus de bois que sa cheminée.

AUTRE.

Colin est vn capricieux
Dont amour trouble la ceruelle.
Ce fou veut creuer tous les yeux
Qui regardent ceux d'Isabelle.

Il luy fait garder la maison,
Où dans sa plus verte saison
La belle deuient sèche et blesme.

Ie conseille à ce grand cheual,
De n'aymer iamais que soy-mesme,
Puisqu'il veut aymer sans riual.

POUR REQUÊTE.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux;
Et toute ma chaleur me quitte.
Ie verray bientost mes ayeux
Sur le riuage du Cocyte.

C'est où ie seray des suiuans
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des sçauans,
En vn siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcheray de luy,
Il voudra que ie luy raconte
Tout ce que tu fais aujourd'huy,
Pour combler l'Espagne de honte.

Ie contenteray son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmeray le desplaisir
Qui luy fait maudire Pauie.

Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens i'ay receus de toy,
Que veux-tu que ie luy responde?

AUTRE.

Veux-tu que tes disners ne me déplaisent pas,
N'y récite jamais ce qui part de tes veilles;
Ouyr de mauuais vers durant vn bon repas,
C'est contenter la gueule aux despens des oreilles.

AUTRE.

Mère de cent enfants, le galant qui vous offre
Le feu de ses désirs et la foy de ses vœux,
Fait semblant d'adorer l'argent de vos cheveux,
Pour se faire héritier de l'or de vostre coffre.

POÉSIES DIVERSES.

POUR LE MENUISIER DE NEVERS.

Les vers de Maître Adam ont des beautés exquises;
Ce Virgile à rabot est plus diuin qu'humain.
Les Muses désormais ne doivent être assises
Que sur des tabourets qui soient faits de sa main.

DIXAIN.

Vn rare escriuain comme toy
Deuroit enrichir sa famille,
D'autant d'argent que le feu roy
En auoit mis dans la Bastille.

Mais leurs vers ont perdu leur prix;
Et pour les excellents esprits,
La faueur des princes est morte.

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est vn cheual qui porte
Les grands hommes à l'hospital.

AUTRE.

CHARMANT rossignol dont la voix
Interrompt le profond silence
De ces rochers et de ces bois,
Où l'esté perd sa violence :

Si la bergère que ie sers
Reuient jamais dans ces déserts,
Apprends à cette âme cruelle,

Que l'eau qui coule entre ces fleurs
Est vn petit reste des pleurs
Que j'ay versés pour l'amour d'elle.

ÉPITAPHE.

L'HOMME qui gît en ce lieu,
Fut vn beuueur sans exemple,
Qui ne creut jamais qu'au dieu
Dont la tauerne est le temple.

VN batelier ignorant,
Le fit cheoir dans le courant
De la prochaine riuière.

L'HEURE de sa triste fin,
Voyageur, fut la première
Qui mit de l'eau dans son vin.



RACAN.

ODES.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DE BELLEGARDE,

PAIR ET GRAND ÉCUYER DE FRANCE.

Amour à qui je dois les chansons immortelles
Qui par toute la terre ont volé sur tes ailes,
Et qui seul m'as enflé le courage et la voix;
N'es-tu pas bien enfant, alors que tu m'invites
D'oublier les rigueurs pour chanter les mérites
D'une ingrate beauté qui méprise tes loix?

Permets qu'employant mieux les accords de ma lyre,
Je chante mon Roger, l'honneur de cet Empire,
Et qui dessous le tien si long-temps a vécu;
Puisque de sa valeur tu fus tousiours le maître,
Et disant ses vertus ne fais-je pas connoitre
La gloire du vainqueur par celle du vaincu?

Quand trois lustres passez le mirent hors d'enfance,
Et que parmi la joye et la magnificence
Les belles admiroient ses aimables appas,
Combien en oyoit-on soupirer leur martyre?
Si tu voulois, Amour, tu sçaurois bien qu'en dire,
Toy qui ne l'as jamais abandonné d'un pas.

A peine le coton ombrageoit son visage,
Que déjà sous Henry ce généreux courage

Fit voir par les effets qu'il étoit fils de Mars;
Toy-même dès ce temps l'aimas comme ton frère,
Et quittas sans regret le giron de ta mère,
Pour suivre sa fortune au milieu des hazards.

Tu fus tousiours depuis son démon tutélaire,
Tu fis avecque luy ta demeure ordinaire,
Quelquefois dans son cœur, quelquefois dans ses yeux:
De ses plus beaux desseins tu fus tousiours complice,
Et préférois l'honneur de luy rendre service
A celuy de régir les hommes et les dieux.

Quand ses jeunes attraits triomphoient des plus belles,
Combien as-tu de fois fendu l'air de tes ailes
Pour éclairer ses pas avecque ton flambeau?
Et quand toute la cour admiroit ses merveilles,
Pour voir en tous endroits ses grâces nompareilles,
Combien as-tu de fois arraché ton bandeau?

Mais nos prospéritez sont de courte durée,
Il n'est point ici-bas de fortune asseurée,
Elle changea bientost nos plaisirs en douleurs;
Quand durant une paix en délices féconde,
La Seine, par la mort du plus grand roy du monde,
Vit rouler dans son lict moins de flots que de pleurs.

En vain lors les esprits envieux de sa gloire
Dégorgèrent le fiel de leur malice noire
Pour lui ravir l'honneur dont il est revestu;
L'équité de ses mœurs qui lui servoit d'égide
Fit qu'après ces travaux à la fin cet Alcide
Força mesme Junon d'admirer sa vertu.

Tel qu'un chesne puissant dont l'orgueilleuse teste,
Malgré tous les efforts que luy fait la tempeste,

Fait admirer nature en son accroissement;
Et son tronc, vénérable aux campagnes voisines,
Attache dans l'enfer ses secondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament :

Tel parut ce guerrier, quand leurs folles pensées
Taschèrent de ternir ses actions passées.
Plus il fut traversé, plus il fut glorieux;
Sa barque triompha du courroux de Neptune,
Et les flots qu'émouvoient les vents de la fortune,
Au lieu de l'engloutir l'élevèrent aux cieux.

Ses lauriers respectez des tempestes civiles,
Dans les champs où la Saône épand ses flots tranquilles,
Protégèrent Thémis en nos derniers malheurs;
Aux vents séditieux ils défendoient l'entrée,
Et n'en souffroient aucun en toute la contrée,
Que celuy seulement qui fait naistre les fleurs.

Déja se rallumoient nos rages domestiques,
Déja Mars apprestoit les spectacles tragiques
Par qui l'on voit tomber les empires à bas;
Jamais sa cruauté n'a produit tant de plaintes,
Non pas mesme jadis quand les cendres éteintes
Ne sçûrent au bucher éteindre leurs débats.

Toutefois sa prudence à nostre aide fatale
Calma de nos discours la passion brutale,
Et toucha nos fureurs d'un sentiment humain;
Bellonne s'appaisa, contre toute espérance,
Et le fer aiguisé pour détruire la France
Encore tout sanglant lui tomba de la main.

Roger, dont la valeur méprise la fortune
En ce temps où chacun ta faveur importune,

Et souffre laschement l'insolence du sort,
A toi seul nous devons des vœux et des images;
Si quelque liberté reste dans les courages,
C'est ta seule vertu qui lui sert de support.

Nos crimes trop fréquents ont lassé le tonnerre,
Le ciel ne punit plus l'engeance de la terre,
Qui déjà reproduit tant de monstres divers :
Le destin absolu règne à sa fantaisie;
Les dieux dans leur Olympe, enyvrez d'ambroisie,
Se déchargent sur lui du soin de l'univers.

Mais parmi tant d'ennuis dont l'envie enragée
Depuis un si long temps a la France outragée,
Qu'elle est presque réduite à ployer sous le faix,
Certes le seul de tous qui nous est le plus rude,
Est de voir que le siècle a trop d'ingratitude,
Et ne reconnoist pas l'honneur que tu luy fais.

Pour moy de qui l'enfance au malheur asservie
Surmonta les soucis qui menaçoient ma vie,
Par l'excez des faveurs qu'elle reçut de toy;
Ces obligations me rendent insolvable :
Mais dois-je estre honteux d'estre ton redevable,
Si la France à jamais l'est aussi bien que moy?

LA VENUE DU PRINTEMPS, A M. DE TERMES.

Enfin, Termes, les ombrages
Reverdissent dans les bois,
L'hyver et tous ses orages
Sont en prison pour neuf mois;

Enfin la neige et la glace
Font à la verdure place;
Enfin le beau temps reluit :
Et Philomèle assurée
De la fureur de Térée,
Chante aux forests jour et nuit.

Déja les fleurs qui bourgeonnent
Rajeunissent les vergers;
Tous les échos ne résonnent
Que de chansons de bergers :
Les jeux, les ris et la danse
Sont partout en abondance;
Les délices ont leur tour;
La tristesse se retire,
Et personne ne soupire
S'il ne soupire d'amour.

Les moissons dorent les plaines,
Le ciel est tout de saphyrs,
Le murmure des fontaines
S'accorde au bruit des zéphyrs;
Les foudres et les tempestes
Ne grondent plus sur nos testes,
Ny des vents séditieux
Les insolentes colères
Ne poussent plus les galères
Des abysmes dans les cieux.

Ces belles fleurs, que nature
Dans les campagnes produit,
Brillent parmy la verdure
Comme des astres la nuit :

L'Aurore qui dans son ame
Brusle d'une douce flâme,
Laissant au lit endormi
Son vieil mary, froid et pasle,
Désormais est matinale
Pour aller voir son amy.

Termes, de qui le mérite
Ne se peut trop estimer,
La belle saison invite
Chacun au plaisir d'aimer :
La jeunesse de l'année
Soudain se voit terminée;
Après le chaud véhément
Revient l'extresme froidure,
Et rien au monde ne dure
Qu'un éternel changement.

Leurs courses entre-suivies
Vont comme un flus et reflus,
Mais le printemps de nos vies
Passe et ne retourne plus.
Tout le soin des destinées
Est de guider nos journées
Pas à pas vers le tombeau;
Et sans respecter personne,
Le temps de sa faulx moissonne
Ce que l'homme a de plus beau.

Tes louanges immortelles,
Ny tes aimables appas
Qui te font chérir des belles,
Ne t'en garantiront pas.

Croy-moy, tant que Dieu t'octroye
Cet âge comblé de joye,
Qui s'enfuit de jour en jour,
Jouis du temps qu'il te donne,
Et ne croy pas en automne
Cueillir les fruits de l'amour.

AUTRE.

Plaisant séjour des âmes affligées,
Vieilles forests de trois siècles âgées,
Qui recelez la nuit, le silence et l'effroy,
Depuis qu'en ces déserts les amoureux sans crainte
Viennent faire leur plainte,
En a-t-on vu quelqu'un plus malheureux que moy?

Soit que le jour, dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et peigne l'Orient de diverses couleurs,
Ou que l'ombre du soir du faiste des montagnes
Tombe dans les campagnes,
L'on ne me voit jamais que plaindre mes douleurs

En mon sommeil aucune fois les songes
Trompent mes sens par de si doux mensonges,
Qu'ils donnent à mes maux un peu de réconfort.
O dieux! de quel remède est ma douleur suivie,
De ne tenir la vie
Que des seules faveurs du frère de la mort!

Cette beauté dont mon âme est blessée,
Et que je vois toujours dans ma pensée,
Jusque dedans les cieux commande absolument;

Et si ce petit dieu qui tient d'elle ses armes
N'est captif de ses charmes,
Il en doit rendre grâce à son aveuglement.

Il faut pourtant, après tant de tempestes,
Borner mes vœux à de moindres conquestes.
Je devrois estre sage aux dépens du passé:
Mais ses perfections, ses vertus immortelles,
Et ses beautez sont telles,
Que pour estre insensible il faut estre insensé.

Son œil divin, dont j'adore la flâme,
En tous endroits éclaire dans mon âme,
Comme aux plus chauds climats éclaire le so
Et si l'injuste sort, aux beautez trop sévère,
A fait mourir son frère,
C'est que le ciel voulut qu'il n'eust point de p

Ainsi Daphnis, rempli d'inquiétude,
Contoit sa peine en cette solitude,
Glorieux d'estre esclave en de si beaux liens;
Les nymphes des forests plaignirent son martyr,
Et l'amoureux Zéphyre
Arresta ses soupirs pour entendre les siens.

AUTRE.

Saison des fleurs et des plaisirs,
Beau temps parfumé de zéphyrs,
Espoir d'une fertile année,
Que tes appas ont de rigueurs,
Et que ta plus claire journée
Produira de nuits en mon cœur!

Mon roy, las de l'oisiveté
Où l'hyver l'avoit arresté,
Bénit le temps qui l'en délivre;
On voit bien quel est son pouvoir,
Alors qu'il faut que, pour le suivre,
Mon amour cède à mon devoir.

Non, non; contentons mon désir,
C'est le conseil qu'il faut choisir:
Quoy qu'on en parle et qu'on m'en blâme,
Puis je servir un plus grand roy
Que le bel astre à qui mon âme
A donné ma vie et ma foy?

Qu'un autre, enflé d'ambition,
Aille assouvir sa passion
Aux yeux d'une foule importune:
Pour moy, je renonce à la cour,
Et ne veux faveur ny fortune
Que dans l'empire de l'Amour.

Qu'il fasse des faits inouïs
Sous les enseignes de Louis,
Ce grand Mars du siècle où nous sommes;
Je n'en seray point envieux:
S'il sert le plus puissant des hommes,
Je sers le plus puissant des dieux.

ODE BACCHIQUE,

A MONSIEUR MÉNARD, PRÉSIDENT D'AURILLAC.

MAINTENANT que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons nostre ennuy dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers-état et du clergé.

JE sçay, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de mémoire
Quand tu seras mangé des vers?

QUITTE cette inutile peine;
Beuvons plutost à longue haleine
De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précède
Celuy mesme que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'EST lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées;
C'est luy qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

BEUVONS, Maynard, à pleine tasse:
L'âge insensiblement se passe,

Et nous mène à nos derniers jours;
L'on a beau faire des prières,
Les ans non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vêtu de verdure
Chassera bientost la froidure;
La mer a son flux et reflux :
Mais depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupez de mesmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent en bien peu d'espace
Ce qu'on a de mieux établi;
Et bientost nous meneront boire
Au-delà de la rive noire
Dans les eaux du fleuve d'oubly.

STANCES.

Tircis, il faut penser à faire la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demy faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots nostre nef vagabonde :
Il est temps de iouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bastit sur elle, on bastit sur le sable;
Plus on est eslevé, plus on court de dangers,
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempeste;
Et la rage des vents brise plustost le faiste
Des maisons de nos roys, que les toicts des bergers.

O bienheureux celuy qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loing retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labouroit son père.
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablez.
Il voit sans intérest la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blez.

Roy de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau,
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez luy de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucune fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forests du peuple reculées,
Et qui mesme du jour ignorent le flambeau ;
Aucune fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantost il se promène au long de ces fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;
Tantost il se repose avecque les bergères
Sur des licts naturels de mousse et de fougères,
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il souspire en repos l'ennuy de sa vieillesse
Dans ce mesme foyer où sa tendre jeunesse
A veu dans le berceau ses bras emmaillotez.
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Vieillir avecque luy les bois qu'il a plantez.

Il ne va point fouiller aux terres incognues,
A la mercy des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point pour honorer sa vie
De plus illustre mort ny plus digne d'envie,
Que de mourir au lict où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux :
Et voit en un clin-d'œil par un contraire eschange,
L'un deschiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à mesme temps eslevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence estale ses attraicts :
Il jouyt des beautez qu'ont les saisons nouvelles;
Il void de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Croy-moy, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorez où tout le monde accourt :
Sous un chesne eslevé les arbrisseaux s'ennuyent,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuyent,
De peur d'estre obligez de luy faire la cour.

Après qu'on a suivy sans aucune asseurance
Ceste vaine faueur qui nous paist d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins destruit;
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si fresle,
Sa plus belle moisson est sujette à la gresle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruict.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loing des vanitez, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fustes tesmoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

CHANSON DE BERGERS

A LA LOUANGE DE LA REYNE MÈRE DU ROY.

Paissez, chères brebis, jouissez de la joye
Que le ciel nous envoye;
A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs :
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Par elle renaistra la saison désirée
De Saturne et de Rhée,
Où le bonheur rendoit tous nos désirs contents,
Et par elle on verra reluire en ce rivage,
Un éternel printemps,
Tel que nous le voyons paroistre en son visage.

Nous ne reverrons plus nos campagnes désertes,
Au lieu d'espics, couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre opposez :
L'innocence et la paix régneront sur la terre,
Et les dieux appaisez
Oubliront pour jamais l'usage du tonnerre.

Le soin continuel dont son puissant génie
Nos affaires manie,
Rend tousiours leur succès conforme à son désir:
Nostre bonne fortune est par lui gouvernée,
Et souffre avec plaisir
Que de si belles mains la tiennent enchainée.

Son bonheur nous rendra la terre aussi féconde,
Qu'en l'enfance du monde,
A l'heure que le ciel en estoit amoureux,
Et jouirons d'un âge ourdy d'or et de soye,
Où les plus malheureux
Nè verseront jamais que des larmes de joye.

Desia ce grand soleil dissipant les nuages
Auteurs de nos orages,
Espand de tous costez sa lumière si loin,
Que celuy qui le soir se va coucher dans l'onde,
Voit bien que sans besoin,
Il en sort au matin pour éclairer le monde.

En nos tranquillitez aucune violence
N'interrompt le silence;
Nos troubles pour jamais sont par elle amortis;
Depuis les premiers flots de Garonne et de Loire,
Jusqu'à ceux de Téthys,
On n'entend autre bruit que celui de sa gloire.

La nymphe de la Seine incessamment révère
Ceste grande bergère,
Qui chasse de ses bords tout suject de soucy,
Et pour jouyr long-temps de l'heureuse fortune.
Que l'on possède icy,
Porte plus lentement son tribut à Neptune.

Paissez donc, mes brebis, prenez part aux délices
Dont les destins propices
Par un si beau remède ont guéry nos douleurs :
Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

SONNETS.

SUR LA MALADIE DE SA MAITRESSE.

La fièvre de Philis tous les jours renouvelle,
Et l'on voit clairement que cette cruauté
Ne peut venir d'ailleurs que du ciel irrité
Que la terre possède une chose si belle.

Son visage n'a plus sa couleur naturelle,
Il n'a plus ces attraits, ny cette majesté
Qui régnoit tellement sur nostre liberté,
Qu'il sembloit que les cœurs n'étoient faits que pour elle.

Faut-il que cette ardeur consume nuit et jour
Celle qui d'autre feu que de celuy d'amour
Ne devoit point souffrir l'injuste violence?

O dieux! de qui le soin fait tout pour nostre bien,
Si mon affliction touche vostre clémence,
Ou donnez-lui mon mal, ou donnez-moy le sien.

AUTRE.

A SON PÈRE CONFESSEUR.

Puisque mon cœur enclin à repentence
N'a maintenant pour vous rien de caché,
Selon le mal dont je suis entaché,
Ordonnez-moy de faire pénitence.

Si, méprisant vostre sainte défense,
Je suis tousiours à l'amour attaché,
De sinderèze et de remords touché,
Je viens à vous déclarer mon offense.

J'avois juré devant le grand autel
De n'adorer jamais rien de mortel,
Le dernier jour que je fus à confesse.

Au nom de Dieu, Père, pardonnez-moy,
Puisqu'aujourd'huy je sers une déesse,
Je ne croy pas avoir faussé ma foy.

ÉPIGRAMMES.

POUR UN ADIEU.

C'est parler inutilement
De vous dire à ce partement
De mon regret la violence;
Mon visage triste et changé
Vous dit pour moy que le silence
Est le parler d'un affligé.

SUR LA MORT DU FILS DE M. DE TERMES QUI MOURUT UN PEU AUPARAVANT LUY.

Si ce guerrier, que nous pleurons encore,
Suit dans le ciel son petit Archemore,
Renouvellant ta première douleur,
C'est, mon Roger, que la bonté divine
Estima tant cette petite fleur,
Qu'elle voulut en avoir la racine.

POÉSIES DIVERSES.

PROFESSION DE FOI.

Bien que du Moulin en son livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est tousiours de suivre
Le prône de nostre curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles;
Pour moy, comme une humble brebis,
Je vais où mon pasteur me range,
Et n'ay jamais aimé le change
Que des femmes et des habits.

POUR UN MARINIER.

Dessus la mer de Cypre, où souvent il arrive
Que les meilleurs nochers se perdent dès la rive,
J'ay navigué la nuit plus de fois que le jour :
La beauté d'Uranie est mon pole et mon phare,
Et dans quelque tourmente où ma barque s'égare,
Je n'invoque jamais d'autre dieu que l'Amour.

Souvent à la mercy des funestes Pleyades,
Ce pilote sans peur m'a conduit en des rades,
Où jamais les vaisseaux ne s'estoient hazardez,
Et sans faire le vain, ceux qui m'entendront dire
De quel art cet enfant a guidé mon navire,
Ne l'accuseront plus d'avoir les yeux bandez.

Il n'est point de brouillards que ses feux n'esclaircissent,
Par ses enchantements les vagues s'adoucissent.
La mer se fait d'azur, et le ciel de saphyrs,
Et devant la beauté dont j'adore l'image,
En faveur du printemps qui luit en son visage,
Les plus fiers aquilons se changent en zéphyrs.

Mais bien que dans ses yeux l'amour prenne ses charmes,
Qu'il y mette ses feux, qu'il y forge ses armes,
Et qu'il ait estably son empire en ce lieu,
Toutes fois sa grandeur leur rend obéissance,
Sur cette âme de glace il n'a point de puissance,
Et seulement contre elle il cesse d'estre dieu.

Je sçay bien que ma nef y doit faire naufrage;
Ma science m'apprend à prédire l'orage;
Je connois le rocher qu'elle cache en son sein :

Mais plus j'y vois de morts, et moins je m'épouvante;
Je me trahis moy-mesme, et l'art dont je me vante,
Pour l'honneur de périr en un si beau dessein.

LA NUIT, AUX DAMES.

Jusqu'a quand, ô soleils de la terre,
Me ferez-vous la guerre?
Qu'ay-je commis contre vostre beauté?
Je renferme le jour dedans mes voiles sombres,
Pour vous faire jouir en pleine liberté
Des plaisirs que l'amour recèle dans mes ombres.

Chassez plustot ce fascheux luminaire,
Dont la route ordinaire
Nuit tous les jours à vos contentements;
C'est celuy qui vous rend de si mauvais offices,
Et qui vous vient ravir des bras de vos amants,
Lorsque vous rendez l'âme au milieu des délices.

Déja vos yeux qui dissipent sa flâme
L'ont taché d'un tel blasme,
Que l'Océan ne l'en sçauroit laver;
Et cet astre déjà se fust banny du monde,
Si, pour cacher sa honte, il avoit peu trouver
D'assez noire demeure aux abysmes de l'onde.

Poursuivez-donc sa lumière importune,
Et faites que Neptune
Au lieu de lict luy serve de tombeau;
Ce vous est peu d'honneur de destruire mes voiles;
Monstrez vostre pouvoir contre ce grand flambeau,
Et luy faites l'affront qu'il fait à mes estoiles.

THÉOPHILE.

STANCES.

LE PRINCE DE CYPRE.

Les lieux que nous auons laissez
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre;
Le dégoust de la paix, ny la peur de la guerre,
Jamais ne les a menacez.

Mars, arriuant à la contrée
Que nostre éloignement conuertit en déserts,
Hayt le fer et la flâme, et veut que les concerts
Fassent l'honneur de son entrée.

Cypre ne se peut estimer,
Ses riuages féconds que Neptune enuironne,
Font au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le roy de la mer.

Cupidon y est sans malice;
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié;
Là, iamais un esprit qui manque de pitié
Ne sçauroit manquer de supplice.

Les plaisirs y sont en vigueur;
La loy de l'hyménée aux désirs asseruie,
Dans le contentement de nostre douce vie
Ne mesla jamais sa rigueur.

Comme les dieux en leur empire,
De tout ce qui nous plaist nous nous rendons espris;
Et pour une beauté qui n'a que du mespris
Jamais nostre âme ne souspire.

Ce qu'Amour fait dessous les eaux,
Est une loy pour nous que le ciel mesme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oyseaux.

Autour de nos fontaines viues,
Toutes peintes d'azur et des rayons du iour,
Les zéphyrs et les eaux parlent tousiours d'amour
Aux nymphes de ces belles riues.

Nostre ciel est tousiours serein,
Nostre ioyeux destin est tousiours en disgrace;
Et chez nous le soleil ne voit aucune trace
Du siècle de fer ny d'airain.

Nous n'oyons point le bruit des syrthes;
Le plus fresle vaisseau se mocque des rochers,
Trouve le vent facile, et conduit les nochers
Jusqu'à l'ombrage de nos myrthes.

Nous ne voyons iamais pleuuoir,
Si ce n'est des rubis eschappez à l'Aurore,
Que nos champs glorieux, plus ennoblis encore,
Daignent à peine receuoir.

Nostre sort aux dieux admirable,
Lorsqu'vn renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu son estime, et s'est rendu ialoux
Du vostre encor plus désirable.

Aux pieds de vostre majesté,
Nos grandeurs mesprisant leur première puissance,
Mettent au seul honneur de vostre obéissance
Tout l'espoir qui leur est resté.

Au nombre des sujets de France,
Aujourd'huy bienheureux nous nous venons ranger,
Et nostre masque osté de ce front étranger,
Nous ostera la différence.

AU ROI,

SUR SON RETOUR DU LANGUEDOC.[1]

Ieune et victorieux monarque,
Dont les exploicts si glorieux
Ont donné de l'enuie aux dieux,
Et de la frayeur à la Parque,
Qu'attendez-vous plus des destins?
C'est assez punir des mutins,
C'est assez démolir de villes :
Nous sçauons bien que désormais
La fureur des guerres ciuiles
Ne nous sçauroit oster la paix.

Laissez là ces terres estranges
Où vous faictes tant de déserts.
Boisset prépare des concerts,
Et moy des vers à vos louanges;
Paris ne fut iamais si beau :
Les sources de Fontainebleau,

Rompant leurs petits flots de verre
Contre les murs des remparts,
Ne murmurent que de la guerre
Qui les priue de vos regards.

Dans les allégresses publiques,
Mesme en célébrant vos vertus,
Nos visages sont abattus,
Et nos âmes mélancoliques.
Vos exploicts, qu'on nous fait ouyr,
Ne peuvent sans nous resiouyr
Vous donner de la renommée,
Et ne peuuent sans nous fascher
Exposer au sort de l'armée
Un roy que nous auons si cher.

Dans ce sanglant mestier des armes,
Où vos bras sont trop exercez,
D'autant de sang que vous versez,
Le peuple verse icy des larmes.
Le démon ennemy du iour
Noye les astres de la cour
Dans l'horreur de ses fleuves sombres;
Partage votre estat aux morts,
Et bastit l'empire des ombres
De la ruine de nos corps.

Si ces fureurs estoient hardies
A ce point que leur cruauté
Attaquast vostre Majesté
De leurs funestes maladies,
Quelle si secourable main
Peut fournir le secours humain,

Ou quelle assistance divine
Vous pourroit si soudain guérir,
Que la peur de nostre ruine
Ne nous eust plus tost fait mourir.

Reuenez au sein de la France,
C'est où les astres les plus doux,
Encore pour l'amour de vous,
Adouciront leur influence :
Tous les plus gracieux climats,
Qui sans gresles et sans frimas
Peuuent accomplir leur année,
Dans leur plus favorable iour,
N'ont rien d'esgal à la iournée
De vostre bienheureux retour.

VOSTRE démon, tenant la guerre
Réduite à sa dévotion,
Laisse gronder l'ambition
Des plus vaillants rois de la terre;
On n'en voit point du temps passé
De qui le renom effacé
Ne vous rende un muet hommage;
Et le marbre devant vos lys
Est honteux de seruir d'image
A leurs exploicts enseuelis.

SONNETS.

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans;
Après, cette beauté ne sera plus si viue;
Tu verras que ta flâme alors sera tardive,
Et que tu deviendras l'obiet des médisants.

Tu seras le refus de tous les courtisans;
Les plus sots laisseront ta passion oysiue,
Et tes désirs honteux, d'une amitié lasciue,
Tenteront un valet à force de présents.

Tu chercheras à qui te donner pour maistresse;
On craindra ton abord, on fuira ta caresse,
Vn chacun de par tout te donnera congé.

Tu reviendras à moy, ie n'en feray nul compte;
Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte;
Lors tu seras punie, et ie seray vengé.

AUTRE.

Ie passe mon exil parmy de tristes lieux,
Où rien de plus courtois qu'vn loup ne m'auoisine,
Où des arbres puants formillent d'escurieux,
Où tout le reuenu n'est qu'vn peu de résine;

Ou les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de devenir mieux,
Où la stérilité fait mourir la lésine,
Où tous les éléments sont mal voulus des c

Ou le soleil contraint de plaire aux destinées,
Pour estendre mes maux allonge ses iournées,
Et me fait plus durer le temps de la moitié.

Mais il peut bien changer le cours de sa lumière,
Puisque le roy, perdant sa bonté coustumière,
A destourné pour moy le cours de sa pitié.

AUTRE.

Esprits qui cognoissez le cours de la nature,
Vous seuls à qui le ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentiments trouuent de la clairté
Dans la plus noire nuict d'vne chose future;

Célestes, qui voyez mon âme à la torture,
Qui sçavez le dédale où le sort m'a ieté,
Quand est-ce que ie dois rauoir ma liberté?
Dites-moy qui de vous entend mon auenture?

Ange, qui que tu sois, veuille songer à moy,
Et lorsque tu seras de garde auprès du roy,
De qui le cœur déuot est tousiours en prière:

Arreste-moy le cours de son inimitié,
Et dis-luy que, s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouua iamais de si belle matière.

AUTRE.

Ministre du repos, Sommeil, père des songes,
Pourquoy t'a-t-on nommé l'image de la mort?
Que ces faiseurs de vers t'ont iadis fait de tort,
De te persuader auecque leurs mensonges!

FAUT-IL pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges,
Nos esprits sont rauis par vn si doux transport,
Qu'au lieu de raccourcir, à la fureur du sort,
Les plaisirs de nos jours, Sommeil, tu les allonges.

DANS ce petit moment, ô songes rauissants!
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,
I'ay tenu dans mon lict Élise toute nue.

SOMMEIL, ceux qui t'ont fait l'image du trespas.
Quand ils ont peint la mort, ils ne l'ont pas connue;
Car vrayment son pourtraict ne luy ressemble pas.

ÉPIGRAMMES.

JE doute que ce fils prospère,
Mars et l'Amour en sont ialoux;
Pour ce qu'il est beau comme vous,
Et courageux comme son père.

AUTRE.

GRACE à ce comte libéral,
Et à la guerre de Mirande,
Ie suis poëte et caporal:
O dieux, que ma fortune est grande!
O combien ie reçois d'honneur
Des sentinelles que je pose!
Le sentiment de ce bonheur
Fait que iamais ie ne repose.

Si je couche sur le paué,
Ie n'en suis que plus tost levé,
Parmy les troubles de la guerre
Ie n'ay point vn repos en l'air,
Car mon lict ne sçauroit bransler
Que par un tremblement de terre.

AUTRE

Vous commettez un grand abus
En prenant Bordier pour Phœbus;
Il est trop mal dans la fortune
Pour souffrir ces comparaisons :
Car Phœbus a douze maisons,
Et le coquin n'en a pas une.

MALLEVILLE.

STANCES.

Phylis a recognu ma foy :
Tristes pensers, troupe infidelle,
Allez où l'ennuy vous appelle;
Puisque ie suis bien auec elle,
Vous estes mal auecque moy.

Ce n'est plus ceste âme farouche
Qui n'auoit point de sentiment;
Nous souspirons esgalement,
Et nous baisons si doucement,
Que l'eau nous en vient à la bouche.

Nos cœurs, qui goustent à loisir
Cette innocente iouissance,
Font vne éternelle alliance;
Et s'ils ont quelque défaillance,
Ce n'est que de trop de plaisir.

Certes, ma gloire peu commune
Me fait oublier le passé;
I'embrasse, ou ie suis embrassé;
Et ie ne suis point menacé
Du changement de ma fortune.

Si, voulant mes feux appaiser,
Dans ces délices ie me pasme,

Phylis d'vn souffle me renflâme,
Et me fait cognoistre que l'âme
Est souuent fille d'vn baiser.

Ainsi d'vne ardeur sans esgale
Vne nymphe embrassoit Daphnis;
Ainsi de baisers infinis
Vénus contentoit Adonis,
Et l'Aurore obligeoit Céphale.

Ny la manne qui vient des cieux,
Ny tout ce que Flore possède;
Ny le nectar de Ganymède,
N'a point de douceur qui ne cède
A ce baiser délicieux.

Il est à mon âme embrasée
Ce qu'est le remède aux douleurs,
Ce que Zéphyre est aux chaleurs,
Ce qu'aux abeilles sont les fleurs,
Et ce qu'aux fleurs est la rosée.

SUR UNE BELLE DANS L'INDIGENCE.

Pieds nuds et toute escheuelée,
Phylis en l'auril de ses iours,
Non moins belle que désolée,
S'en va de porte en porte implorer du secours.

Qui la void en ce point si pleine de tristesse
Bénit sa rencontre et le lieu,
Et donne moins au nom de Dieu,
Que pour l'amour de la déesse.

Quoy que tu puisses demander,
Tu l'obtiendras, ie t'en asseure :
Phylis, tes yeux si beaux ont droit de commander
Au moment que ta voix humblement nous coniure.

Qui voudroit résister, résisteroit en vain
A l'effort de tes belles larmes :
Demander auec tant de charmes,
C'est demander les armes à la main.

Ta grâce est vne douce amorce
Qui nous porte au secours de ta nécessité;
Et le gain que tu fais tesmoigne plus ta force
Que nostre libéralité.

Tu mesles tant d'attraits à tes moindres requestes,
Que nos esprits se sentent esmouuoir,
Et tu sçais bien moins receuoir.
Que non pas faire des conquestes.

Tu fais voir que la majesté
Iusques dans la fange respire,
Et que souuent la pauureté
Se rencontre auecque l'empire.

Tels que luisent au ciel les superbes flambeaux,
Des voiles de la nuit perçant l'ombre si noire;
Telle, et plus brillante en sa gloire,
Ta beauté luit au trauers des lambeaux.

Quelle main pourroit estre close
A celle qui sur nous fait de si doux efforts ?
Qui pourroit nier quelque chose
A qui le ciel desploya ses trésors?

Les soleils de tes yeux, dont la flâme est si claire,
La fraischeur de ton teint, la douceur de tes traits,
Et tous les dons que nature t'a faits,
Obligeront la fortune à t'en faire.

Digne sujet d'vne rare amitié,
En qui la plainte est belle, et la beauté plaintiue,
Tu fais naistre à la fois l'amour et la pitié,
Et de deux passions rends vne âme captiue.

Et quoyque le malheur, par vne ingrate loy,
Sans fin te menace et t'outrage;
Qui te voit souffre dauantage,
Et deuient à l'instant plus languissant que toy.

Jamais, Phylis, tu ne te monstres,
Que tu ne fasses voir ton pouuoir plus qu'humain,
Et tu voles souuent tout ce que tu rencontres,
Sous ombre seulement de demander ton pain.

Jusques dans nos âmes tu fouilles;
Et tes yeux, si puissants en leur douce langueur,
Sçauent bien faire ouurir et la main et le cœur,
Et s'enrichir de nos despouilles.

Ou ton corps glorieux fait luire ses appas,
Il respand vne odeur céleste,
Et lorsque loin de nous il destourne ses pas,
Long-temps après le parfum nous en reste.

Chacun iuge à ton port, et l'estre et le pouuoir
Dont le ciel t'a fauorisée,
Et croit que tu t'es desguisée
Seulement pour nous deceuoir.

Bien que ta pauureté iusqu'à l'âme nous touche,
A peine en pourrois-tu le discours garantir :
Ta bouche s'oppose à ta bouche,
Et suffit pour te démentir.

Un rang de perles nompareilles
Compose l'ordre de tes dents,
Et de l'esclat de deux rubis ardents
Tu fais celuy de tes lèvres vermeilles.

Cependant tu mets deuant nous
Tout ce que l'indigence a de rigueurs extrêmes,
Et viens prier presque à genoux
Ceux qui sont prests de te prier eux-mesmes.

Tout le monde te donne, et croit qu'à ta beauté,
Qui va régner auec estime,
Il acquitte plustot vn tribut légitime,
Qu'il ne fait vne aumosne à ta nécessité.

Merueille plus digne d'offrandes
Que tu ne l es de charitez,
Tu rauis aux passants plus que tu ne demandes,
Puisque tu prends les libertez.

Tu fais ta récolte en ta course.
Par la vertu de tes charmes vainqueurs ;
Mais tu commences par les cœurs,
Et puis tu finis par la bourse.

INDIFFERENCE.

LORSQUE ie voy qu'vne beauté
D'vne éternelle cruauté
Afflige ma perséuérance,
Ie la quitte sans déplaisir,
Et comme i'en perds l'espérance,
I'en perds de même le désir.

I'AYME alors que je suis aymé;
Mais ie ne puis estre enflammé,
Quand ie trouue vne âme inhumaine,
Et ie puis dire, sans mentir,
Que ie ne sens iamais de peine,
Qu'autant que i'en fais ressentir.

IL faut que le mesme vainqueur
Qui règne au milieu de mon cœur
Soit vaincu dès que ie souspire,
Et que d'vn choc non attendu
Ie brise auecque mon nauire
Le roc où ie me suis perdu.

IE ne veux point que mes langueurs
Naissent des fascheuses rigueurs
D'vne importune résistance;
Et si i'endure nuit et iour,
Il suffit bien pour ma constance
Que ce soit les peines d'amour.

QUE ie plains ces foibles esprits,
Qui pour la gloire d'estre pris,

Souffrent des maux incomparables,
Et qui de la difficulté
Qu'on trouue aux choses désirables
Font leur plus grande vanité!

Ie résiste contre les traits
Qu'vne beauté pleine d'attraits
Tire pour offenser les âmes,
Si cette merueille des cieux
N'a dans le cœur autant de flâmes
Qu'elle en fait paroistre en ses yeux.

Ie veux qu'elle esprouue à son tour
Ce que la plus ardente amour
A de douceur et d'amertume;
Qu'elle partage le poison,
Qu'vn mesme brasier la consume,
Et qu'elle entre en mesme prison.

Aussi toutes sortes d'obiets
Ne peuuent estre des sujets,
Pour forcer mon cœur à se rendre;
Et si l'on me veut posséder,
Il faut des charmes pour me prendre,
Et des faueurs pour me garder.

SUR LA MORT D'UN PETIT CHIEN

TUE PAR UNE LEVRETTE.

Zerbin, le plus digne d'enuie
Qu'ait iamais obligé le sort,
Tu fus bien heureux en ta vie,
Tu l'es encor plus en ta mort.

Quand, mordu d'vne rude chienne,
Tu rendois l'âme par le flanc,
Cloris, ta maistresse et la mienne,
T'offroit des larmes pour ton sang.

Tu t'enrichis dans cette guerre
Qui te mit aux derniers abois,
Tu semois des rubis en terre,
Et des perles tu recueillois.

Heureux gain que le ciel t'enuoie,
Et qui rend ton sort adouci,
Certes ie mourrois avec ioie,
Si Cloris me pleuroit ainsi.

SONNETS.

Près d'un temple fameux, sur les bords de la Seine,
Est vn lieu que nature a comblé de plaisirs;
L'abondance des biens en bannit les désirs,
Et rien n'y vient iamais qui n'y vienne sans peine.

Une ample moisson d'or couure toute la plaine;
Le ciel qui l'enuironne éclate de saphyrs;
L'air est tout de parfums, et rien, que les zéphyrs,
Aux chants des rossignols n'accorde leur halcine.

L'ombrage et le soleil dépendent du souhait;
Les prez y sont d'émail, la riuière de lait;
Le rivage est jonché de perles et de roses.

O vous qui m'entendez auec estonnement,
Sçachez qu'il est aisé de voir toutes ces choses,
Pourueu qu'on puisse voir Olympe seulement.

AUTRE.

QVEL crime ay-ie commis, quand ie vous ay baisée,
Qui vous doiue obliger à désirer ma mort?
Iugez plus doucement d'vn amoureux effort,
Ou de trop de rigueur vous serez accusée.

MAIS quoy! vous reuenez d'amour toute embrasée;
Et, me tendant les mains auec un doux transport:
Mon cœur, me dites-vous, ie vous aime si fort,
Que d'vn autre baiser ie veux estre appaisée.

O qu'Amour est vn dieu digne d'estre suiuy!
Depuis qu'à son pouuoir ie me suis asseruy,
Par combien de faueurs ay-je veu sa clémence!

SON cœur à nos plaisirs est si fort attaché,
Qu'il excuse le mal lorsque l'on recommence,
Et pour la pénitence ordonne le péché.

AUTRE.

AMYNTE, c'en est fait, ie ne m'en puis dédire,
Ce miracle du ciel, cet astre de ces lieux,
Cette belle Phylis, qui charmeroit les Dieux,
Assujettit mon âme aux loix de son empire.

TROP heureux dans les maux qui font que ie soupire,
Et pour qui iour et nuit ie réclame les cieux,
Si pouuant contempler les grâces de ses yeux,
Ie pouuois receuoir le bonheur où i'aspire.

Vous qui voyez l'objet dont mon cœur est espris,
Et qui recompensez d'vn injuste mespris
Le bien que vous auez de le voir à toute heure;

En vain vous demeurez en vn mesme séjour:
Changeons de cœur, Amynte, ou changeons de demeure
Donnez-moy vostre place, ou prenez mon amour.

A UNE DAME,

QUI LUY DEMANDOIT DES ÉNIGMES.

Ie suis en mesme temps et de glace et de flâme;
La crainte et le désir accompagnent mes pas;
Ma peine a ses plaisirs, mon mal a ses appas,
Et ma propre douleur me tient lieu de dictame.

En cet estrange estat où souvent ie me pasme,
I'ignore également la vie et le trespas;
Les endroits où ie suis, c'est où je ne suis pas,
Et i'ay du mouuement bien que ie sois sans âme.

Mon esprit de mon corps est touiours dégagé;
Vn astre fait la nuict où ie me voy plongé,
Vn aueugle me guide, un enfant me conseille.

Ie suis dans la prison, et i'erre en mille lieux:
Voilà la seule énigme, adorable merueille,
Où ne pénètre point la clarté de vos yeux.

AUTRE.

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde,
L'air devenoit serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyre, affranchy du sommeil,
Résuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore desployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du soleil;
Enfin ce dieu venoit, au plus grand appareil
Qu'il soit iamais venu pour esclairer le monde,

Quand la ieune Phylis au visage riant,
Sortant de son palais, plus clair que l'Orient,
Fit voir vne lumière et plus viue et plus belle.

Sacré flambeau du iour, n'en soyez point ialoux,
Vous parustes alors aussi peu deuant elle,
Que les feux de la nuit auoient fait deuant vous.

AUTRE.

La nuit se retiroit dans sa grotte profonde,
Les oiseaux commençoient leur ramage charmant;
Zéphyre se leuoit, et, les fleurs ranimant,
Parfumoit d'un doux air la campagne féconde.

L'Aurore en cheueux d'or se faisoit voir au monde,
Belle comme elle estoit aux yeux de son amant,
Et d'un feu tout nouueau le soleil s'allumant,
Dans vn char de rubis sortoit du sein de l'onde.

Mais lorsqu'en cette pompe il montoit dans les cieux,
Amarante parut, et du feu de ses yeux
Fit de l'Olympe ardent estinceler la voûte.

L'Air fut tout embrasé de ses rayons divers;
Et, voyant tant d'éclat, on ne fut point en doute,
Qui du soleil ou d'elle éclairoit l'uniuers.

AUTRE.

L'ESTOILE de Vénus si brillante, et si belle,
Annonçoit à nos yeux la naissance du iour :
Zéphyre embrassoit Flore, et souspirant d'amour,
Baisoit de son beau sein la fraischeur éternelle :

L'AURORE alloit chassant les ombres deuant elle,
Et peignoit d'incarnat le céleste séjour ;
Et l'astre souuerain reuenant à son tour,
Iettoit un nouueau feu dans sa course nouuelle,

QUAND Phylis, se levant auecque le soleil,
Despouilla l'Orient de tout cet appareil,
Et de clair qu'il estoit le fit deuenir sombre.

PARDON, sacré flambeau de la terre et des cieux,
Si tost qu'elle parust, ta clarté fust un ombre,
Et l'on ne cogneust plus de soleil que ses yeux.

AUTRE.

CLORIS qui des beautez fut l'vnique modèle,
Et le souuerain bien des hommes et des dieux,
Cloris qui fut en terre un chef-d'œuure des cieux,
Vient de laisser icy sa despouille mortelle.

DES roses de son teint la fraischeur éternelle
La douceur de sa voix et celle de ses yeux,
Pouuoient servir d'objet aux plus ambitieux,
Et ranger à ses loix l'âme la plus rebelle.

O vous qui vous flattez de vos charmes diuers,
Quand vos perfections, qu'adore l'vniuers,
De celles de Cloris égaleraient le nombre,

Cessez de vous fonder sur vn si fresle appuy,
Elle fut vn soleil, elle n'est plus qu'une ombre,
Et vous serez demain ce qu'elle est auiourd'huy.

SUR UNE HORLOGE DE SABLE.

La poudre que l'on void en ce verre enfermée
Fut Olympe autrefois du monde l'ornement,
Que le Soleil quitta trop infidèlement,
Alors qu'vn autre obiet eut son âme charmée.

La belle cependant, viuement enflâmée,
Souspiroit nuit et iour pour son esloignement,
Et comptant mille fois les heures vainement,
Enfin de son amour elle fut consumée.

Maintenant que la cendre en est mise en ce lieu,
Elle reconte encor les heures de ce dieu
Qui l'auoit autrefois si dignement seruie.

Tesmoignage éternel d'vne parfaite amour.
Puisqu'après son trépas, comme durant sa vie,
Elle s'amuse encore à mesurer le iour.

SUR LA MORT DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Impuissantes grandeurs, foibles dieux de la terre,
N'éleuez plus au ciel vos triomphes diuers;
La vertu des lauriers dont vous estes couuerts,
Ne vous peut garantir des coups de son tonnerre.

Le ministre fameux que cette tombe enserre,
Ne témoigne que trop aux yeux de l'vniuers,
Que la pourpre est suiette à l'iniure des vers,
Et que l'esclat du monde est vn esclat de verre.

Tous les astres veilloient au soin de sa grandeur,
Augmentoient tous les iours sa pompe et sa splendeur,
Et rendoient en tout lieu sa puissance célèbre.

Cependant sa puissance a trouué son escueil;
Sa pompe n'est plus rien qu'vne pompe funèbre;
Et sa grandeur se borne à celle d'vn cercueil.

AUTRE.

Celle qui fut du ciel le plus parfait ouurage,
Celle en qui tous les dieux mirent tous leurs trésors,
De la Parque inhumaine a senty les efforts,
Et veu dès son printemps le terme de son âge.

Elle auoit mille attraits d'esprit et de visage,
C'estoit vne merueille et dedans et dehors,
Et l'on n'eust sçeu iuger si les grâces du corps
Sur les grâces de l'âme emportoient l'auantage.

Daphnis, perds le dessein de ce beau monument,
Où le soin de son nom t'occupe incessamment,
Sa vertu t'en dispense et pouruoit à sa gloire.

Ceux à qui ses bienfaits ont été départis,
Font l'effet de ton zèle, et sauuant sa mémoire,
Sont les viuants tombeaux que sa main a bastis.

MADRIGAUX.

ADIEU.

Laissons l'ingrate sans regret,
Estouffons cet ennuy secret
Où nostre âme se void réduite,
Ie ne dois pas à mon auis
Pleurer le iour que ie la quitte,
Mais bien le iour que ie la vis.

SUR UNE BELLE DAME DANS L'INDIGENCE.

Amaranthe riche en beauté,
Mais pauure des biens de fortune;
Demande ses nécessitez
D'vne grâce si peu commune,
Qu'il faut à ses attraits, qui charmeroient les dieux,
Ou qu'on ouure la bourse, ou qu'on ferme les yeux.

LA VIOLETTE.

A JULIE.

De tant de fleurs par qui la France
Peut les yeux et l'âme rauir,
Vne seule ne me deuance,
Au iuste soin de te seruir.

Que si la rose, en son partage,
Fait gloire de quelque auantage;
Que le ciel daigne luy donner,
Elle a tort d'en estre plus fière;
I'ay l'honneur d'estre la première
Qui naisse pour te couronner.

SUR LA FLEUR DE GRENADE.

A LA MÊME.

Moy qui pouuois passer pour la reyne des fleurs,
Ie seiche, ie languis, ie flestris et ie meurs :
Quand ie vois ces beaux yeux dont l'esclat me surmonte,
Mon teint n'a plus ce feu qui brilloit viuement,
Et s'il rougit encore, il rougit seulement
De dépit et de honte.

LA FLEUR D'ADONIS.

Si quelque soin vous tient de vous rendre immortelle,
Et de voir vostre nom sur la terre estimé.
Rendez-vous à l'amour, ne soyez plus rebelle,
Si ie fleuris encor, c'est pour auoir aymé.

AUTRE.

Ie suis si fragile en mon estre,
Que ie ne puis long-temps fleurir;
Le vent qui les roses fait naistre
Est si fort, qu'il me fait mourir.

Ie dépends du moindre zéphyre,
Et, dès le moment qu'il souspire,
Ie tombe à terre et ne vis plus;
Mais si ie suis sur vostre teste,
Ne seray-je pas au-dessus
Et des vents et de la tempeste?

AUTRE.

Philis, dont la beauté suprême
Me captive dans ses liens,
Mon rival, ô bonheur extrême!
S'en va partir et tu reuiens;
Ie voy le succés de l'attente
Dont i'ay consolé mon amour,
Et ne sçay qui plus me contente,
Ou son départ, ou ton retour.

SUR UNE BEAUTÉ MALADE AU MOIS D'AVRIL.

S'il faut qu'en ce mois amoureux
L'effort d'un mal si rigoureux,
Hors de ce monde vous emporte,
Vostre beauté qui tout vainquit
Fera voir que Vénus est morte,
Au même temps qu'elle nasquit.

AUTRE.

Ce bracelet de vos cheueux,
Que ie baise auec tant de vœux,
Ne fait qu'accroistre mon martyre;
Mon amour en deuient plus grand,
C'est le présent de Déjanire,
Qui brûle celuy qui le prend.

ÉPIGRAMME.

QVAND Iean, si remply d'amitié,
Nomme sa femme sa moitié,
Ie trouue qu'il a bonne grâce;
Car si, dès qu'il est endormy,
Vn autre succède en sa place,
Elle n'est à luy qu'à demy.

RONDEAUX.

A UNE DAME,

SOUPÇONNÉE D'AVOIR FAIT UN RONDEAU.

Vous l'auez fait, ie m'imagine,
Ce petit rondeau qui raffine
Tous les rondeaux de ce temps-cy :
Il porte assez bien, dieu mercy,
La marque de son origine.

LA grâce en est toute diuine,
Et la cheute tellement fine,
Que vous pouuez bien dire si
Vous l'auez fait.

En vain vous faites la mutine,
Vous en rougissez; c'est un signe
Qui nous assure de cecy :
Non, ie ne suis plus en soucy,
Ie le connois à vostre mine.
Vous l'auez fait.

POUR UNE DAME NOMMÉE MARGUERITE.

D'vne autre fleur on ne fait point de cas,
Et, sans mentir, la rose est sans appas
Près cette belle et chaste Marguerite;
Au temps iadis vn si rare mérite
Auroit esté le prix de cent combats

Si le soleil l'eust peu voir icy-bas,
Lorsqu'il venoit y prendre ses esbats,
Pour ses amours il n'eust point fait eslite
D'une autre fleur.

Ie veux l'aymer au delà du trespas,
Perdre pour elle et repos et repas,
Et l'adorer d'un zèle sans limite;
Mais si i'arriue au point que je médite,
En vérité ie ne la quitte pas
D'une autre fleur.

AUTRE.

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et reuestu d'vn doyenné
Qui luy rapporte de quoy frire,
Frère René deuient messire,
Et vit comme un déterminé.

Vn prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné :
Qu'il soit docte, ou qu'il sçache escrire,
Ny qu'il dise le mot pour rire,
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé

AUTRE.

Sans plus mon attente abuser,
Et mes désirs tyranniser,
Il faut obliger ma constance,
Et, cessant votre résistance,
M'aymer et me fauoriser.

Mon cœur qui se sent embraser,
Et void ses forces espuiser,
Meurt d'amour, ou vit d'espérance,
Sans plus.

Vous ne sçauriez vous excuser,
Et ma requeste refuser,
Car ie n'aspire ny ne pense
A la plus haute récompense ;
Mais ie vous demande un baiser,
Sans plus.

COLLETET.

IDYLLE.

LES BERGERS.

Heureux troupeau des filles innocentes,
Qui sur les bords de ces ondes glissantes,
D'un cœur content goûtez tous les plaisirs
Que le destin refuse à mes désirs,
Les gais accents de vos danses pressées
Témoignent bien quelles sont vos pensées :
L'ambition ne vous agite pas ;
Les vains honneurs sont pour vous sans appas,
Et vous coulez une si douce vie,
Que le ciel l'aime, et la terre l'envie.
Ces eaux vous sont vn favorable port,
Où pas un vent n'exerce son effort :
Ces blonds épis sont vos mines dorées,
Les diamants dont vous êtes parées ;
Et les parfums qui fardent votre teint,
Ce sont les fleurs dont ce rivage est peint.
Le plus grand soin qui vous tienne en haleine,
C'est la santé de vos bêtes à laine,
C'est que vos champs reçoivent leurs façons,
Et que la grêle épargne vos moissons.
Pourquoi le ciel, à qui je dois mon être,
Loin des cités ne m'a-t-il point fait naître ?

Je goûterois de semblables appas,
Mes pieds suivroient les traces de vos pas,
Franc de soucis, libre d'inquiétudes,
Je me plairois dans vos solitudes.
Dès le matin que l'aube épand ses pleurs,
Avecque vous je cueillerois des fleurs.
Quand le soleil à plomb nous envisage,
Avecque vous je chercherois l'ombrage,
Où, sur l'émail de ces beaux tapis verds,
A votre chant j'accorderois mes vers.
Puis, quand ce feu s'éteint au sein de l'onde,
Pour ne point voir ce que l'on fait au monde,
Je m'en irois surprendre dans les eaux
Quelque Naïade au milieu des roseaux :
Ainsi la nuit je ferois ma conquête,
Et tous les jours me seroient jours de fête.
Que votre sort est différent du mien!
J'aboye après l'espérance d'un bien
Pour qui je sue, et pour qui je travaille :
L'ambition me gêne et me tenaille;
Je n'eus jamais une heure de loisir
Pour savourer une heure de plaisir :
Je me feins gai, quand mon deuil est extrême,
Et pour autrui je me quitte moi-même;
Je suis la cour, je caresse les grands,
Je fais le sot avec les ignorants;
Je dis que tel est un maître en bien dire,
Qui sera bègue, ou ne saura pas lire;
Je fais passer pour gentil courtisan
Tel qui n'a rien que l'air d'un paysan;
Si j'aperçois que d'une ardeur commune,
Leur main s'emploie à bâtir ma fortune.

C'étoit ainsi qu'au milieu des ennuis,
Tristes enfants du malheur où je suis,
J'arraisonnois, dans le sein d'un bocage,
Un gai troupeau des filles du village,
Lorsque, fuyant le trouble des cités,
Je fréquentois les déserts écartés,
Où la paix règne avecque le silence,
Où tous les maux perdent leur violence,
Où tout contente et l'esprit et les yeux,
Où les mortels vivent comme les dieux.
Mais, cher ami, laisse là ces bergères
Fouler les fleurs de leurs danses légères;
Et dans ces vers, qui secondent ceux-ci,
Vois des bergers les délices aussi.
Jeunes bergers dont la douce innocence,

. . . .

Qui ne quittez que bien tard ces beaux lieux,
Pour vous asseoir dans le trône des dieux :
Ah! que j'estime heureuse votre vie!
Et que sa fin est bien digne d'envie!
Si vos festins ne sont point dissolus,
Si vous n'oyez la musique des luths,
La peur n'est pas sur votre front dépeinte,
Vous reposez sans danger et sans crainte,
Vous n'êtes point l'objet des médisants,
Et le poison n'accourcit point vos ans.
L'écornifleur aux griffes de harpie,
Par ses discours qui n'ont rien que d'impie,
Ne vous rend pas l'esprit plus libertin;
L'excès du soir ne vous nuit au matin;
L'ambre mêlé dans le sel et l'épice,
Ne vous est pas une allumette au vice;

Et le fredon de nos charmants accords
N'amollit pas vos esprits ni vos corps.
Le sort douteux qui préside aux alarmes
Ne vous invite à répandre des larmes :
Cazal vous touche autant que Montauban,
Autant le ban comme l'arrière-ban;
Et vous n'oyez, au lieu d'une trompette,
Que le doux son qui part d'une musette.
Ces hauts aspects du mouvement des cieux
N'exercent point vos esprits ni vos yeux;
Sans vous courber ni pâlir sur un livre,
Vous apprenez de vous seul à bien vivre;
Vous laissez là ces disputes en l'air,
Si le tonnerre est premier que l'éclair,
Et si Diane éclate en sa carrière
De son feu propre, où d'une autre lumière;
Si le Soleil est le père des Vents,
S'il forme seul les nuages mouvants;
Et si le cours de la sage nature
Suit une règle, ou roule à l'aventure.
Quel plaisir c'est, quand la froide saison
Couvre les champs d'une blanche toison,
Et que les flots, bridés jusqu'à leur source,
Ne traînent plus les replis de leur course!
Auprès du feu vous sondez le progrès
De vos enfants qui se suivent de près;
Là, chacun d'eux, en guise de couronne,
Avec respect votre chaise environne :
Vous leur montrez, non pas à discourir,
Mais à bien vivre, afin de bien mourir.

ÉPIGRAMMES.

SUR UN TABLEAU D'ORPHÉE ET D'EURYDICE.

Que l'amour de la femme est bientôt effacée!
Le souffle de la mort en éteint le flambeau;
Mais l'homme aime toujours au-delà du tombeau :
Ce qui meurt à ses yeux renaît dans sa pensée.
Ainsi, pour se rejoindre à son objet chéri,
Et rallumer l'ardeur de sa première flamme,
Jusqu'aux enfers Orphée alla quérir sa femme;
Mais, bon Dieu! quelle femme en tira son mari?

LE POETE RECONNOISSANT.

Quoique ma fortune soit basse,
Et qu'on ait raison de m'aider,
Je n'entends rien à demander;
Mais je m'entends à rendre grâce.

LE RICHE ABATTU.

Cy git un, de qui la vertu
Fut moins que sa table exhaussée :
On ne plaint pas l'homme abattu,
Mais bien la table renversée.

LES TROIS MINISTRES D'ETAT.

Séguier m'a fait du bien, et Jules m'en promet;
Bailleul dit que mon style est si pur et si net,
Que ma muse n'est pas une muse commune.
Après tant de bonheur, comme après tant d'éclat,
S'ils filoient mes beaux jours dans leur bonne fortune,
Mes trois Parques seroient trois ministres d'état.

DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Celui qui gît ici, c'est le grand Richelieu :
Ne pense pas pourtant qu'il soit mort en ce lieu ;
Sa vertu vit encor dedans la sépulture :
Alors qu'il vint des cieux, il naquit immortel ;
Et, changeant comme un dieu l'ordre de la nature,
Il voulut qu'un tombeau lui tînt lieu d'un autel.

CONTRE UN USURIER GRAMMAIRIEN.

Quand ce docteur d'A, B, C, D,
Dedans sa chaise a clabaudé,
Il aime à donner sur la fesse;
Et comme l'argent est son dieu;
Dès qu'il a fessé la jeunesse,
Ce pédant va fesser Mathieu.

LE BORGNE AMOUREUX D'UNE BOITEUSE.

Si votre amour est véhément,
Si le sien va lentement,
Je sais bien éclaircir ce doute :
Amant, dont le sort est honteux,
C'est que son amour est boiteux,
Comme le vôtre ne voit goutte.

LA BEAUTÉ PASSÉE.

Pour peindre tes sourcils, et couper tes cheveux,
Penses-tu rappeler tes premières journées ?
Prends en gré ta vieillesse ; et, sans te plaindre d'eux,
N'accuse de ce mal que tes longues années.
Veux-tu que l'on te voye un visage plus beau ?
Reviens, vieille Médée, en la fleur de ton âge ;
Purge tes yeux de cire, acquiers un teint nouveau,
Aplanis les sillons qui rident ton visage.
Mais non : puisqu'ici bas toute chose a son tour,
Que le bien et le mal l'un à l'autre succède,
Si tu fus autrefois le miracle d'amour,
Vante-toi maintenant d'en être le remède.

L'AMANT SANS RIVAL.

Tircis, qui n'aime que soi-même,
D'un amour qui n'a point d'égal,
A tout ce qu'on veut quand on aime,
Puisqu'il est amant sans rival.

TESTAMENT.

Si je lègue en mourant tous les biens que j'acquiers
A ceux qui m'ont rendu des services notables,
C'est afin d'obliger mes cruels héritiers
De répandre à ma mort des larmes véritables.

SUR LES DEUX MARIAGES D'UNE GRANDE PRINCESSE.

Imitée du latin de Jacques Bouju, *Angevin.*

Alors que j'étois incapable
De goûter les fruits de l'amour,
J'avois un mari désirable
Qui me caressoit nuit et jour;
Mais maintenant que je suis grande,
Et capable d'un si doux fruit,
Mon second mari ne demande
Qu'à reposer toute la nuit.
L'un fut jeune et plein de courage;
L'autre est lâche, vieux et flétri :
Hymen, rends-moi mon premier âge,
Ou rends-moi mon premier mari.

PROMESSE D'ÉTERNITÉ.

Si quelques riches ont l'envie
De vivre plus d'un siècle entier,
Qu'ils me fassent leur héritier,
Ils ne perdront jamais la vie.

L'HEUREUX AVOCAT.

QUE bienheureuse est l'influence
De ce phénix des avocats!
Et que sa rare suffisance
Mérite qu'on en fasse cas!
Il dit que, depuis vingt années,
Il plut aux bonnes destinées
Qu'il n'ait point perdu de procès:
N'est-il pas vrai ce qu'il propose?
Il ne perdit jamais de cause,
Parce qu'il n'en plaida jamais.

AU GRAND CARDINAL DE RICHELIEU.

ARMAND, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

OBLIGATION ACQUITTÉE.

TOI qui m'aimes, et qui me sers
Autrement qu'avec des paroles,
Prête-moi dessus ces dix vers
Une centaine de pistoles.
Pour le fonds il est assuré;
Qu'avec plaisir je le pairai,
Dès que la fortune volage
Tombera dans mes hameçons!
Pour l'intérêt et l'arrérage,
Ne les espère qu'en chansons.

SOUPIR DE L'AUTEUR.

Que ce temps est peu favorable
Aux muses, les filles des dieux!
Leur entretien est odieux,
Autant qu'il étoit agréable.
Cher confident de mes ennuis,
Qui, dans mon art, sais si je suis
Quelque Pygmée ou quelque Hercule,
Ne feins point; publie hardiment
Que Colletet mange sous Jule,
Tout ce qu'il acquit sous Armand.

LES DEUX MALHEUREUX.

Cher Tircis, tu veux que je t'aide
Moi, qui suis accablé d'ennui;
Tu me demandes un remède
Que mon sort exige d'autrui :
Considère ma peine extrême;
Je ne me puis guérir moi-même;
Tu n'est pas tout seul malheureux :
Sais-tu pas ce que dit l'apôtre?
Quand un aveugle en mène un autre,
Ils se laissent tomber tous deux.

LES POETES EPIGRAMMATIQUES.

Je sais l'histoire et les romans,
Et toutes les graces conjointes
Des plus subtils raisonnements,
Et des plus agréables pointes;
Je sais Catulle et Martial,
Le Bernia le caporal,
Leurs vieilles et nouvelles flâmes;
Bref, je sais la nature et l'art,
Et ne sais que les épigrammes
De Malleville et de Maynard.

LES PETITS PRÉSENTS.

Je ne veux point de tes marrons,
Ni de tes fades macarons;
Porte à d'autres saints tes offrandes :
Imitateur des paysans,
Quand tu fais ces petits présents,
Tu ne donnes pas, tu demandes.

LA LAIDE FARDÉE.

Quitte ce fard qui te séduit;
Crois-tu blanchir ton teint de more?
Tu ferois plutôt que la nuit
Eût le visage de l'Aurore.

A M. LE MARÉCHAL DE GRAMMONT.

Support des filles de Mémoire,
Ne souffre point qu'on mette aux fers
Ces belles nymphes que je sers,
Puisqu'il y va tant de ta gloire:
En vain ton esprit et ton bras
Te signalent dans les combats,
Si tu n'es signalé par nos grâces infuses;
Car tu m'avoûras qu'en effet
Le silence ou la voix des Muses
Fait les héros, ou les défait.

LES DIVERS PRÉSENTS.

Ainsi que nos esprits, nos présents sont divers;
Tu m'enrichis de l'or du Pactole et du Tage :
Et moi, je ne puis rien te donner que des vers;
Mais, si mes vers sont bons, je donne davantage.

SUR LES ODES D'HORACE,

A M. l'abbé de Marolles, *sur les divers éloges qui m'a donnés dans ses observations.*

Quoique les ailes d'or de ma muse féconde
Portent loin mes travaux et mes honneurs divers;
Si le bruit de mon nom s'épand par tout le monde,
Je le dois à ta prose, et non pas à mes vers.

CONTRE LES ANAGRAMMES.

A M. MÉNAGE, ANGEVIN.

MÉNAGE, sans comparaison,
J'aimerois mieux tirer l'oison,
Et même tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'un anagramme.
Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée ;
Car sur Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

